3e ANNÉE N° 156 1er SEPTEMBRE 1926

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS

3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27

Le Numéro : France et Belgique : 5 fr. — Etranger : $ 0.20

LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

R. DU C. SEINE 35.806

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. M. ACHARD. Je ne vous aime pas. — La Femme silencieuse. .. 12.60
2. M. ARMANDY. Les réprouvés.. 9 fr.
3. R. BIZET. Dans la peau du rôle. 5 fr.
4. M. BOULENGER. Mœurs du jour 10 fr.
5. E. BOURDET. La Prisonnière .. 8.25
6. R. BOYLESVE. Les deux romanciers. Prix. .. .. 10 fr.
7. F. CARCO. Le roman de F. Villon. Prix. .. .. 15 fr.
8. CHRONIQUES, II. .. .. .. 20 fr.
9. R. DORGELÈS. Partir .. .. 10 fr.
10. L. DUBECH. La grève des Forgerons. Prix. .. .. 10 fr.
11. Esprit de M. Donnay. .. .. 6 fr.
12. LA FOUCHARDIÈRE. Vive l'Armée. Prix. .. .. 12 fr.
13. M. GARÇON et J. VINCHON. Le Diable. Prix. 12.60
14. M. GEORGES-MICHEL. En jardinant avec Bergson.. .. .. .. 10 fr.
15. G. GIRARD. Vie de Lazare Hoche. Prix 12.60
16. Histoires de France et de Wallonie. Prix .. .. 10 fr.
17. Histoires pour la plage .. .. 5 fr.
18. P. HAMP. Une nouvelle fortune 12 fr.
19. J. LONDON. Le tourbillon .. 10 fr.
20. MAC AULIFFE. Les Tempéraments. Prix. 16.20
21. A. MACHARD. L'homme qui porte la mort .. .. 10 fr.
22. M. MAGRE. Le livre des lotus.. 12 fr.
23. A. MALRAUX. Tentation de l'Occident.
24. J.-S. MICHEL. La tache noire.. 10 fr.
25. MOULTON et LEWIS. La dette française. Prix. 12.60
26. H. POULAILLE. Enfantement de la paix. .. .. 10 fr.
27. H. POURRAT. Le mauvais garçon. Prix 10.50
28. G. ROBIN. Les haines familiales. Prix 12.60
29. E. SCHNEIDER. Le petit pauvre au pays d'Assise. .. .. .. 12 fr.
30. A. TCHEKHOV. Le jour de fête, 12 fr.
31. J.-L. VAUDOYER. Beautés de la Provence .. .. 15 fr.
32. WILLY et POL PRILLE. Les bazars de la volupté .. .. 15 fr.

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

33. H. FORD. Aujourd'hui et Demain .. .. 20 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

34. Œuvres de JEAN MOREAS. Tome II. Les Stances. Iphigénie.. .. .. .. 20 fr.

RÉIMPRESSIONS

35. ALAIN. Système des Beaux-Arts. Prix .. .. 12 fr.
36. JÉROME. Trois hommes dans un bateau .. .. 10 fr.
37. MAURIAC. L'enfant chargé de chaînes. Prix.. .. .. 10 fr.
38. M. PROUST. Du côté de chez Swann, 2 v. 28.80

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

39. J. COCTEAU. Le grand Ecart, ill. par l'auteur. .. .. 250 fr.
40. C. GUERIN. Œuvres I : Le semeur de cendres.. .. .. 20 fr.
41. J. D'INGRES. 65 reproductions. 225 fr.
42. M. DE NOISAY. Elégies de la guerre et de la paix.. .. .. .. 20 fr.
43. A. SAVIGNON. Les Filles de la Pluie, ill. d'ANDRÉ FRAYE .. .. 800 fr.
44. STENDHAL. Lamiel.. .. .. 20 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (19)

ÉDITIONS DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Le Catalogue Juin 1926

vient de paraître

BULLETIN à détacher et à envoyer aux

Editions de la N. R. F., PARIS, 3, rue de Grenelle, (6e)

Veuillez m'envoyer franco votre CATALOGUE JUIN 1926.

NOM .... (Signature)

ADRESSE ....

....

JOURNAL DE SALAVIN

A Henri Mondor.

Aujourd'hui, 7 janvier, jour anniversaire de ma naissance, je prends la résolution de transformer totalement ma vie.

Je me nomme Louis Salavin. J'ai quarante ans. Je suis marié. Ma femme est la plus douce et la plus affectueuse des femmes. Non, vraiment, rien à lui reprocher, hormis certaines petites choses dont il serait bien déplacé de faire état, à la minute solennelle que voici. J'ai l'inappréciable bonheur de posséder encore ma mère. Elle est très vieille. C'est une personne admirable, une perfection. Le sort me l'a conservée ; il m'a fait cette faveur, à moi très indigne. J'écris ce mot en pleine connaissance de cause et dans l'espoir que je me l'applique pour la dernière fois.

J'avais un enfant, un fils. Je l'ai perdu. J'aimerais de pouvoir m'écrier, comme Job : « Dieu me l'a donné. Dieu me l'a repris. Le nom du Seigneur soit béni ! » Malheureusement, la foi religieuse m'a quitté depuis tantôt vingt-cinq ans et je dois avouer que la mort de mon enfant m'a déchiré. Injustice sans remède.

Je suis de caractère ombrageux, aussi je n'ai pas eu beaucoup d'amis. Deux d'entre eux méritent pourtant d'être mentionnés ici. Compagnon de ma jeunesse, le premier s'appelait Octave Lanoue. Il vit encore

et, si j'emploie l'imparfait quand je parle de lui, c'est pour montrer que mon Lanoue à moi est fini, que j'ai cessé de l'aimer. Je confesse la chose, je ne m'en vante point. Le second, Édouard Loisel, fut l'ami de mon âge mûr. Je ne peux songer à lui sans que le cœur me saigne. Je lui ai fait beaucoup de mal et lui ai voué, justement à cause de cela, certaine rancune impie que j'abjure aujourd'hui, dans le secret de mon âme.

Je suis pauvre, sans éclat. Tant bien que mal, je gagne ma vie. Un emploi quelconque, obscur, et qui correspond, somme toute, à mes aptitudes, à mes connaissances, celles-ci confuses, celles-là bornées. Je tiens, après avoir écrit cette phrase, à bien établir que, face au papier blanc, seul avec moi-même, je ne cherche pas à me diminuer vainement. Je suis à peu près affranchi de cette fièvre d'humilité qui me paraît, à présent, un pénible excès de l'orgueil. J'ai beaucoup lu, j'ai réfléchi, j'ai souffert. Je me suis élevé, dans ma détresse. Ma culture est incomplète, mais je ne suis pas un pur ignorant ; voilà peut-être même un des plus graves obstacles à l'exécution de mon dessein. N'importe ! Où serait le mérite si je n'avais à compter qu'avec l'avenir ?

Je suis peu liant ; je n'ai, par nature, aucune ouverture de cœur. Il m'est arrivé, pourtant, une fois, une seule fois dans ma vie, de chercher du soulagement dans la confidence. J'ai, bien entendu, choisi pour cette effusion un inconnu, un homme rencontré par aventure, la nuit, dans un bar où je m'étais réfugié. J'endurais alors un tourment singulier : je tenais à l'égal d'actions mes pensées dont la plupart étaient fort basses. Avec beaucoup de bienveillance et, me semble-t-il, une certaine niaiserie, l'inconnu me rassura, disant que nous n'étions pas responsables de nos pensées, mais de l'assentiment que nous leur donnions dans nos œuvres. Consolation qui m'irrita fort.

Tous ces moralistes espèrent-ils donc obtenir, en agitant des mots, ce que l'expérience la plus douloureuse est incapable d'engendrer ?

J'ai vieilli. Je me suis guéri de ce mal ridicule. Il me faudrait, plus justement, écrire : j'ai guéri, pour ne pas laisser croire que l'application de ma volonté y fut de quelque poids. Le temps seul.

Celui qui commence aujourd'hui ce journal est, au regard de tous, un homme usé. Se peut-il, pourtant, qu'un homme usé soit capable d'une résolution pareille à celle que je viens de prendre ? Non ! Je le sens, voici, pour moi, s'approcher l'heure des grands événements.

Cette heure, je l'ai longuement attendue. Quarante ans ! Et je n'ai rien fait, j'entends rien achevé, rien consommé. Il se peut que de telles circonstances, au lieu de me gêner, me soient propices. Je ne suis rien, puisque je n'ai jamais donné ma mesure. Or, j'ai la certitude intime que je vaux mieux que moi, qu'il existe, dans la substance de mon être, des richesses, des ressources que personne encore n'a pu deviner et que, tout le premier, j'ignore.

Si je devais mourir ce soir, je n'aurais même pas mérité de laisser un nom sur une langue, une empreinte dans une mémoire. Puissè-je ne pas mourir ce soir ! Autre prière que je précipite dans le vide. Mettons, faute de mieux, que je l'adresse au destin. Même proférée dans le désert, il me paraît impossible qu'une prière fervente n'y rencontre point d'écho.

Après plusieurs semaines de retraite et de méditation, j'ai donc pris le parti de rompre avec la vie que j'ai menée jusqu'ici. Non que cette vie soit effectivement coupable. Pis encore : morte.

Je suis sain de corps, du moins cette minute. Je suis également sain d'esprit. Je n'aurai pas la témérité sacrilège d'écrire que je n'aime personne. J'invoque ici les noms vénérés de ma mère, de ma femme, et

tant d'êtres, de choses, de souvenirs. Du moins je ne suis pas en état de crise. Calme pur. Équilibre. Sérénité. Cette vacance parfaite, qui m'eût alarmé jadis, me semble, ce soir, favorable à l'accomplissement de mon dessein.

A compter du présent jour, 7 janvier, j'entreprends de travailler à mon élévation. Je rejette les mots de rachat ou de rédemption, car, d'une part, je n'ai commis ni crime réel, ni faute assez grave pour légitimer l'usage de ces termes un peu romantiques et gâtés par les cagots, d'autre part je n'entends pas fausser, dès le principe, les conditions de mon expérience : les hommes qui sont tombés très bas dans l'erreur ou dans la scélératesse se trouvent, somme toute, s'ils ont quelque désir de relèvement, dans une posture meilleure que la mienne. Ayant touché le fond, ils peuvent y prendre appui pour rebondir. Ils ont de l'élan, du recul. L'excès même a quelque chose d'élastique et les repousse. Pour moi, je pars de zéro, exactement. Comme le sauteur à pieds joints, je dois compter sans la complaisance du tremplin.

Aucune illusion. J'ai passé l'âge des chimères, étant donné mon caractère d'esprit.

Me révéler ! Tout d'abord à mes propres yeux et, sans doute, uniquement à mes propres yeux. Faire, enfin, naître de moi l'homme que je cache.

Je suis bien persuadé qu'à l'origine je ne contenais pas un seul homme en puissance, mais plusieurs. La vie m'a borné de toutes parts. Elle a brutalement choisi, pour moi, contre moi. Encore quelques années, et peut-être n'aurai-je même plus aucune issue. Le caveau, la cellule hermétique. Plus un jour à perdre.

Je commence par écarter toutes les choses qui ne dépendent pas de moi, comme disait, je crois, Épictète.

Il ne dépend pas de moi de devenir un grand savant.

Sans compter la part de chance qui se glisse toujours dans une telle carrière, je ne pourrais trouver le temps nécessaire à mes études et recherches : je dois gagner ma subsistance. En outre, il me faudrait reprendre tout au rudiment. Je suis trop âgé : mon esprit ne possède plus la souplesse nécessaire. J'avais, il y a vingt ans, une véritable inclination pour la chimie, et si ma mère, en ce temps-là... Mais, point de rêveries. Je ne serai pas un savant.

Pour les mêmes raisons, je ne commettrai pas la folie de me tourner vers l'art. J'avoue que je le regrette un peu : la musique, par exemple, fit toujours et fait encore ma passion. La poésie même... Silence ! Il est nécessaire, avant tout, d'apporter à ce genre d'examen le plus rigoureux sang-froid. Je sais que La Fontaine a commencé très tard, qu'Anatole France n'a pas été sottement précoce. Mais dépend-il de moi d'avoir du génie ? Hélas, il ne dépend même plus de moi d'avoir le moindre talent. Au surplus, la gloire humaine ne me tente guère, la gloire, mobile extravagant des artistes, si grands soient-ils.

Dépendrait-il de moi d'être, demain, général d'armée, tribun, financier, législateur que je n'irais pas chercher sur de telles voies ce que je viens d'appeler mon élévation ou ma révélation. En toute loyauté, j'ajoute, pour ne pas jouer les renards, que de tels raisins sont hors de ma portée. Même en germe, je ne possède aucune des vertus qui font le soldat, l'orateur, l'homme d'argent ou l'homme d'État. Et puis toutes ces carrières supposent, à notre époque, une lente préparation, une sorte de patience bureaucratique dont j'ai passé l'âge. Le siècle serait-il aux aventuriers, que je ne raisonnerais pas autrement : je n'ai plus le droit de m'aventurer.

Cet examen sévère, et qui m'a tourmenté jour et nuit depuis l'automne dernier, ne me laisse entrevoir

qu'une sortie. Faute de la prendre, il me resterait à renoncer, à déchoir, à ne pas m'échapper de moi-même, ce qui est pire que le suicide.

Tel qui ne peut s'élever ni dans la science, ni dans l'art, ni par les armes, la parole ou l'argent, peut, du moins, s'il le veut, devenir un saint. J'écris ce grand mot non sans scrupule, non sans honte, mais avec fermeté. Il faut que je devienne un saint. Voilà bien la seule chose qui dépende encore de moi.

Je l'ai dit, je le répète, j'ai perdu la foi religieuse. Il n'est donc pas question d'être un saint selon l'Église, un saint officiel. Je me suis instruit suffisamment de ces questions. Je viens même, en cet instant critique, d'ouvrir une fois de plus mes dictionnaires. L'un d'eux manque de précision ; d'une part, il définit le saint en ces termes : « Personne qui vit ou qui est morte en état de sainteté ». Et, d'autre part, il explique ainsi la sainteté : « Qualité de ce qui est saint ». Le second dictionnaire semble plus précis. « Le saint, dit-il, est celui qui vit selon la loi de Dieu, qui observe ses commandements ». Eh bien, malgré son ingénuité, c'est encore le premier de ces deux ouvrages qui me contente le mieux. « Le saint est celui qui montre de la sainteté ». Cette définition dérisoire me suffit et peut, dirai-je, suffire à tout le monde, parce que nous avons tous, sur la sainteté, des opinions diverses et parfois contradictoires et que, cependant, nul ne se trompe sur le sens du mot. A mon avis, ce n'est pas spécialement la ferveur religieuse qui fait le saint, c'est la conduite humaine d'un homme ou, mieux encore, bien que je me défie du langage pompeux, c'est l'ordonnance de sa vie morale. Je suis persuadé que, si Dieu existe, s'il est vraiment bon, dis-je, s'il n'est point aveuglé par l'égoïsme ou l'orgueil, s'il n'est point étourdi par les louanges intéressées de ses adorateurs, s'il est suffisamment libre et s'il consent à

m'écouter, je suis persuadé qu'il m'approuve, en ce moment, du moins *in petto.*

Dans la vie des saints légendaires, on a toujours observé, en dehors des prières et des gestes que l'on peut, somme toute, appeler professionnels, un admirable concours d'actions purement humaines. C'est là que je reconnais la sainteté. C'est à une telle forme de sainteté que j'aspire.

Je n'y suis pas poussé par mon humeur. Je n'ai même aucune disposition à la sainteté. Il y a dix ans, le projet que je viens de former m'eût paru dément ; plus exactement : bouffon. Je dois, pour être sincère, ajouter que, placé comme Hercule entre le vice et la vertu, j'eusse, en ce temps-là, longuement balancé. La carrière du vice est assez difficile pour qui ne souffrirait pas d'y rester médiocre. Je n'ai jamais eu l'audace ou, comme disent les gens du peuple, « l'estomac » qu'il faut pour soutenir un grand vice. Depuis longtemps, la question ne se pose plus. Nul choix : la sainteté ou le néant.

Précisons. Je ne demande pas à faire des miracles. Je suis raisonnable et modeste. Je n'attends aucune récompense de personne. Je trouverai ma récompense dans le fait. Saint Augustin a dit fort justement qu'un saint n'est saint que pour lui-même. Je veux, pour commencer, m'en tenir là.

Tout calcul fait, je me donne quinze ans. C'est peu. Je n'ai pas plus de loisir que de choix. Je suis pressé de mille façons et de tous côtés.

J'ai pesé, prévu maintes choses. Je m'attends aux faux pas, aux embûches, aux mécomptes. C'est bien pourquoi j'ai résolu de tenir journal de mes actions et pensées. Je les noterai soigneusement, quand bien même elles paraîtraient, de prime abord, étrangères à mon dessein. Oui, tout écrire. Il se peut que des épisodes infimes et destinés à un oubli rapide m'ap-

paraissent, avec quelques mois de recul, comme des événements cardinaux. Les savants font certaines découvertes par hasard, et de même ce peintre qui, jetant son éponge sur l'œuvre manquée... Pas de hasard, pour moi ! Si je deviens un saint, je veux quand même y comprendre quelque chose.

Assez pour aujourd'hui. Je suis tremblant d'émotion, bouleversé par l'effort des dernières semaines et la grande résolution prise ce soir. Il est minuit. Le feu depuis longtemps est mort et j'ai très froid, ce que tous les médecins déclarent contraire à ma déplorable santé. J'entends ma femme s'agiter dans la chambre voisine. Elle m'a déjà, par deux fois, appelé. Pauvre Marguerite ! Pourrait-elle comprendre le grand souci qui me tient éveillé ? Assez donc ! A demain ! J'ai le cœur net, l'œil limpide. Viennent les jours nouveaux ! Je voudrais être plus vieux d'un an, relire ce journal et pleurer de joie.

Je suis prêt. Je m'attends. Je pars à ma rencontre.

8 Janvier. — Rien à signaler.

9 Janvier. — Rien à signaler.

10 Janvier. — Rien.

11 Janvier. — Rien, pour mon affaire, du moins.

12 Janvier. — Rien.

13 Janvier. — Rien. Il tombe de la neige ; mais ça n'a pas d'importance. (A supprimer si je recopie ce journal.)

14 Janvier. — Rien.

15 Janvier. — Rien à signaler.

16 Janvier. — Rien.

17 Janvier. — Rien.

18 Janvier. — Rien.

19 Janvier. — Toujours rien.

20 Janvier. — Rien.

21 Janvier. — Rien. J'ai un rhume très violent.

Je l'accepte avec sérénité, je devrais dire avec joie. Pas la peine d'en parler.

22 Janvier. — Rien.

23 Janvier. — Rien.

24 Janvier. — Il me semble qu'il y a quelque chose... Non, non, ce n'est quand même pas assez important.

25 Janvier. — Rien.

26 Janvier. — Rien.

27 Janvier. — Rien. Mais, en attendant, je pense qu'il est nécessaire de revenir sur mes explications. Ce qui me frappe, dans la vie des saints, ce que j'admire, c'est un ensemble de vertus auxquelles, jusqu'ici, je m'estimais impropre, n'ayant pas encore compris que c'est non dans la possession mais dans la conquête de ces vertus que consiste la sainteté. La charité, l'indulgence, la mansuétude, voilà toute une gamme de vertus qu'il me faut acquérir. Est-ce vraiment impossible ? Non ! Je réponds « non » en toute franchise. Il suffit de vouloir et de tenir bon. Affaire de vigilance et d'énergie. De ce côté, rien d'insurmontable, à la condition, bien entendu, que la vigilance et l'énergie me soient données.

Pour le courage, la question me paraît moins simple. La volonté n'y suffit peut-être pas. Je veux dire que, pour avoir la volonté du courage, il faut d'abord avoir la volonté de cette volonté, en d'autres termes, avoir le courage de cette volonté. Alors quoi ? Le courage du courage ? Eh oui ! C'est absurde et c'est pourtant bien ce que je veux dire. Grosse difficulté qui n'est pas insoluble.

Il faut d'abord distinguer le courage de ses diverses caricatures : la forfanterie, la témérité. Le courage n'exclut pas la prudence, et même la circonspection, au contraire.

Il faut ensuite concilier le courage, cette vertu magnifique, et l'humilité, cette vertu fondamentale. Voilà,

sans doute, où gît le lièvre. Le courage modeste ! Il est à peine visible et sa pratique demande un doigté d'une délicatesse incomparable.

Il faut enfin consentir à faire, du courage, une étude méthodique. Il y a mille courages. Tel qui ne redoute pas le canon frémit à la vue d'une araignée. Tel qui peut affronter la peste craint de traverser, la nuit, une chambre inhabitée. Donc, patience et discernement. Choisir les formes de courage auxquelles on se trouve spontanément porté. De là, s'élever aux autres. Saisir les bonnes occasions, Tenir un compte scrupuleux des succès et des échecs.

Il me semble que la situation s'éclaircit beaucoup. Je ne pense pas que le martyre soit nécessaire. Et d'abord, quel martyre ! Saint Clair figure au nombre des martyrs parce qu'une catin dont il avait repoussé les avances le fit périr de la main d'un valet. Saint Gengoul doit pareil honneur à ce qu'il fut mortellement blessé par l'amant de sa femme. Tout cela n'est pas sérieux. Non, je ne demande pas le martyre. Je crois qu'un tel vœu serait impie, même au regard de la stricte religion. On ne postule pas ces choses-là. Si, d'aventure, elles s'offrent, la question est à examiner.

L'abnégation, le renoncement ne doivent pas me retenir. L'abnégation est une forme élémentaire du courage. Question réglée. Le renoncement est sans doute la vertu pour laquelle j'ai les plus nettes dispositions. Dirai-je que, par leur vivacité, ces dispositions me pourraient donner de l'inquiétude ? Je renonce très vite, très aisément. A tel point que le renoncement, qui devrait être la vertu suprême, paraît le plus souvent, chez moi, comme un défaut de courage. Je devrai donc me défier de cette alarmante aptitude. Il se peut même que, pour moi, le vrai renoncement consiste d'abord à renoncer au renoncement.

La justice me tourmente aussi : j'ai peur de la con-

fondre parfois avec la charité. A d'autres moments, ces deux qualités me paraissent ennemies : la pure justice n'est pas charitable, la grande charité n'est pas juste.

Inutile de s'appesantir sur la loyauté, la fidélité, la franchise, vertus subalternes qui découlent des précédentes et qu'il importe de pratiquer avec adresse et intelligence, car leur excès même est redoutable.

J'oublie sans doute d'autres vertus, et non des moindres. J'y reviendrai.

Réfléchir sur ces problèmes angoissants m'agite plus que je ne saurais dire. Les difficultés surgissent de partout. C'est bien pourquoi, pendant tout le mois de décembre, j'hésitais entre le sage et le saint. Etre un sage ! J'avoue que cela me semble bien relatif, bien peu contrôlable. Les chances d'erreur sont infinies. En outre le sage est, par essence, dénué de passion. Se peut-il qu'il ait même la passion de la sagesse ? Que ferais-je dans cette galère, moi qui ne suis que fièvre, sombre ardeur, ferveur sacrée ? Non ! le saint, le saint seul.

Il y aura demain trois semaines que j'épie, chaque jour, chez moi, les premiers symptômes... Pure sottise ! Dans une heure de froide raison, je me suis donné quinze ans pour parvenir à mes fins. Vais-je, au bout de vingt jours, marquer de l'impatience ? Comme le citadin qui, ayant mis une graine dans un pot, gratte chaque jour la terre et risque de briser le germe, vais-je, par mon application, compromettre la victoire ? Non ! Du calme, du calme !

Toutefois, pour éviter l'effet démoralisant de l'attente et pour ne pas me détacher de ce journal, témoin sincère de mon épreuve, je dois me montrer moins rigoureux dans le choix des faits et réflexions que j'admets à figurer dans ces annales. J'écris : « Rien à signaler ». Est-ce là donc pure modestie ? Non, c'est

orgueil, pur orgueil. Espérais-je avoir à noter quelque action d'éclat ; rien de moins ? Le reste ne valant pas l'honneur... Allons, me rappeler que je pars de zéro. Et changeons de système. Salavin châtie Salavin.

28 Janvier. — La position sociale que j'occupe depuis quelque temps est bonne. En toute justice, elle n'est pas brillante. Peut-être même, il y a quatre ou cinq ans, m'eût-elle semblé misérable, indigne de moi. Vanité que je réprouve. Je sais que la résignation fait partie de mon programme, que c'est, désormais, mon bouclier contre le désespoir. Eh bien, je dirai mieux : je n'ai pas sujet d'être résigné. Je suis content.

Depuis le mois de novembre dernier, je remplis les fonctions de secrétaire à la publicité, dans les bureaux de la Cilpo. Ce mot grotesque signifie : Compagnie Industrielle des Laits Pasteurisés et Oxygénés. Il court des bruits désobligeants sur les procédés en usage dans les usines de cette firme. S'il m'est donné quelque jour de poursuivre une enquête impartiale et discrète sur l'intégrité de mes supérieurs, peut-être aurai-je lieu de sacrifier mon intérêt à mon devoir, peut-être même aurai-je l'honneur de démasquer les coupables. En attendant, je m'en tiens à la plus stricte discipline. Je suis un bon employé. J'ai fermement résolu d'être un bon employé. Aussi bien, jusqu'ici, n'ai-je rien à reprocher à mes chefs. Ils sont corrects et courtois.

Je jouis d'un traitement de faveur, c'est-à-dire que je travaille dans un local spacieux. On pourrait, sans faillir à la retenue qui marque dorénavant ma ligne de conduite, exprimer le vœu que ce local fût mieux éclairé. Ce vœu, je ne l'exprime pas. Tel, mon bureau me donne satisfaction. Je le partage avec deux personnes seulement, ce qui est une grande chance, vu mon goût de la quiétude. Ces deux personnes, je les appellerai, non pas collègues, mot un peu froid et

maniéré, mais bien camarades. L'un est mon égal, l'autre mon subordonné. Bien entendu, j'emploie ici la terminologie administrative. Comment oserais-je, sans cela, faire intervenir une telle distinction ? Encore qu'il soit sous mes ordres, Tastard sera traité par moi comme un égal. C'est d'ailleurs un jeune homme remarquable, vif, plaisant. Je me réserve de faire son portrait détaillé plus tard, un soir que je n'aurai pas, comme ce soir, mal à l'estomac. Marguerite croit bien faire en ajoutant un filet de vinaigre au foie de porc sauté. Je n'aime pas le foie de porc et cette façon de l'accommoder me le rend indigeste. Une fois déjà, j'en ai formulé l'observation. Je ne dirai plus rien. Je préfère souffrir en silence.

— Ce détail assez bas et qui me choque moi-même un peu, je le consigne dans un besoin de sincérité totale et sans doute aussi dans le sentiment que tout cela peut servir à l'histoire de mon expérience. Si nous savions exactement ce qu'avait bu et mangé saint Paul le jour qu'il eut sa vision, sur le chemin de Damas, bien des choses nous seraient peut-être expliquées.

Mon autre camarade se nomme Cerbelot. C'est un garçon dont je préfère ne pas parler pour l'instant. Rien à la légère.

Je me lève tous les matins à sept heures et demie, ponctuellement, vingt minutes après Marguerite qui prépare mon déjeuner. J'habite rue du Pot-de-Fer, dans le cinquième arrondissement. De chez moi jusqu'aux établissements de la Cilpo, situés rue de Sèvres, il n'y a guère plus d'une demi-heure, à pied. Je travaille de neuf heures à midi, puis de quatorze heures à dix-huit heures. Le soir, je lis, je réfléchis et, depuis peu, je m'applique à rédiger ces mémoires. Autrefois, je jouais de la flûte. J'y ai renoncé par respect pour la musique. D'ailleurs, je n'ai plus de flûte et le son de

cet instrument suffit à me plonger dans la plus affreuse mélancolie.

Vie simple, presque végétative en apparence. Qui pourrait croire, à considérer les choses de l'extérieur, — et je me demande qui donc, sinon moi, les pourrait considérer autrement — qui pourrait croire que le brandon veille encore sous cette cendre inanimée ?

30 Janvier. — Je n'ai rien écrit hier. Soirée de doute et de recueillement.

S'il est bien évident que, comme le veut saint Augustin, un saint n'est saint que pour lui-même, il me paraît non moins évident que c'est dans le commerce des autres hommes qu'il peut trouver des occasions de sainteté. Je crois l'avoir dit, j'aime la solitude. La vie de l'ermite m'aurait séduit si, d'une part, j'avais eu les moyens matériels de la mener, car, aujourd'hui, ce genre d'existence suppose un petit capital, et si, d'autre part, il m'était apparu que la solitude complète fût, pour un homme privé des avantages de la prière, compatible avec la sainteté comme je l'entends. Qui dit sainteté dit actions vertueuses. Or, comment accomplir des actions vertueuses dans la solitude qui ne paraît propice, je le sais trop bien, qu'à des actions coupables ? Il se peut que, plus tard, je parvienne à résoudre ce problème. En attendant, et bien qu'à regret, je dois sacrifier l'ermite.

Le commerce des autres hommes ! Soit ! Il est juste, me semble-t-il, de m'en prendre tout d'abord aux personnes de mon entourage immédiat. Ma mère et ma femme, qui ont tant souffert de mes fautes passées, doivent être les premières à bénéficier du nouvel état des choses. Je verrai, par la suite, à intéresser dans l'affaire mes voisins, les gens de ma maison, mes camarades. Puis j'étendrai petit à petit le cercle de mon activité, jusqu'au jour où le monde entier... Mais n'anticipons pas. La première partie du programme réserve

des surprises, comme j'ai pu le constater déjà.

Hier midi, me trouvant seul avec ma mère, je lui ai saisi les mains, dans un grand élan de tendresse.

— Maman, lui ai-je dit, je voudrais être bon !

Ma mère, qui était à ravauder des bas, les a posés pêle-mêle dans son panier et m'a palpé le front, comme elle faisait jadis pour voir si j'avais la fièvre. Cette main maternelle, plus sensible qu'un thermomètre ! Cependant, elle arrêtait sur moi son cher vieux regard bleu foncé dont j'ose à peine soutenir la chaleur. Elle m'a considéré longtemps, en silence, puis elle a murmuré :

— Etre bon ! Tu es bien assez bon comme cela, mon Louis.

Et, me voyant secouer la tête :

— Qu'est-ce que c'est que cette idée ? Tu n'es pas souffrant, non ? Tu ne manges presque rien. Tu as le front tout moite.

Je l'ai rassurée, non sans mal, et me suis retiré dans ma chambre. Le soir, je me suis mis au lit de bonne heure, pour y réfléchir à mon aise. Ma mère et Marguerite travaillaient dans l'autre pièce. J'entendais leurs voix, comme un murmure confus dont je ne cherchais pas même à distinguer le sens. Et, tout à coup, sans presque changer de registre, ma mère m'a tout doucement appelé :

— Louis ! Louis !

C'est peut-être une faute contre la discrétion, une espèce de mensonge, mais je n'ai rien répondu.

— Il dort, a dit alors ma mère.

Et, d'une voix plus basse encore :

— N'avez-vous rien remarqué, Marguerite ? Louis n'est pas naturel. Sûrement, il y a encore quelque chose qui ne va pas. Qu'est-ce qui le tourmente ? Qu'a-t-il bien pu inventer ?

Après un long silence, Marguerite a reniflé, ce qui,

chez elle, trahit la préoccupation, puis elle a répondu :

— Il est triste.

— Triste, peut-être. Mais j'ai peur qu'il ne tombe malade. On dirait qu'il couve quelque chose.

— Vous avez raison, maman. Lui qui, d'ordinaire, a l'esprit vif, lui qui, toujours, a quelque histoire à raconter sur les gens de son bureau, il ne dit plus rien, maintenant.

— Surveillons-le, Marguerite.

C'est donc ainsi que me comprennent les êtres qui m'aiment le mieux, je devrais dire les seuls êtres qui m'aiment ! Triste, moi ? Alors qu'une joie sans mesure gonfle mon cœur. Malade ! Alors qu'après mille faux-pas, j'entrevois un merveilleux équilibre de toutes mes facultés. Je n'ai plus l'esprit vif ! Et c'est bien naturel puisque, maintenant, je dis du bien de tout le monde.

Ah ! les chères ignorantes ! Que, du moins, dans leur amour même, elles ne s'élèvent pas contre moi ! Qu'elles ne se jettent pas en travers de mon plan ! Qu'elles ne soient pas les premiers adversaires apparus sur mon chemin !

Instruit par cet incident, je songe d'ailleurs à modifier ma conduite, en son extérieur. Pour étrange que cela puisse paraître, je vais, dans les commencements, recourir à la dissimulation. Misère de l'homme ! Il me faut tout d'abord, si je ne veux effrayer personne, être un saint de manière sournoise. Tout un jour durant, je me suis demandé si le personnage du bourru bienfaisant... Mais il y faut la voix, le geste. Je ne serai jamais bourru. Reste à me rendre bienfaisant.

Si l'affaire de ma mère et de Marguerite ne m'avait pas éclairé, j'aurais pu trouver matière à réflexions dans un autre petit fait. Nous avons changé de concierge, depuis près d'un an. Mme Baratti, la nouvelle, est une personne dont le mieux que je puisse dire est qu'elle

n'a perdu, jusqu'ici, aucune occasion de m'être désagréable. Je ne la saluais plus depuis déjà bien des mois. Le matin du 8 janvier, j'ai recommencé de la saluer et je n'y ai pas manqué jusqu'à ce jour. Qu'elle ne me rende pas mon salut, cela n'importe guère ; ce qui me préoccupe, c'est que ma vue semble, maintenant, lui causer un malaise voisin de la frayeur. Ma politesse l'épouvante.

C'est bon. A compter de ce jour, je recommence de ne plus saluer Mme Baratti. Je lui ferai du bien d'une façon plus détournée.

2 Février. — Un grand péril est sur moi. Depuis que j'ai surpris les propos de ma mère et de Marguerite, je ne trouve plus la paix nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Ma mère, ma femme ! Les abuser ne m'arrête guère, et surtout dans quel vertueux dessein ! Mais qu'adviendrait-il si, d'aventure, ce journal tombait entre leurs mains ! Notre logement est petit, les cachettes rares. Ma mère et ma femme sont d'une discrétion exemplaire. Je dois pourtant me prémunir contre la curiosité naturelle à leur sexe, sûr que cette curiosité trouverait un aiguillon dans la tendresse que je leur inspire. Ce journal entre leurs mains, je suis un homme perdu. Si grande que soit la confiance qu'elles placent en moi, je sens bien que mon ambition leur paraîtrait exorbitante, sans doute, redoutable ou, plus simplement, risible. A la pensée qu'elles pourraient jeter les yeux sur ce cahier, je frissonne. Ce serait la fin de tout. Je n'oserais plus les regarder en face. Pis encore : je ne les aimerais plus. Ce qui me tourmente surtout, c'est le mot, ce grand mot qui les bouleverserait plus encore qu'il ne me bouleverse moi-même, ce mot de saint, que j'écris chaque soir, non sans battements de cœur. Je ne vois qu'une façon de conjurer ce péril. Je vais cacher les premières pages de mon journal entre les deux planches qui forment

le fond de l'armoire. La place est relativement sûre, car elle n'est pas d'accès facile. Pour moi, qu'importe ? Je n'ai pas l'intention de me relire avant bien des mois. Quant à la suite, je la laisserai dans le tiroir de ma commode. J'en ai la clef sur moi. Le nouveau cahier viendrait-il à être découvert que le danger se trouve écarté, grâce au stratagème suivant : je vais remplacer désormais le mot «saint» par un autre mot. Ce mot, je l'ai longuement cherché. Presque tous ceux qui se sont d'abord offerts à mon imagination donnaient à mes phrases un sens équivoque, voire effrayant, quand ils ne les privaient pas de tout sens. En définitive, je m'arrête au mot de « touriste ». Il est anodin, quelque peu niais, mais il a de la vraisemblance. Le tourisme est une chose qui peut prendre place dans mes préoccupations et dans mes projets. « Si je deviens jamais touriste... », « ce qu'il y a d'admirable dans le tourisme... » Nul ne doit se choquer ou s'alarmer de telles paroles. A part cela, je n'écris que pour moi. Convention pure et simple.

Je suis seul à la maison. Je vais tirer l'armoire, dévisser le panneau postérieur et glisser mon premier cahier dans son sépulcre.

4 Février. — Tastard me plaît plus que je ne saurais dire. Il a vingt-six ans, le visage ouvert, coloré, presque poupin. Des yeux limpides, incapables de celer quoi que ce soit. Il est de petite stature, trapu, musclé. C'est un gymnasiarque de première force, un cycliste hors ligne : il a déjà gagné trois ou quatre épreuves d'amateurs. Il dévore tous les journaux de sport, ces feuilles imprimées sur papier de couleur. Il connaît l'âge et le poids de tous les champions d'Europe. Il goûte la littérature sportive et montre avec enthousiasme maints portraits d'athlètes à nuque de taureau sous lesquels on lit : « Saluons l'apparition de cette nouvelle étoile au firmament du demi-fond. »

Tastard est mécanicien, bricolier ; il rêve de piloter un side-car, et, qui sait ? peut-être une auto, peut-être un avion. Il passe beaucoup de temps à dévisser, à revisser les commutateurs électriques et les appareils d'éclairage, à réparer les serrures des meubles et des portes. Je le soupçonne même de les détraquer de temps en temps pour avoir prétexte à les tripatouiller. Il veut gratifier le bureau d'une invention qu'il perfectionne sur place : une machine à coller les timbres.

Cette espèce d'homme, jadis, m'était en exécration. Grâce à Tastard, je marque un vrai progrès dans l'amour du prochain, car ce garçon m'enchante. Il m'amuse et me désarme. Il est toujours gai, toujours dispos. Avec cela, respectueux, non sans enjouement : il m'appelle « patron ». J'ai d'abord protesté, par modestie. Mais il y met tant de joviale bonne grâce que je le laisse faire, pour ne pas le désobliger. Il est d'une insouciance magnifique en toute chose, sauf à l'égard de son travail qu'il exécute avec entrain. Bien qu'il ne soit pas illettré, son orthographe est aussi capricieuse que son langage, ce qui le maintient dans les emplois subalternes. Il ne sait même pas au juste si son nom se termine par un *d* ou par un *t* et, chaque fois que je le lui demande, il répond en pouffant : « Pas de portance, patron ! D'ailleurs, je m'en fous. Appelez-moi Jibé, comme tous les copains. » Sobriquet qui lui vient de ses prénoms : Jean-Baptiste. Va pour Jibé ! Sa gaieté ne m'est pas désagréable, et c'est bien étonnant, car la gaieté des autres me donne en général sur les nerfs.

Tastard, dit Jibé, présente une particularité curieuse, quelque chose comme la passion du hasard. Cela semble peu conciliable avec la folie mécanique. La nature a de ces revanches. Tastard joue tout à pile ou face. S'agit-il de choisir, de prendre une décision ? Vite, il tire une pièce de son gousset. Mangera-t-il du fromage

ou du cervelas ? Prendra-t-il la rue Saint-Placide ou la rue du Cherche-Midi ? Pile ou face ? Il n'est jamais certain d'être formellement désigné pour tel plaisir ou telle corvée s'il n'a d'abord consulté ses dieux, accompli certain rite magique :

Mis, tam, gram
Pic et pic et colégram
Bour et bour et ratatam
Mis, tam, gram.

Il chantonne ces syllabes mystérieuses, très vite, en touchant de l'index les personnes entre lesquelles il prétend faire opter le sort. S'il manque de partenaires, il les remplace par des objets. Quand il n'est pas satisfait du résultat, il recommence, jusqu'à trois fois, pas davantage. Il règle ainsi, tout au moins pour lui-même, mille questions non soulevées. « Quel est celui qui va se casser une jambe ? Qui deviendra millionnaire dans l'année ? Qui le premier sera cocu ? » Je cite Jibé, sans commentaire. Ce manège, que j'observe du coin de l'œil, me divertit beaucoup. Singulière tournure d'esprit, ce besoin de répartir les chances, de tout remettre en question sans cesse, de recommencer le monde.

Je le répète. Jibé me plaît. Je voudrais pouvoir en dire autant de Cerbelot. Le cas de Cerbelot m'embarrasse. A cause de ce malheureux garçon, j'ai dû m'efforcer de résoudre à la hâte des problèmes troublants, notamment celui-ci : le... « tourisme » peut-il exclure la clairvoyance ? Je ne le crois pas. J'ai fait diverses recherches à ce sujet. Ulric, par exemple, un « touriste » allemand du XIe siècle, passait à pleurer la plus grande partie de son temps, et quand les moines de son couvent lui demandaient la raison de ses larmes : « Je pleure, répondait-il, de voir ici beaucoup de religieux n'en ayant que le nom et le vêtement. » Il est donc bien évident que le « tourisme » ne consiste pas

à s'aveugler sur les défauts d'autrui, mais à supporter ces défauts avec longanimité.

Cerbelot, je le dis à regret, n'est pas exempt d'imperfections. C'est un garçon d'une trentaine d'années, fort maltraité par la nature, hélas ! Il est myope : ce n'est pas sa faute. Je suis myope aussi. Mais, comme il ne veut pas porter de lunettes, il a l'air fouineur et soupçonneux. Il est chauve. Rien de plus naturel. Pourquoi s'efforce-t-il de dissimuler sa calvitie en étalant quinze ou vingt cheveux sur son crâne ? C'est un manque de sincérité. Il secoue toujours la tête comme pour chasser un moucheron, tic innocent en apparence et qui ne laisse pourtant pas d'incommoder les voisins, voire de les distraire et de corrompre leur attention. Tout cela paraît bien véniel ; il y a plus grave. Cerbelot ne se contente pas d'être étriqué dans sa personne et ses manières, il prend un plaisir pervers à tout diminuer. Il ne dispose, dirait-on, que d'un seul adjectif : petit. Il dit : « Comment va la petite santé ? Et vos petits projets ? Et cette petite situation ? » M. Mayer, le directeur du personnel, ayant pris son congé d'hiver, Cerbelot lui demandait, non sans prodiguer les signes d'une politesse rampante : « Et alors, Monsieur le Directeur, et ce petit voyage ? Comment me l'avez-vous trouvé ce petit Mont-Blanc ? » Je ne vois pas, là, simple ridicule. Travers abominable, à mon sens.

Le malheureux en a bien d'autres. Il ne prononce pas trois phrases sans insinuer : « Moi, je ne serais qu'à votre place... » Comme s'il était possible de se mettre à la place de qui que ce soit ! Au point de vue administratif, je suis son égal. Toutefois, il est plus ancien que moi dans la maison ; il me le rappelle dix fois par jour et ne m'adresse jamais la parole sans murmurer avec onction : « Je n'ai pas de conseils à vous donner... » Cela signifie qu'il va me prodiguer les

conseils, et les plus indiscrets et les plus humiliants. Il est, avec les supérieurs, d'une platitude écœurante. Sa manière de saluer le directeur, de saluer à cul ouvert, me fait rougir de honte. Son élocution donnerait sur les nerfs à une limace. Il ne dit rien nettement ; il encombre son débit d'une foule de petits mots superflus. Par exemple, regardant le fondé de pouvoir : « Non ! mais, ça ne me ressemble-t-il pas à une pelisse, ce qu'il avait de delà... » Tout le reste à l'avenant.

Je m'arrête, je m'arrête. Je n'en ai que trop dit déjà. La franchise m'oblige à consigner ces misères, puisque je les ai vues. La charité m'ordonne de pardonner. Je déclare donc que ces misères, en réalité, je ne les vois pas. Je ne veux plus les voir. Cerbelot, malgré tout, est un honnête homme. Il a des mérites, non pas éclatants, mais réels. J'éprouve le plus sincère désir de penser et d'écrire un jour, quand je connaîtrai ce garçon plus intimement : « Cerbelot est un charmant camarade ».

5 Février. — Je suis encore bouleversé de ce qui m'est arrivé ce matin. J'allais à la Cilpo. Je venais de traverser le Luxembourg et m'engageais dans la rue de Fleurus, déserte pour l'instant. Il était environ neuf heures moins dix, je n'étais pas en avance, au contraire ; aussi pressais-je le pas, regardant, devant moi, le bitume du trottoir.

Et, soudain, que vois-je, sur ce bitume ? Une large flaque de sang. Je lève les yeux et j'aperçois, debout dans l'encoignure d'une porte, un vieux mendigot, une ruine humaine, un paquet de loques et de poil. C'est lui qui vient de cracher ou de vomir tout ce sang. Il en rejette encore, avec des efforts effroyables et, voyant que je l'observe, il me lance un regard déconcertant, à la fois morne et farouche, glacial et désespéré.

Que faire ? Je m'approche. J'y ai quelque mérite, car la vue du sang, le toucher des malades, l'odeur

des plaies, autant de choses que je ne peux tolérer. Mes genoux se dérobent sous moi. Vais-je m'évanouir ? Non ! Un sursaut d'énergie et je saisis le vieux par le bras. Il se dégage, d'une secousse. Je balbutie :

— Voulez-vous que je vous conduise à l'hôpital ?

De la tête, à plusieurs reprises, il fait : « Non, non ».

— Voulez-vous que j'aille chercher un agent ?

Le bonhomme hausse les épaules et se remet à cracher de plus belle. Des gouttes de sang sautent sur mes souliers. Je ne bronche pas, mais suis affreusement embarrassé.

— Voulez-vous venir avec moi chez le pharmacien et boire quelque chose de chaud ?

Le vieux rassemble ses forces et prononce distinctement :

— Trop tard !

Situation douloureuse. Que doit, que peut faire un... « touriste », en pareille occurrence ? Je me sens désorienté. Et quelle morale est donc en mesure de répondre aux mille questions que soulève une seule journée ? Le vieux bougre et moi nous sommes face à face. Il chancelle, il va peut-être mourir. La rue, luisante de pluie, semble abandonnée des hommes. Il me vient alors une idée de la plus pure niaiserie. Je saisis, dans ma poche, une pièce de quarante sous — je ne suis pas riche —. Deux secondes, la pièce aux doigts, j'hésite... De l'argent à un mourant ! Le vieux, déjà, m'a tiré du doute. Il étend le bras, avec une sorte d'impatience, saisit la pièce, et la glisse dans un pli de ses nippes.

Et Salavin ? Eh bien, Salavin prend ses jambes à son cou. Salavin s'enfuit, sans se retourner.

Je suis troublé jusqu'au fond du cœur. Je n'ai rien fait de mal, c'est sûr. Mais je suis triste, ce soir, et découragé.

7 Février. — Inutile de revenir sur l'aventure de

mardi dernier. Elle m'a tourmenté plus que de raison. Comment ne pas se laisser, à toute minute, déborder par les événements ? Il faudrait, pour vivre une vie vraiment belle, être, à la fois, un « touriste », un sage, un savant, un artiste, un maître, un chef. Et encore ! Un homme serait-il tout cela, comment pourrait-il échapper aux mille pièges de chaque minute, déjouer les mille complots, trancher les mille énigmes ?

Ne revenons pas là-dessus. Je dois, avant d'aller plus loin, avouer que ce mot de « touriste » me devient odieux. Il mêle au concert de mes réflexions une note comique, tout à fait pénible. J'ai peur qu'à la longue il n'introduise dans mes projets un élément de corruption. Nouveau péril. A part cela, je ne suis pas mécontent. La situation générale est satisfaisante. Je ne voudrais pas me prodiguer les bons points, et pourtant, il me faut tout noter, si je veux réussir. Allons par ordre :

Primo. J'ai surpris, comme je descendais l'escalier tout doucement, un bout de conversation entre notre concierge, dont la loge est au premier étage, et une locataire de la maison.

— C'est curieux, disait Mme Baratti, la concierge, c'est curieux, le laitier, qui n'est pas complaisant, me laisse la bouteille de lait en bas dans le corridor. Et, depuis huit jours, je la trouve tous les matins à ma porte. J'en suis à me demander...

Mme Baratti ne saura jamais qui lui rend ce menu service. Motus !

Secundo. Bien que nous soyons au cœur de l'hiver, j'ai pris, pour m'imposer une légère discipline, j'ai pris la résolution de me lever une demi-heure plus tôt. Les principaux inconvénients de cette mesure ne tiennent pas à son exécution, mais à ses conséquences. D'une part, je n'ai pas encore trouvé l'emploi de cette demi-heure et je la perds en bricolages sans intérêt ;

d'autre part, Marguerite, qui tient absolument à me donner mon café dès le saut du lit, se croit forcée de se lever aussi une demi-heure plus tôt. C'est bien fâcheux. Je n'ai pas l'intention d'entraîner la pauvre Marguerite dans ma tentative de... risquons « tourisme » et n'en parlons plus.

Quelque chose à mettre au point.

Tertio. Les affaires, au bureau, prennent une bonne tournure. Jibé, modèle des subordonnés, ne me cause aucun souci. Quant à Cerbelot, je ne désespère pas de le conquérir, à force de prévenances, à force de ménagements aussi, car il est très susceptible. Samedi matin, l'un de ses oncles étant mort, il a dû s'absenter. Son travail en a souffert et, non sans grognements, il se préparait à veiller. « Monsieur Cerbelot, ai-je dit, voulez-vous me permettre de vous prêter la main ? » Il m'a regardé d'un œil stupide. Il a, finalement, accepté, en me donnant, sur la besogne dont je le soulageais, une foule d'avis méticuleux et inopportuns.

Brave Cerbelot ! Par sa sottise même, il sera peut-être un des artisans de mon élévation. Rendons grâces à l'obstacle !

Ce matin, nous avons reçu la visite de M. Mayer, le directeur du personnel. Il m'a fait quelques compliments sur la marche du service. Montrant alors Cerbelot et Jibé, j'ai répondu : « Que Monsieur le Directeur le sache bien, tout le mérite revient à mes excellents collaborateurs. »

Jibé ronronnait. Quant à Cerbelot, il a rougi jusqu'aux ongles. De contentement, je pense.

Je dois dire un mot de M. Mayer. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, aux traits fins et fatigués. Il vient me voir presque chaque jour, pour le travail. On le dit très savant, très cultivé. C'est un intellectuel. Il possède même, paraît-il, une bibliothèque somptueuse. Il est d'une politesse exquise,

un peu lointaine ; il me parle avec douceur, un peu comme une personne bienveillante parlerait à un animal. Il me considère d'une manière affable et vague, sans me voir. Il est, évidemment, persuadé que je suis une créature quelconque, incapable de former des pensées analogues à celles qu'il nourrit, lui, M. Mayer, aussi belles, aussi profondes. Pauvre cher homme ! Qu'il reste donc dans son erreur ! Je lui pardonne et je le plains. Pas trace d'amertume au fond de mon cœur.

Encore un mot, ce soir. Je suis arrivé, au prix de mille petites privations et ruses innocentes, à épargner soixante francs sur mon argent de poche. J'en veux acheter une broche pour Marguerite qui n'a jamais eu le moindre bijou. Ma première intention avait été de m'offrir quelques livres, surtout ceux de Stendhal, que je ne connais pas encore. Tant pis ! Je me passerai de Stendhal et Marguerite sera contente.

10 Février. — J'ai grand'peur que les soixante francs ne soient ni bijoux ni livres. Il se passe en ce moment quelque chose de terrible dont je n'ose encore souffler mot. Affreux dimanche !

11 Février. — Se peut-il qu'avec son air chafouin, sa jaquette bordée, ses faux-cols montants, sa calvitie studieuse, ses marottes de célibataire, son obséquiosité et ses scrupules, se peut-il que Cerbelot soit un voleur ? J'écris ce mot non sans angoisse. Et comment ne pas l'écrire ? J'ai la responsabilité d'une petite caisse particulière, dite caisse de correspondance parce qu'elle sert à l'affranchissement de mon courrier. Il manque cent francs à ma caisse. J'ai constaté le déficit samedi soir, en mettant mes livres au net. Aucune erreur n'est possible. J'ai refait dix fois tous les calculs.

Je ne suis pas pressé de prendre une décision. Je ne rends mes comptes qu'en fin de mois. Vais-je dormir,

cette nuit, mieux que la nuit passée ? J'ai des battements de cœur. J'éprouve une agitation d'autant plus exténuante qu'il me faut la dissimuler. Qui sait ? Il se peut que cet événement, dont je ne mesure pas encore la portée, me jette à terre ou me porte sur les sommets. Ce n'est pas dans la paix, c'est dans la tempête qu'il faut juger le... « touriste ». En définitive, ce mot est impossible. Il dénature mes pensées et finirait par enlever toute grandeur à la situation. Je le supprime à jamais et me contenterai, selon les circonstances, d'écrire S. ou St.

12 Février. — J'ai remis ma caisse à jour, c'est-à-dire que j'y ai versé cent francs. D'une part, mes soixante francs d'économie, d'autre part, quarante francs que j'ai pris à la maison, alléguant une cotisation pour la Société de secours mutuel. Marguerite n'a rien dit ; mais elle n'a pu réprimer cette petite grimace des lèvres dont la vue me fend le cœur.

Enfin, me voici plus tranquille. Et maintenant, l'œil ouvert, l'oreille tendue !

Sans doute, n'avais-je pas assez d'inquiétude en ce moment. Sans doute n'étais-je pas assez éprouvé. Ce soir, en montant l'escalier, j'ai eu la douleur d'entendre la triste Mme Baratti s'écrier : « Je voudrais bien savoir quel est le vaurien qui me déplace ma bouteille de lait tous les matins et qui s'amuse peut-être bien à cracher dedans. »

N'y a-t-il donc rien à faire de cette malheureuse ?

13 Février. — Les événements se précipitent. Un petit vol — quarante francs — a été commis hier soir au service de l'expédition. C'est dans la caisse particulière du chef emballeur que le filou, cette fois, a puisé. Toute la maison en parlait, ce matin.

Chose inconcevable, mais qui vient appuyer mes soupçons, c'est l'excellent Cerbelot qui m'a lui-même apporté la nouvelle. Il me regardait avec insolence,

en clignant de l'œil. J'ai rougi. Oui, j'ai rougi pour lui. Voilà ce que je serais en peine d'expliquer. Quelles que soient mes fautes passées, je suis irréprochable, quant à l'honnêteté. L'idée de prendre une pomme tombée, dans les champs, de passer un pigeon à l'octroi, de monter en seconde classe avec un billet de troisième, cette idée ne me viendrait même pas. J'ai toujours été tel. Je n'en tire pas gloire : à ce qu'il y a de foncièrement intègre dans mon caractère s'ajoute, je l'avoue, la crainte du gendarme ou, plus exactement, l'horreur des procès, des querelles, des histoires, des complications. Bref, je suis, à ce point de vue, comme la femme de César, on ne doit pas me soupçonner. Eh bien, qu'une personne déclare en ma présence : « On m'a volé mon parapluie », et, tout aussitôt, je me trouble, je change de couleur. Moi qui, pourtant, ne peux souffrir les parapluies, qui ne m'en sers jamais, qui ne pourrais avoir la moindre distraction à l'endroit de ces instruments ! Oui, je prends, instantanément, un « air de circonstance », un air qui ne peut manquer de paraître louche à tous les yeux. J'éprouve le besoin de me disculper. Je bredouille. J'improvise deux ou trois histoires, parfois mensongères, pour établir que j'ignorais l'existence de ce parapluie, que j'étais absent quand ce parapluie a disparu. Je produis divers témoignages sur la haine que je porte aux parapluies. Si, d'aventure, le parapluie est retrouvé, je marque du soulagement.

Les parapluies ne sont pas seuls en cause. Je ne sais plus quel homme d'esprit a dit un jour : « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par prendre la fuite. » Si l'on déclarait, un jour, devant moi, que les tours de Notre-Dame ont été dérobées, je ne pourrais pas m'empêcher de bafouiller, de prendre mes précautions, d'insinuer que j'étais absent de Paris le jour du rapt, bref de me trouver un alibi.

C'est pourquoi j'admire le sang-froid de cet infernal Cerbelot, car c'est lui, vraisemblablement, qui a, hier soir, dévalisé le chef emballeur, lui, sûrement, qui m'a volé mes cent francs. Je l'ai vu fureter autour de mon bureau. Sa myopie lui est une excellente excuse pour mettre son nez partout.

Je ne peux dire combien cette histoire m'afflige. Je n'entends pas dénoncer le coupable, mais bien le découvrir et le confondre. J'ai préparé certaine expérience dont j'attends un résultat décisif. Si j'étais encore croyant, je m'écrierais : « Que Dieu m'assiste dans cette épreuve ! » J'éprouve le besoin de pousser un tel cri et je sens comme il est fâcheux de ne pas savoir à qui s'adresser, qui prier, qui prendre à témoin.

14 Février. — État stationnaire. Calme plat. On n'a pas mis la main sur le voleur de l'emballage. Pour moi, je n'ai pas eu loisir de faire mon expérience. J'ouvre l'œil. Puissé-je, en cette circonstance, me comporter sinon comme un S., du moins comme un homme généreux et loyal.

15 Février. — Journée tragique ! Journée merveilleuse ! L'expérience est faite. Les résultats dépassent toutes mes espérances. Avoir découvert le coupable, c'est peu ; mais je me suis montré tel que je le pouvais souhaiter aux heures d'ambition. Ah ! rien n'est perdu ! Peut-être Salavin va-t-il se révéler. Salavin fera de grandes choses, peut-être.

Je voudrais retracer les faits avec ordre et précision.

Il est neuf heures du matin. J'arrive au bureau quelques instants avant mes collaborateurs. Je vérifie l'état de ma caisse qui se trouve logée dans le tiroir de ma table. Je laisse, ostensiblement, la clef sur la serrure. Cerbelot paraît et, deux minutes plus tard, Jibé. Cerbelot se frotte les paumes, qu'il a toujours glacées ; après chaque friction, il se donne, avec les

doigts de la main droite, de petites claques sonores sur les phalanges repliées de sa main gauche. Habitude exaspérante !

Échange de saluts. Réflexions pénétrantes sur le climat séquanien, la détresse politique, le régime des épidémies. Ces palabres me sont intolérables ; je les tolère pourtant, je les tolère chaque jour, tout en m'injuriant, dans le fond de mon cœur. Bien mieux : je les provoque, pour ne pas faillir à l'usage. La civilité me rend lâche. Il m'arrive, bien que pressé de mille soucis urgents, il m'arrive de perdre ainsi, plusieurs fois le jour, plus d'une demi-heure avec des gaillards qui me méprisent peut-être, de ce fait, tout autant que je les méprise moi-même. « Comment allez-vous ? » Je réponds : « Très bien, merci. » Je réponds cela par routine et c'est presque toujours faux : j'ai mal à la gorge, mal à la tête. Mais la politesse ! Je ne veux ni glisser aux confidences ni me rendre intéressant.

Ne nous égarons pas. Donc, après les platitudes accoutumées, chacun s'installe. J'ai pris toutes mes dispositions pour éloigner Jibé. Une course va l'occuper deux heures, pour le moins. Pardessus, chapeau, et voici Jibé Tastard hors de jeu.

Et maintenant, à nous ! Cerbelot travaille en face de moi. J'aperçois, par-dessus les classeurs, son crâne fleuri de petits boutons roses. Je compulse longuement un dossier, j'en annote les pièces, épingle le tout et me lève.

— Je vais, dis-je, au service du contentieux. J'en ai pour un bon moment. Puis-je, monsieur Cerbelot, vous demander de répondre pour moi, si l'on appelle au téléphone ?

Sans lever la tête, Cerbelot, dans ses paperasses, crache un « oui » confus.

Et me voilà parti. Station d'une dizaine de minutes aux cabinets. Silence. Palpitations de cœur. Réflexions

alourdies d'ardente amertume. Enfin, dossier sous le bras, je reviens à pas feutrés dans le couloir. La porte de notre bureau est vitrée. Sur les vitres, un papier diaphane, à fleurs, que j'ai, depuis la veille, déchiré finement, dans un angle, à la pointe de l'ongle. J'y applique un œil, et je vois.

Je vois ! Je le vois ! Il me tourne le dos. Il est seul. Il a les deux mains dans mon tiroir.

Ce n'est pas Cerbelot, hélas ! C'est Jibé.

J'ai bondi, refermant, derrière moi, la porte, à toute volée.

— Jibé ! Monsieur Tastard ! Ah ! malheureux !

Je dois être fort pâle. Si je ne serrais pas les mâchoires, je claquerais des dents.

Une seconde, Tastard essaye de faire front, de plaisanter :

— Ben quoi, patron ? Je cherche un timbre. J'avais oublié... Je m'en suis aperçu dans la rue. Alors, je suis remonté, patron...

Je sens que mon regard est terrible. Jibé Tastard aurait-il aussi peur que moi ? Mon émotion le gagne. Il se trouble. Son menton tremble. Ses gros yeux se remplissent de larmes et, tout à coup, il s'abat sur mon bureau, le visage dans le pli de son coude, sanglotant comme un écolier puni.

Il me semble que je vais sangloter aussi. Allons ! Point de faiblesse ! D'une seconde à l'autre, Cerbelot peut rentrer. De la fermeté ! De la décision ! Que ferait un S., en pareille conjoncture ?

Je pose à plat, sur l'épaule du misérable, une main qui tremble encore.

— Tastard, je suis prêt à tout pardonner...

Il ne cherche plus à jouer au plus fort ni au plus fin. Il me regarde avec des yeux de vache égorgée.

— Monsieur Tastard, il faut renvoyer quarante francs, sous enveloppe, au chef emballeur.

Redoublement de sanglots. J'entends :

— Monsieur Tastard ! Ah ! patron, vous ne m'aimez plus. Appelez-moi Jibé, comme avant. Quarante francs ! Oui, mais je ne les ai pas.

Tout de suite, il se vide le cœur, déballe sa désolante histoire. Il joue aux courses. « C'est la faute à Nabuchodonosor II », un cheval garanti, un cheval qu'il « voyait comme une maison ». Et patatras ! Nettoyage à sec. Et les enfants de sa sœur qui ont des glandes, et les contributions de sa mère qui a déjà reçu l'avis avec frais, et les souliers qui prennent l'eau. Mais c'est fini, bien fini. Il ne jouera plus. Comment rendre ? Plus un sou en poche.

J'ai pris quatre billets de dix francs dans mon portefeuille et, d'un geste que je calcule aussi simple que possible, je les tends à Jibé Tastard. Il se remet à pleurer, de plus belle.

— Patron ! Ce n'est pas tout. Là, dans votre caisse, samedi dernier... C'est encore à cause de Nabuchodonosor.

Il semble qu'un rayon m'ait traversé l'esprit. J'ouvre mon tiroir et dis, sévèrement :

— Impossible, Tastard ! Ma caisse est en ordre.

Il a compris. Son visage s'illumine — je n'exagère pas — et c'est alors que se passe une chose étonnante, une chose que l'on ose à peine rapporter, qu'il me faut quand même rapporter, pour être sincère. Tastard me saisit la main droite et — comment dire ? — il y pose les lèvres.

A peine ai-je le temps de retirer ma main, on a marché dans le couloir. Cerbelot ! Vite, j'ouvre la porte qui donne dans l'escalier de service et j'y pousse un Tastard ahuri.

Cerbelot est devant moi. Combien vive est ma joie ! Cerbelot ! Qu'importe, je voudrais l'embrasser. Il m'en retire immédiatement l'envie.

— Fermez donc la porte, dit-il. Toujours les courants d'air. Vous ne craignez donc pas la grippe ?

Je ferme la porte. Si Cerbelot me demandait de lui brosser sa jaquette, je lui brosserais sa jaquette. Tout ! Tout ! Je lui cirerais ses souliers, je lui laverais les pieds. Et pourtant, les pieds...

Journée miraculeuse. Tastard est revenu de course, le visage rayonnant. Je lui ai, discrètement, fait voir que la clef du tiroir demeurait, bien en évidence, sur le tiroir.

Reste à m'arranger pour les quarante francs. Je suis embarrassé. Voilà certes une chose à laquelle je n'avais pas songé : devenir un S., c'est admirable, mais si les choses vont à cette allure, je crains que ça ne coûte très cher. J'aurais dû m'en douter. On ne peut rien faire sans argent, dans la société moderne.

20 Février. — Les S. endurent sûrement bien des maux ; je sais qu'ils en sont bien récompensés.

Cinq longues, belles, grasses, lumineuses journées. Comment les décrire ? C'est presque trop simple. Il se lève, chaque matin, le cerveau net, les jointures souples. Il ne souffre même plus de l'estomac. Est-ce la St. qui donne le bien-être ? Est-ce le bien-être qui favorise la St. ? Principe ou conséquence ? Question délicate. Toujours est-il qu'un souffle providentiel s'est élevé, balayant les fumées, les miasmes.

Il se porte à merveille. Tout lui est agréable et léger. Il ne forme que des pensées harmonieuses et si parfaitement pures qu'on ne trouve rien à en dire. Il se conduit avec le prochain d'une manière noble et bienveillante. Il regarde, avec ravissement, vivre, à ses côtés, un Jibé revenu dans la voie de l'honneur, un Cerbelot dont on ne doit pas désespérer, dont on ne tardera pas à découvrir les mérites.

Il accomplit son travail avec diligence et voit croître chaque jour la considération que lui portent ses chefs.

19

Il goûte, après des jours irréprochables, des nuits hantées de songes exaltants. Il rêve qu'il s'envole, par un simple effort de la volonté ; tandis que, muette et ravie, une grande multitude le contemple en battant des paupières et en ouvrant la bouche.

Il attend, dans la sérénité, les occasions de se dévouer, les belles chances de sacrifice.

Et ce n'est là que le commencement du commencement. Peut-être, un jour futur, cheminera-t-il au milieu de l'admiration respectueuse du monde, soulageant les uns, éclairant les autres, accomplissant chaque jour une action merveilleuse.

Dès maintenant, n'est-il pas sauvé ? Sa vie a un but. Cri que tout être humain rêve de pousser un jour : « Ma vie a un but ! »

25 Février. — Toujours la même chose.

28 Février. — Toujours la même chose. Et pourtant... Léger mal de tête. Fatigue générale. Il me faut noter certain souci. J'ai fait, très indirectement, interroger le chef emballeur au sujet de la somme volée.

Mais, d'abord une parenthèse. J'eusse aimé de poursuivre ce journal à la troisième personne. Il y avait là, me semblait-il, une suprême discrétion, un détachement de la chose égoïste... J'étais, quand même, trop heureux pour employer ce *moi*, ce *je*, ces tristes mots compromis dans tant de mésaventures, gâtés, gâchés, souillés de souvenirs affreux. Au contraire, la troisième personne me semblait avoir une vertu régénératrice. Je l'employais non par respect, ce qui serait, hélas ! bien prématuré, mais par prudence, pour ménager l'homme nouveau qui se dispose à briser sa coque.

Je renonce à la troisième personne. A regret, mais j'y renonce. Chose étrange, cette manière d'écrire me paralyse : je ne suis pas assez habile et craindrais de n'être plus exact. A la troisième personne, je ne me

reconnais plus, je m'intimide. En outre, j'ai peur de tomber dans le style valet de chambre.

Donc, je reviens à la première personne et reprends mon récit. J'ai fait poser au chef emballeur diverses questions voilées et j'ai cru comprendre qu'il n'avait pas reçu les quarante francs, les fameux quarante francs... Plus troublé que je ne saurais dire, j'ai saisi l'occasion d'un petit tête-à-tête avec Jibé pour lui demander, non sans égards, s'il avait envoyé la somme. « Patron, s'est-il écrié, elle est partie le soir même ! J'ai mis ma lettre à la poste de la rue Littré. — L'avez-vous recommandée ? — Oh ! patron ! pas si poire. Et l'incognito ? — C'est vrai, Jibé, l'incognito ! »

Comme la poste fonctionne mal ! Triste pays !

2 Mars. — Tout va bien, de nouveau. Nous mangeons, à la maison, ces temps-ci, d'une façon plus que modeste. Beaucoup de haricots et de lentilles. C'est, je le devine, à cause des quatre-vingts francs : quarante d'un côté, quarante de l'autre. Pour moi, ces questions alimentaires n'ont plus la moindre importance ; mais je souffre un peu de voir Marguerite et ma mère pâtir de mes bonnes actions. M'est-il donc nécessaire, pour devenir un S., d'entraîner dans mes peines de pauvres êtres qui n'auront sans doute qu'un faible droit au dédommagement. J'ai toujours été frappé par l'ardeur des S. à se recruter des adeptes. Est-ce là pur désir de partager les couronnes, ou besoin, bien humain d'ailleurs, de ne pas demeurer seul dans la misère ?

5 Mars. — Tout va bien, très bien. C'est même un peu monotone. J'ai, depuis longtemps, appris que le malheur ne parvient pas toujours à rendre malheureux. Je me demande aujourd'hui si le bonheur suffit pour rendre heureux.

(à suivre) GEORGES DUHAMEL

LA FAMILLE DU SAGE

Au bruit d'une source de nuit, sous une cloche de feuilles, d'un même arbre contre le tronc, calme et froid — Père — ainsi, dans une chambre fraîche, un jour ta présence nous fut.

Tu étais froid, sous un seul drap, voilé, une fenêtre ouverte.

Quel équilibre nous quatre ensemble, sans heure tous assis, toi-même mieux encore reposé, étendu, mort.

Quelle pure santé du vert-feuillu, du sol, et du liquide.

Egale en nous coulait une eau en silence du cou sans cesse dans le dos jusqu'aux membres sous l'herbe. Par la fenêtre sourde, un souffle, versé du fond obscur du ciel, essuyait sur les tempes des femmes la sueur du soir.

Et qu'une étoile aussi, pareille à l'œil du fils, s'avive,
Sans le dire, tu en jouissais, Père !

FRANCIS PONGE

JOURNAL DES FAUX-MONNAYEURS

DEUXIÈME CAHIER [1]

Colpach, août 1921.

Peut-être l'extrême difficulté que j'éprouve à faire progresser mon livre n'est-elle que l'effet naturel d'un vice initial. Par instants, je me persuade que l'idée même de ce livre est absurde, et j'en viens à ne plus comprendre du tout ce que je veux. Il n'y a pas, à proprement parler, un seul centre à ce livre, autour de quoi viennent converger mes efforts ; c'est autour de deux foyers, à la manière des ellipses, que ces efforts se polarisent. D'une part, l'événement, le fait, la donnée extérieure ; d'autre part, l'effort même du romancier pour faire un livre avec cela. Et c'est là le sujet principal, le centre nouveau qui désaxe le récit et l'entraîne vers l'imaginatif. Somme toute, ce cahier où j'écris l'histoire même du livre, je le vois versé tout entier dans le livre, en formant l'intérêt principal, pour la majeure irritation du lecteur.

Les plus douteux égarements de la chair m'ont laissé l'âme plus tranquille que la moindre incorrection de mon esprit ; et quand je me sens la conscience mal à l'aise, c'est en sortant d'un salon mondain, non du b...

A mesure que G. s'enfonce dans la dévotion, il perd le sens de la vérité. Etat de mensonge dans lequel peut vivre

1. Voir le numéro de la *Nouvelle Revue Française* du 1er août.

une âme pieuse ; un certain éblouissement mystique détourne ses regards de la réalité ; il ne cherche plus à voir ce qui est ; il ne peut plus le voir. Et comme Edouard dit à X. que G. lui semble avoir perdu tout amour de la vérité, X. expose la thèse catholique :

Ce n'est pas la Vérité qu'il faut aimer, c'est Dieu. La vérité n'est qu'un des attributs de Dieu ; ainsi que la Beauté, qu'adorent exclusivement tels artistes. L'adoration exclusive d'un des attributs de Dieu est une des formes du paganisme, etc...

Les groupements.

Les argonautes. Ils se dévouent pour la « Patrie » ; mais au sein de ce groupe, toutes les dissensions : *comment* la France peut-elle être le mieux servie.

En regard, le groupement des ennemis de la société. Association pour le crime. Les conservateurs, en face de ceux-ci, font figure de pleutres. Il s'agit de savoir ce qu'il importe de protéger ; ce qui vaut la peine de...

D'opinion propre, somme toute, Valentin n'en avait pas. Ou plus exactement il les avait toutes, et les éprouvait tour à tour, heureux encore quand ce n'était pas simultanément. Il se penchait sur une discussion comme sur une partie d'échecs, prêt à conseiller l'un et l'autre des adversaires, soucieux uniquement du bien jouer, et de n'avantager injustement, c'est-à-dire illogiquement, personne.

Ce qu'on appelle un « esprit faux » (l'autre haussait les épaules devant cette locution toute faite et déclarait qu'elle n'avait aucun sens) — eh bien ! je m'en vais vous le dire : c'est celui qui éprouve le besoin de se persuader qu'il a *raison* de commettre tous les actes qu'il a envie de commettre ; celui qui met sa raison au service de ses instincts, de ses intérêts, ce qui est pire, ou de son tempérament. Tant que Lucien ne cherche qu'à persuader les autres, il n'y

a que demi-mal ; c'est le premier degré de l'hypocrisie. Mais, avez-vous remarqué que chez Lucien, l'hypocrisie devient de jour en jour plus profonde. Il est la première victime de toutes les fausses raisons qu'il donne ; il finit par se persuader lui-même que ce sont ces fausses raisons qui le conduisent, tandis qu'en vérité c'est lui qui les incline et les conduit. Le véritable hypocrite est celui qui ne s'aperçoit plus de son mensonge, celui qui ment avec sincérité.

M. dit de Lucien qu'il est « tout pénétré par sa façade ».

Jude avait ce défaut d'esprit, commun à tant de jeunes gens, — et par quoi ceux-ci se rendent souvent insupportables aux aînés — de s'exagérer sa louange ou son blâme. Son jugement n'admettait pas de Purgatoire. Tout ce qui ne lui paraissait pas « admirable », il le déclarait « affreux ».

Edouard pourrait fort bien avoir rencontré en wagon cette extraordinaire créature, qui nous fit lâcher nos places retenues. Je sentis au dessus de mes forces de passer la nuit dans le même compartiment qu'elle... Imaginez un être, de sexe et d'âge indécis, au regard absent, au corps flasque étayé par des nombreux coussins ; autour de *cela* s'empressaient deux femmes d'un certain âge. Le compartiment clos, surchauffé ; atmosphère étouffante ; odeur de médicaments, de maladie... Je refermai la porte aussitôt. Mais le wagon où nous nous installâmes alors, Marc et moi, n'allait que jusqu'à Marseille. Arrivés là, il fallut changer et, dans le train bondé, le seul compartiment où nous pûmes trouver place était celui où nos places restaient gardées. La fenêtre était baissée ; on respirait... et peut-être après tout, m'étais-je imaginé la mauvaise odeur.

Cette jeune fille, à présent, me paraissait presque jolie. La sueur collait à ses tempes ses cheveux coupés à la Florentine; par instants, elle souriait aux deux femmes qui l'accompagnaient — qui devaient être sa mère et sa tante. La tante demandait alors :

— Comment te sens-tu ? — mais la mère s'écriait aussitôt :

— Ne lui demande donc pas tout le temps comment elle va. Moins elle y pense, mieux ça vaut.

Et parfois la jeune fille voulait parler ; mais aussitôt son front semblait se couvrir d'ombre et une expression d'insupportable fatigue tirait ses traits. Un peu avant d'arriver à Nice, les deux femmes commencèrent les préparatifs de départ, et quand le train s'arrêta en gare, elles s'efforcèrent de soulever le corps inerte de leur compagne ; mais, celle-ci commença de pleurer ; non de pleurer précisément, mais de gémir ; ce fut une sorte de lamentation suraiguë, si étrange que les voisins surpris accoururent.

— Allons ! voilà la chanson qui recommence, s'écria la mère. Voyons ! voyons ! tu sais bien que ça ne sert à rien de pleurer...

Je m'offris pour aider ces femmes à soulever la malade, à la traîner jusqu'à la portière ; mais à l'extrémité du couloir, précisément devant les water-closets dont la porte était restée ouverte, elle s'écroula littéralement, et j'eus le plus grand mal à la retenir, m'accotant moi-même au chambranle. Puis, dans un grand effort, je la hissai, la maintins sur les marches, descendant avec elle, tandis que sur le quai la tante, descendue avant nous, la recevait.

— Voilà dix-huit mois qu'elle est ainsi, me dit la tante lorsque je l'eus rejointe. Si ça n'est pas malheureux ! une jeune fille de dix-sept ans ! Il n'y a pas de vraie paralysie, non, simplement une paralysie nerveuse.

— Sans doute y a-t-il eu des causes morales ?... demandai-je un peu indiscrètement.

— Oui ; c'est après une peur qu'elle a eue, une nuit qu'elle couchait dans la chambre des enfants de mon beau-frère...

Je compris que cette brave femme n'aurait pas demandé mieux que de causer, et déplorai de n'avoir su l'interroger plus tôt. Mais un porteur vint avec un fauteuil roulant dans

lequel on posa la malade ; et la tante s'éloigna en me remerciant.

Edouard pourrait la retrouver plus tard et reconstituer le passé.

Faire dire à Edouard, peut-être :

L'ennui, voyez-vous, c'est d'avoir à conditionner ses personnages. Ils vivent en moi d'une manière puissante, et je dirais même volontiers qu'ils vivent à mes dépens. Je sais comment ils pensent, comment ils parlent ; je distingue la plus subtile intonation de leur voix ; je sais qu'il y a tels actes qu'ils doivent commettre, tels autres qui leur sont interdits... mais, dès qu'il faut les vêtir, fixer leur rang dans l'échelle sociale, leur carrière, le chiffre de leurs revenus ; dès surtout qu'il faut les avoisiner, leur inventer des parents, une famille, des amis, je plie boutique. Je vois chacun de mes héros, vous l'avouerais-je, orphelin, fils unique, célibataire, et sans enfant. C'est peut-être pour ça que je vois en vous un si bon héros, Lafcadio. Non ! mais vous imaginez-vous ayant ce qu'on appelle « charge d'âmes » ; avec de vieux parents à soutenir, par exemple, une mère paralytique, un père aveugle... C'est que cela se trouve, ces choses-là. Mieux encore : une jeune sœur délicate de santé qui aurait besoin de l'air des montagnes.

— Dites tout de suite une coxalgie.

— Songez à ce que serait votre sœur ! A ce que vous seriez avec une petite sœur sur les bras, et qui vous aurait dit un jour : Cadio, mon petit Cadio, depuis la mort de nos parents, tu es tout ce qui me reste au monde...

— Je me dépêcherais de lui trouver un séducteur.

— Vous dites cela parce que vous ne l'aimez pas. Mais, si elle existait, vous l'aimeriez.

L'école symboliste. Le grand grief contre elle, c'est le peu de curiosité qu'elle marqua devant la vie. A la seule exception de Vielé-Griffin peut-être (et c'est là ce qui donne

à ses vers une si spéciale saveur), tous furent des pessimistes, des renonçants, des résignés,

las du triste hôpital

qu'était pour eux notre patrie (j'entends : la terre) « monotone et imméritée », comme disait Laforgue. La poésie devint pour eux un refuge ; le seul échappatoire aux hideuses réalités ; on s'y précipitait avec une ferveur désespérée.

Désenchantant la vie de tout ce qu'ils estimaient n'être que leurre, doutant qu'elle valût la peine d' « être vécue », quoi d'étonnant s'ils n'apportèrent pas une éthique nouvelle, se contentant de celle de Vigny, que tout au plus ils agrémentaient d'ironie ; mais seulement une esthétique.

Un caractère arrive à se peindre admirablement en peignant autrui, en parlant d'autrui — en raison de ce principe que chaque être ne comprend vraiment en autrui que les sentiments qu'il est capable lui-même de fournir.

Chaque fois qu'Edouard est appelé à exposer le plan de son roman, il en parle d'une manière différente. Somme toute, il bluffe ; il craint, au fond, de ne pouvoir jamais en sortir.

— Pourquoi me le dissimuler : ce qui me tente, c'est le genre épique. Seul, le ton de l'épopée me convient et me peut satisfaire ; peut sortir le roman de son ornière réaliste. Longtemps on a pu croire que Fielding et Richardson occupaient les deux pôles opposés. A dire vrai, l'un est autant que l'autre réaliste. Le roman s'est toujours, et dans tous les pays, jusqu'à présent cramponné à la réalité. Notre grande époque littéraire n'a su porter son effort d'idéalisation que dans le drame. *La Princesse de Clèves* n'a pas eu de suite ; quand le roman français s'élance, c'est dans la direction du *Roman Bourgeois*.

28 novembre 1921.

« Ces jeunes gens avaient une idée très peu nette des limites de leur pouvoir » — est-il dit dans l'*Idiot* que je relis présentement. Excellente épigraphe pour l'un des chapitres.

Pontigny, 20 août 1922.

Bernard a pris pour maxime :

Si ce n'est toi, qui le fera ?
Si pas maintenant, quand sera-ce ?

Il cherche à formuler cela en latin. Et, quand il s'agit de s'emparer de la valise d'Edouard : « Si tu ne le fais maintenant, tu risques de le laisser faire par Edouard ».

Ces maximes ont ceci de charmant qu'elles sont aussi bien la clef du Paradis que de l'Enfer.

Cuverville, 11 octobre 1922.

C'est à l'envers que se développe, assez bizarrement, mon roman. C'est-à-dire que je découvre sans cesse que ceci ou cela, qui se passait auparavant, devrait être dit. Les chapitres, ainsi, s'ajoutent, non point les uns après les autres, mais repoussant toujours plus loin celui que je pensais d'abord devoir être le premier.

28 octobre.

Ne pas amener trop au premier plan — ou du moins pas trop vite — les personnages les plus importants, mais les reculer, au contraire, les faire attendre. Ne pas les décrire, mais faire en sorte de forcer le lecteur à les imaginer comme il sied. Au contraire, décrire avec précision et accuser fortement les comparses épisodiques ; les amener au premier plan pour distancer d'autant les autres.

Dans cette première scène du Luxembourg, je fais parler les indifférents ; Olivier est le seul qui monologue. On

ne doit pas l'entendre ; à peine l'entrevoir ; mais déjà l'aimer un peu, s'attacher à lui et souhaiter de le voir et de l'entendre. Le sentiment doit ici précéder la connaissance.

Tout ceci, je le fais d'instinct. C'est ensuite que j'analyse.

1er novembre.

Purger le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman. On n'obtient rien de bon par le mélange. J'ai toujours eu horreur de ce que l'on a appelé « la synthèse des arts », qui devait, suivant Wagner, se réaliser sur le théâtre. Et cela m'a donné l'horreur du théâtre — et de Wagner. (C'était l'époque où, derrière un tableau de Munkacksy, on jouait une symphonie en récitant des vers ; l'époque où, au Théâtre des Arts, on projetait des parfums dans la salle pendant la représentation du *Cantique des Cantiques*). Le seul théâtre que je puisse supporter est un théâtre qui se donne simplement pour ce qu'il est, et ne prétend être que du théâtre.

La tragédie et la comédie, au XVIIe siècle, sont parvenues à une grande pureté (la *pureté*, en art comme partout, c'est cela qui importe) — et du reste, à peu près tous les genres, grands ou petits, fables, caractères, maximes, sermons, mémoires, lettres. La poésie lyrique, purement lyrique — et le roman point ? (Non ; ne grossissez pas à l'excès la *Princesse de Clèves* ; c'est surtout une merveille de tact et de goût...)

Et ce *pur* roman, nul ne l'a non plus donné plus tard ; non, pas même l'admirable Stendhal, qui, de tous les romanciers, est peut-être celui qui en approche le plus. Mais n'est-il pas remarquable que Balzac, s'il est peut-être le plus grand de nos romanciers, est sûrement celui qui mêla au roman et y annexa, et y amalgama, le plus d'éléments hétérogènes, et proprement inassimilables par le roman ; de sorte que la masse d'un de ses livres reste à la fois une des choses les plus puissantes, mais bien aussi les plus troubles, les plus imparfaites et chargées de scories, de toute

notre littérature. Il est à remarquer que les Anglais, dont le drame n'a jamais su parfaitement *se purifier* (au sens où s'est purifiée la tragédie de Racine), sont parvenus d'emblée à une beaucoup plus grande pureté dans le roman de De Foë, de Fielding, et même de Richardson.

Je crois qu'il faut mettre tout cela dans la bouche d'Edouard — ce qui me permettrait d'ajouter que je ne lui accorde pas tous ces points, si judicieuses que soient ses remarques ; mais que je doute pour ma part qu'il se puisse imaginer plus *pur* roman que, par exemple, *La double Méprise*, de Mérimée. Mais, pour exciter Edouard à produire ce pur roman qu'il rêvait, la conviction qu'on n'en avait point produit encore de semblable, lui était nécessaire.

Au surplus, ce pur roman, il ne parviendra jamais à l'écrire.

Je dois respecter soigneusement en Edouard tout ce qui fait qu'il ne peut écrire son livre. Il comprend bien des choses ; mais se poursuit lui-même sans cesse ; à travers tous, à travers tout. Le véritable dévouement lui est à peu près impossible. C'est un amateur, un raté.

Personnage d'autant plus difficile à établir que je lui prête beaucoup de moi. Il me faut me reculer et l'écarter de moi pour bien le voir.

Art classique :

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

(Tartuffe).

Sarah dit : « pour ne pas que » — faute horrible, si fréquente aujourd'hui et que je n'ai vue dénoncée nulle part — « j'ai fermé la porte pour ne pas qu'il sorte » etc.

Olivier tenait à grand souci de ne parler point de ce qu'il ne connaissait guère ; mais, comme ce souci n'était par-

tagé par aucun de ceux que fréquentait Robert, lesquels ne se gênaient point pour proférer des jugements péremptoires sur des livres qu'ils n'avaient point lus, Olivier préféra croire qu'il était beaucoup plus ignorant que ceux-ci, tandis qu'il n'était que plus consciencieux.

— J'admire, disait-il à Robert, la culture de tous vos amis. Je me sens auprès d'eux si ignare, que je n'ose parler de rien. Qu'est-ce donc que ce livre, dont, tous, vous disiez tantôt si grand bien ?

— C'est un livre que presque aucun de nous n'a lu, dit Robert en riant ; mais on a tacitement convenu de lui trouver tous les mérites, et de tenir pour un idiot celui qui ne les lui reconnaîtrait point.

Un mois plus tôt, une pareille réponse aurait indigné Olivier. Il sourit.

Annecy, 23 février.

Bernard : son caractère encore incertain. Au début, parfaitement insubordonné. Se motive, précise et limite tout le long du livre, à la faveur de ses amours. Chaque amour, chaque adoration entraîne un dévouement, une dévotion. Il peut s'en désoler d'abord, mais comprend vite que ce n'est qu'en se limitant, que son champ d'action peut se préciser.

Olivier : son caractère peu à peu se déforme. Il commet des actions profondément contraires à sa nature et à ses goûts — par dépit et violence. Un abominable dégoût de lui-même s'ensuit. L'émoussement progressif de sa personnalité — son frère Vincent de même. (Accentuer la défaite de sa vertu, au moment où il a commencé de gagner au jeu). Je n'ai pas su indiquer cela assez clairement.

Vincent et Olivier ont de très bons et nobles instincts et s'élancent dans la vie avec une vision très haute de ce qu'ils doivent faire ; — mais ils sont de caractère faible et se laissent entamer. Bernard, au contraire, réagit contre chaque influence et se rebiffe. — Il y a eu maldonne : c'est

Olivier qu'Edouard aurait dû adopter ; et c'est Olivier qu'il aimait.

Vincent se laisse lentement pénétrer par l'esprit diabolique. Il se croit devenir le diable ; et c'est quand tout lui réussit le plus qu'il se sent le plus perdu. Il voudrait *a-vertir* son frère Olivier, et tout ce qu'il tente pour le sauver tourne au dam d'Olivier et à son profit propre. Il sent vraiment qu'avec Satan, il a *partie liée.* Il sent qu'il appartient d'autant plus à Satan, qu'il ne parvient pas à croire à l'existence réelle du Malin. Cela reste toujours pour lui une commode façon métaphorique d'expliquer les choses ; mais toujours revient en son esprit ce thème : « Pourquoi me craindrais-tu ? Tu sais bien que je n'existe pas ? » Il finit par croire à l'existence de Satan *comme à la sienne,* c'est-à-dire qu'il finit par croire qu'il est Satan.

C'est son assurance même (l'assurance où il est d'avoir le diable dans son jeu) qui le fait réussir tout ce qu'il entreprend. Il en est effrayé ; il en vient à souhaiter presque un peu de faillite ; mais il sait qu'il réussira, quoi que ce soit qu'il entreprenne. Il sait qu'en gagnant le monde, il perd son âme.

Il comprend par quels arguments le Diable l'a *dupé,* lorsqu'il s'est trouvé pour la première fois près de Laura, dans ce sanatorium dont ni l'un ni l'autre ne croyait pouvoir sortir — et qu'il a lié partie avec lui, dès l'instant qu'il a accepté de transporter le terrain d'action sur un mensonge : « En admettant que nous ne vivions pas, et que, par conséquent, rien de ce que nous ferons désormais, ne doive tirer à conséquence... »

Je ne puis admirer pleinement le courage de celui qui méprise la vie.

Il sied, tout au contraire de Meredith ou de James, de laisser le lecteur prendre barre sur moi — de s'y prendre

de manière à lui permettre de croire qu'il est plus intelligent que l'auteur, plus moral, plus perspicace et qu'il découvre dans les personnages maintes choses, et dans le cours du récit maintes vérités, malgré l'auteur et pour ainsi dire à son insu.

Annecy, 5 mars 1923.

Rêvé cette dernière nuit :

Un domestique en livrée vint enlever sur un plateau les restes de la collation qui nous avait été servie. J'étais assis sur un simple escabeau, près d'un guéridon bas, à peu près au centre d'une vaste pièce peu éclairée. La personne avec qui je conversais, au visage à demi caché par les oreilles d'un grand fauteuil, était Marcel Proust. L'attention que je lui prêtais fut distraite par le départ du domestique, et je remarquai que celui-ci entraînait après lui un bout de ficelle, dont une extrémité se trouva dans ma main, tandis que l'autre alla se fixer entre les livres d'un rayon de la bibliothèque. Cette bibliothèque tapissait un des murs de la pièce. Proust y tournait le dos, tandis que j'y faisais face. Je tirai la ficelle et vis se déplacer légèrement deux gros vieux volumes somptueusement reliés. Je tirai un peu plus et les livres sortirent à demi du rayon, prêts à tomber ; je tirai davantage encore, ils tombèrent. Le bruit de la chute me fit battre le cœur et coupa le récit que Proust était en train de faire. Je m'élançai vers la bibliothèque, ramassai l'un des livres, m'assurai que la reliure de maroquin plein n'était pas écornée ; ce que je voulus aussitôt faire remarquer à mon ami pour le rassurer. Mais les plats étaient à demi détachés du dos et la reliure, somme toute, dans un état déplorable. Je compris intuitivement que Proust tenait beaucoup à ces livres ; à celui-ci spécialement ; mais sur un ton d'amabilité exquise et tout-à-fait grand seigneur :

— Ce n'est rien. C'est une édition de Saint-Simon de... Il me dit une date ; et je reconnus aussitôt une édition des plus rares et des plus recherchées. Je voulais balbutier des

excuses, mais Proust y coupant court commença de me montrer, avec force commentaires, quelques-unes des nombreuses illustrations du livre qu'il avait gardé sur ses genoux.

Un instant après, je ne sais comment Proust s'étant retiré, je me trouvai seul dans la pièce. Une sorte de majordome, vêtu d'une longue redingote verte et noire, vint pour fermer les volets, à la manière d'un gardien de musée quand va sonner cinq heures. Je me levai pour sortir, et dus traverser au côté du majordome une enfilade de salons fastueux. Je glissais sur le parquet luisant, faillis tomber, et, à la fin, n'y tenant plus, me jetai à terre aux pieds du majordome en sanglotant ; puis commençai de lui déclarer, avec un grand déploiement d'emphase et de lyrisme que je jugeais de nature à couvrir le ridicule de mon aveu :

— J'ai menti tout à l'heure en feignant d'avoir fait tomber les livres par mégarde, je savais qu'en tirant la ficelle je les ferais tomber, et j'ai tiré la ficelle tout de même. Ça a été plus fort que moi.

Je m'étais relevé et le majordome, me soutenant dans ses bras, me donnait de petites tapes sur l'épaule, à la russe.

Dans le compartiment du train vers Annecy, un ouvrier, après avoir en vain tâché d'allumer une pipe :

— Au prix où sont les allumettes, ça devient intéressant qu'elles ne brûlent pas.

J'ai si grand'peur, et il me déplairait tant, de laisser la passion incliner ma pensée, que c'est souvent au moment qu'il me veut le plus de mal que je suis tenté de dire le plus de bien de quelqu'un.

Cuverville, 3 novembre.

Force fut de m'en rendre compte, lors de cette lecture que je fis à R. Martin du Gard (août-Pontigny) : les meilleures parties de mon livre sont celles d'invention pure. Si j'ai raté le portrait du vieux Lapérouse, ce fut pour l'avoir trop approché de la réalité ; je n'ai pas su,

pas pu perdre de vue mon modèle. Le récit de cette première visite est à reprendre. Lapérouse ne vivra et je ne le verrai vraiment que quand il aura complètement pris la place de l'autre. Rien encore ne m'a donné tant de mal. Le difficile c'est d'inventer là où le souvenir vous retient.

15 novembre.

Ai complètement remanié ce chapitre que je crois assez bon maintenant.

Il m'est certainement plus aisé de faire parler un personnage, que de m'exprimer en mon nom propre ; et ceci d'autant que le personnage créé diffère de moi davantage. Je n'ai rien écrit de meilleur ni avec plus de facilité que les monologues de Lafcadio, ou que le journal d'Alissa. Ce faisant, j'oublie qui je suis, si tant est que je l'aie jamais su. Je deviens l'autre. (Ils cherchent à savoir mon opinion. Mon opinion, je n'en ai cure. Je ne suis plus quelqu'un, mais plusieurs — d'où ce reproche que l'on me fait d'inquiétude, d'instabilité, de variabilité, d'inconstance.) Pousser l'abnégation jusqu'à l'oubli de soi total.

(Je disais à Claudel, certain soir que son amitié s'inquiétait du salut de mon âme :

— Je me suis complètement désintéressé de mon âme et de son salut.

— Mais Dieu, répondait-il, Lui, ne se désintéresse pas de vous).

De même, dans la vie, c'est la pensée, l'émotion d'autrui qui m'habite, mon cœur ne bat que par sympathie. C'est ce qui me rend toute discussion si difficile. J'abandonne aussitôt *mon* point de vue. Je me quitte et ainsi soit-il.

Ceci est la clef de mon caractère et de mon œuvre. Le critique fera de mauvaise besogne qui ne l'aura pas compris — et ceci encore : ce n'est pas ce qui me ressemble, mais ce qui diffère de moi qui m'attire.

Cuverville, 27 décembre.

Jacques Rivière me quitte à l'instant. Il vient de passer ici trois jours. Je lui ai lu les dix-sept premiers chapitres des *Faux-Monnayeurs* (les chapitres I et II sont à refaire complètement).

Il y a lieu d'apporter, dès le premier chapitre, un élément fantastique et surnaturel, qui autorise par la suite certains écarts du récit, certaines irréalités. Je crois que le mieux serait de faire une description « poétique » du Luxembourg — qui doit rester un lieu aussi mythique que la forêt des Ardennes.

Cuverville, 3 janvier 1924.

La difficulté vient de ceci que, pour chaque chapitre, je dois repartir à neuf. *Ne jamais profiter de l'élan acquis* — telle est la règle de mon jeu.

6 janvier.

Le livre, maintenant, semble parfois doué de vie propre; on dirait une plante qui se développe, et le cerveau n'est plus que le vase plein de terreau qui l'alimente et la contient. Même, il me paraît qu'il n'est pas habile de chercher à « forcer » la plante ; qu'il vaut mieux en laisser les bourgeons se gonfler, les tiges s'étendre, les fruits se sucrer lentement; qu'en cherchant à devancer l'époque de leur maturité naturelle, on compromet la plénitude de leur saveur.

En wagon vers Cuverville, 8 février 1924.

Puisqu'ils m'empêchent de lire et de méditer, je noterai tous-venants les propos de la grosse dame qui occupe avec son mari deux autres places de mon compartiment :

— C'était pourtant pratique, les wagons avec des portières à chaque compartiment... en cas d'accident (notre wagon est à couloir). Tiens ! on dirait d'un bonhomme, au haut du toit, regarde... cette girouette. Je ne savais pas qu'Amer Picon avait une usine à Batignolles.

LE MARI : — Ça c'est la banlieue. La banlieue qui est déjà...

LA DAME : — Il y a des nuages, mais il ne pleuvra pas. Ote-donc ton paletot ... La ! la, la, la.

LE MARI : — Eh ?

LA DAME : — La, la, la, la... Ça n'est pas Rouen là-bas ?

LE MARI : — Oh ! la, la : d'ici deux heures.

LA DAME : — Regarde la forme de ces cheminées.

LE MARI : — Argenteuil ... les asperges ...

La dame a surpris mon regard. Elle se penche vers son mari, et à partir de ce moment, ils ne parleront plus qu'à voix basse. C'est toujours ça de gagné. J'entends encore :

LE MARI : — Ce n'est pas sincère.

LA DAME : — Naturellement. Pour être sincère il faudrait que ce soit...

Admirable : la personne qui ne finirait jamais ses phrases. Mme Védel, la pastoresse.

14 février.

La traduction de *Tom Jones*, dont Dent m'envoie les épreuves, est des plus médiocres. Je me refuse à la préfacer. Après long conciliabule entre Rys (le représentant de Dent), Valéry Larbaud et moi, la maison Dent abandonne l'entreprise. Je me retrouve en face de mes *Faux-Monnayeurs ;* mais cette courte plongée dans Fielding m'éclaire sur les insuffisances de mon livre. Je doute si je ne devrais pas élargir le texte, intervenir (malgré ce que me dit Martin du Gard), commenter. J'ai perdu prise.

Brignolles, 27 mars.

Le style des *Faux-Monnayeurs* ne doit pas retenir l'attention ; le livre ne doit présenter aucun intérêt de surface, aucune saillie. Tout doit être dit de la manière la plus plate, celle qui fera dire à certains jongleurs : que trouvez-vous à admirer là-dedans ?

Vence, 29 mars.

Dès la première ligne de mon premier livre, j'ai cherché l'expression directe de l'état de mon personnage, — telle phrase qui fût directement révélatrice de son état intérieur — plutôt que de dépeindre cet état. L'expression pouvait être maladroite et faible, mais le principe était bon.

30 mars.

Ce qui manque à chacun de mes héros, que j'ai taillés dans ma chair même, c'est ce peu de bon sens qui me retient de pousser aussi loin qu'eux leurs folies.

31 mars.

Le caractère de Lady Griffith est et doit rester comme hors du livre. Elle n'a pas d'existence morale, ni même à vrai dire de personnalité, c'est là ce qui va gêner Vincent bientôt. Ces deux amants sont faits pour se haïr.

Roquebrune, 10 avril 1924.

Ne pas établir la suite de mon roman dans le prolongement des lignes déjà tracées ; voilà la difficulté. Un surgissement perpétuel ; chaque nouveau chapitre doit poser un nouveau problème, être une ouverture, une direction, une impulsion, une jetée en avant — de l'esprit du lecteur. Mais celui-ci doit me quitter comme la pierre lancée quitte la fronde. Je consens même que, boomerang, il s'en revienne frapper contre moi.

Paris, 17 mai.

Ecrit les trois chapitres qui doivent précéder la « rentrée » à la pension. (Journal d'Edouard : entretiens avec Molinier, avec les Védel-Azaïs, avec Lapérouse).

Je veux attirer tour à tour chacun de mes personnages sur le devant du théâtre et lui céder un instant la place d'honneur.

Respiration nécessaire entre les chapitres (mais il faudrait l'obtenir aussi du lecteur).

27 mai.

Le frère aîné de Bernard se persuade qu'il doit être un « homme d'action ». C'est-à-dire qu'il devient un homme de parti. Avant que l'adversaire ait parlé, il a déjà sa riposte prête ; à peine laisse-t-il l'autre achever sa phrase. Ecouter autrui risquerait de l'affaiblir. Il travaille ferme et prétend qu'il s'instruit, mais il ne cherche dans ses lectures que des munitions pour sa cause. Les premiers temps, il souffrait encore de certaine distance qu'il sentait entre ses pensées et ses paroles ; je veux dire que ses paroles, ses déclarations devant des camarades de son bord, étaient souvent en avance sur ses pensées ; mais il a eu soin de mettre au pas celles-ci. A présent, il *croit* vraiment ce qu'il affirme, et n'a même plus besoin d'ajouter, comme il faisait d'abord, « sincèrement » après chacune de ses déclarations.

Bernard cause avec lui, à la suite de son bachot. Il était sur le point de revenir à son père. La conversation qu'il a avec son frère bien-pensant le reprécipite dans la révolte.

Le mauvais romancier construit ses personnages ; il les dirige et les fait parler. Le vrai romancier les écoute et les regarde agir ; il les entend parler dès avant que de les connaître, et c'est d'après ce qu'il leur entend dire qu'il comprend peu à peu qui ils sont.

J'ai ajouté : les regarde agir — car, pour moi, c'est plutôt le langage que le geste qui me renseigne, et je crois que je perdrais moins, perdant la vue, que perdant l'ouïe. Pourtant je *vois* mes personnages ; mais non point tant leurs détails que leur masse, et plutôt encore leurs gestes, leur allure, le rythme de leurs mouvements. Je ne souffre point de ce que les verres de mes lunettes ne me les présentent pas tout à fait « au point » ; tandis que les moindres inflexions de leur voix, je les perçois avec la netteté la plus vive.

J'ai écrit le premier dialogue entre Olivier et Bernard et

les scènes entre Passavant et Vincent, sans du tout savoir ce que je ferais de ces personnages, ni qui ils étaient. Ils se sont imposés à moi, quoi que j'en aie. Rien de miraculeux là-dedans. Je m'explique assez bien la formation d'un personnage imaginaire, et de quel rebut de soi-même il est fait.

Il n'est pas d'acte, si absurde ou si préjudiciable, qui ne soit le résultat d'un concours de causes, conjonctions et concomitances ; et sans doute est-il bien peu de crimes dont la responsabilité ne puisse être partagée, et pour la réussite desquels on ne se soit mis à plusieurs — fût-ce sans le vouloir ou le savoir. Les sources de nos moindres gestes sont aussi multiples et retirées que celles du Nil.

Le renoncement à la vertu par abdication de l'orgueil.

Coxyde, 6 juillet.

Profitendieu est à redessiner complètement. Je ne le connaissais pas suffisamment, quand il s'est lancé dans mon livre. Il est beaucoup plus intéressant que je ne le savais.

Cuverville, 27 juillet.

Boris. Le pauvre enfant comprend qu'il n'est pas une de ses qualités, pas une de ses vertus, qui ne puisse être tournée en défaut par ses camarades : sa chasteté en impuissance ; sa sobriété en absence de gourmandise ; son abstinence générale en couardise, sa sensibilité en faiblesse. Tant il est vrai que rien ne permet de se lier autant que des défauts communs, ou des vices, et que la noblesse de l'âme empêche la facilité de l'accueil (aussi bien d'être accueilli que d'accueillir).

Jarry. Il avait un sens exact de la langue ; ou mieux encore, du poids des mots. Il construisait des phrases massives, bien assises, appliquant tout de leur long sur le sol.

Cuverville, 10 août.

Un autre article de leur code était ce que je pourrais appeler : la doctrine du moindre effort. Chacun de ces

enfants — à la seule exception de quelques rares, qui passaient pour poseurs et mauvais coucheurs — mettait un point d'honneur ou d'amour-propre, à tout obtenir en payant et se foulant le moins possible ; que ce fût un objet qu'un tel se vantait d'avoir pu se procurer à meilleur compte ; que ce fût un problème dont tel autre avait découvert la solution sans avoir peiné sur les calculs ; un moyen de locomotion qui lui permettait de partir cinq minutes plus tard pour la classe, le principe restait le même. « Pas d'effort inutile », était leur absurde devise. Aucun n'avait su s'élever jusqu'à comprendre qu'il peut y avoir bénéfice dans l'effort même, et récompense ailleurs que dans le but obtenu.

J'ai pu douter si peut-être cette disposition d'esprit, que pour ma part je considère comme une des plus fâcheuses, ne devient pas moins dangereuse après qu'elle est cataloguée et, de même qu'il advient qu'on ne donne un nom qu'à ce dont on se sépare, si cette formule même ne présageait pas un départ.

La mise de ces enfants ressortissait à la même éthique. Tout respirait chez eux le strict ; tout était parcimonieusement mesuré. Leurs vestons (je parle des plus élégants) les encerclaient comme une écorce que la poussée du tronc aurait fait éclater par devant. Leurs faux-cols ne cédaient à la cravate que le plus petit espace pour le plus petit nœud. Il n'était pas jusqu'aux souliers dont certains de ces jeunes gens rentraient savamment les lacets de manière à n'en laisser paraître que l'indispensable.

Cuverville, 1er novembre 1924.

Je devais partir le 6 novembre pour le Congo ; toutes dispositions étaient prises, cabines retenues, etc... Je remets le départ en juillet. Espoir de finir mon livre (ce n'est d'ailleurs pas là la raison majeure qui me retient).

Je viens d'écrire le chapitre X de la seconde partie (le faux suicide d'Olivier) et ne vois plus devant moi qu'un embrouillement terrible, un taillis tellement épais, que je

ne sais à quelle branche m'attaquer d'abord. Selon ma méthode, j'use de patience et considère la touffe longuement avant d'attaquer.

La vie nous présente de toutes parts quantité d'amorces de drames, mais il est rare que ceux-ci se poursuivent et se dessinent comme a coutume de les filer un romancier. Et c'est là précisément l'impression que je voudrais donner dans ce livre, et ce que je ferai dire à Edouard.

Cuverville, 20 novembre.

Que maints gestes de ceux d'une génération trouvent leur *explication* dans la génération suivante — c'est ce que je m'étais proposé de montrer ; mais mes personnages m'entraînent, et je n'ai pu me donner complète satisfaction sur ce point. Si j'écris un autre roman, je voudrais éclairer cela mieux : comment ceux d'une nouvelle génération, après avoir critiqué, blâmé les gestes et les attitudes (conjugales par ex.) de ceux qui les ont précédés, se trouvent amenés peu à peu à refaire à peu près les mêmes. André voit se reformer dans son propre ménage tout ce qui lui paraissait monstrueux dans le ménage de Guillaume, que fréquentait son enfance.

Maison de santé, 3 janvier 1925.

Bernard essuye l'endoctrinement d'un traditionaliste qui, ignorant sa bâtardise, veut le persuader que la sagesse consiste, pour chacun, à prolonger la ligne qu'a commencé de tracer son père, etc... Bernard n'ose donner vent à sa protestation :

— Mais enfin, si ce père, je ne le connais pas... ?

Et il en vient presque aussitôt à se féliciter de ne le point connaître, et de n'avoir, par conséquent, à chercher la règle morale qu'en lui-même.

Mais saura-t-il s'élever jusqu'à accepter, assumer les contradictions de sa trop riche nature ? jusqu'à chercher,

non point à les résoudre, mais à les alimenter, — jusqu'à comprendre que l'ampleur de l'hésitation et la largeur de l'écart font, pour la corde tendue, la puissance du son qu'elle va rendre, et qu'elle ne peut se fixer qu'au point mort.

Comparaison également avec les deux pôles magnétiques, entre lesquels faire jaillir l'étincelle de vie.

Bernard pense : — Se diriger vers un but ? — Non ! Mais : « aller de l'avant. »

Cuverville. Fin janvier.

Comment se forme une équipe modèle :

La première condition, pour en faire partie, c'est de renoncer à son nom, de manière à n'être plus qu'une force anonyme ; chercher à faire triompher l'équipe, mais ne pas chercher à s'y distinguer.

Faute de quoi l'on n'obtient que des spécialisations, des phénomènes. Une bonne moyenne, pour vaincre, importe toujours plus que quelques numéros exceptionnels — qui paraissent d'autant plus extraordinaires et que l'on remarque d'autant plus, que l'ensemble de la troupe est plus médiocre.

Art classique.

« *Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.* »

(Bajazet).

8 mars 1925.

Vu Martin du Gard, à Hyères. Il souhaiterait voir s'allonger indéfiniment mon roman. Il m'encourage à « profiter » plus des personnages que j'ai créés. Je ne pense pas suivre son conseil.

Ce qui m'attirera vers un nouveau livre, ce ne sont point tant de nouvelles figures, qu'une nouvelle façon de les présenter. Celui-ci s'achèvera brusquement, non point par épuisement du sujet, qui doit donner l'impression de

l'inépuisable, mais, au contraire, par son élargissement et par une sorte d'évasion de son contour. Il ne doit pas se boucler, mais s'éparpiller, se défaire...

La Bastide, 29 mars 1925.

Assez bien travaillé depuis près d'un mois. Ecrit plusieurs chapitres, qui d'abord me paraissaient particulièrement difficiles. Mais une des particularités de ce livre (et qui tient assurément à ce que je m'y refuse sans cesse à « profiter de l'élan acquis ») c'est cette excessive difficulté que j'éprouve, en face de chaque nouveau chapitre — difficulté presque égale à celle qui me retenait au seuil du livre et qui m'a forcé à piétiner si longuement. Oui, vraiment, il m'est arrivé, des jours durant, de douter si je pourrais remettre la machine en marche. Autant qu'il m'en souvient, rien de pareil avec les *Caves ;* ni avec aucun autre livre ; ou la peine que j'ai prise à les écrire, s'est-elle effacée de mon souvenir, comme s'effacent les douleurs de l'accouchement, après la naissance de l'enfant ?

Je me demande depuis hier soir (j'ai achevé avant-hier le chap. XVII de la seconde partie : visite d'Armand à Olivier) s'il n'y a pas lieu de résumer en un seul les quelques chapitres que je voyais devant moi. La terrible scène du suicide gagnerait, il me semble, à ne pas être trop annoncée. On verse dans le morne, par excès de préparation. Je ne vois plus, ce matin, que les avantages d'un resserrement qui présenterait dans un seul chapitre le suicide et sa motivation.

Il n'y a guère de « règles de vie », dont on ne puisse se dire qu'il y aurait plus de sagesse à en prendre le contre-pied, qu'à les suivre.

D'abord procéder à l'inventaire. On fera les comptes plus tard. Il n'est pas bon de mêler. Puis, mon livre achevé, je tire la barre, et laisse au lecteur le soin de l'opé-

ration ; addition, soustraction, peu importe : j'estime que ce n'est pas à moi de la faire. Tant pis pour le lecteur paresseux : j'en veux d'autres. Inquiéter, tel est mon rôle. Le public préfère toujours qu'on le rassure. Il en est dont c'est le métier. Il n'en est que trop.

Cuverville. Mai 1925.

Je crains la disproportion entre la première et la deuxième partie — et que celle-ci, tout compte fait, ne se découvre sensiblement plus courte. Encore que les fins précipitées me plaisent, et que j'aime à donner à mes livres l'aspect du sonnet qui commence en quatrains et finit en tercets. Il me paraît toujours inutile d'expliquer tout au long ce que le lecteur attentif a compris ; c'est lui faire injure. L'imagination jaillit d'autant plus haut que l'extrémité du conduit se fait plus étroite, etc... Pourtant, ce matin, j'en viens à considérer l'avantage qu'il y aurait à diviser le livre en trois parties. La première (Paris) s'arrêtant au chapitre XVI. La seconde comprenant les huit chapitres de Saas-Fée. Ce qui ferait l'emporter en importance la troisième.

Hier, 8 juin, achevé les *Faux-Monnayeurs*.

Martin du Gard reproche à mes dialogues d'être des monologues rompus. L'un des deux interlocuteurs n'est là, dit-il, manifestement que pour accoucher l'autre et lui permettre de s'exprimer.

Je crois qu'il y a là surtout une question d'éclairage. J'aime que la lumière vienne d'un seul côté. L'important c'est que ce ne soit pas toujours le même personnage qui la reçoive ; c'est que chacun d'eux, tour à tour, dans le chapitre qui l'amène en avant, soit, à son tour, le mieux éclairé.

Un autre reproche qu'il pourrait me faire, et que je me fais, c'est, vers la fin du livre, qu'il ne connaît pas encore,

— de ne point être resté fidèle à ma méthode du début, de laisser les personnages s'expliquer uniquement par leurs gestes et leurs propos, de ne jamais chercher à les expliquer moi-même. Il me semble que, vers la fin (et surtout lorsqu'il s'agit de Boris) j'interviens un peu trop, que j'explique et ne me contente plus de montrer. Mais, pour inventer quelque occasion où Boris eût pu s'expliquer lui-même, il m'eût fallu trop allonger. Du reste il ne le pouvait guère, n'ayant précisément personne à qui parler. A ce point du récit, la faute a moins d'importance, et n'est peut-être plus une faute du tout.

Martin du Gard me communique cette citation de Thibaudet :

« Il est rare qu'un auteur qui s'expose dans un roman, fasse de lui un individu ressemblant, je veux dire vivant... Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible ; le romancier factice les crée avec la ligne unique de sa vie réelle. Le génie du roman fait vivre le possible ; il ne fait pas revivre le réel. »

Et cela me paraît si vrai que je songe à épingler ces phrases, en guise de préface, en tête des *Faux-Monnayeurs*, à côté de celle-ci que Vauvenargues écrivit en songeant certainement à Henri Massis :

Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce [1].

Mais, tout considéré, mieux vaut laisser le lecteur penser ce qu'il veut — fût-ce contre moi.

ANDRÉ GIDE

1. *Conseils à un jeune homme* (cité par Sainte-Beuve, *Lundis*, I, p. 8.

LE VOYAGEUR SUR LA TERRE[1]

Je poussai la porte d'un des jardins après avoir délibéré quelques minutes avec mon compagnon. Il n'y avait pas de choix immédiat à faire, toutes les maisons de l'avenue étant construites sur le même modèle. C'est à peu près ce que je remarquai et je ne le dis alors que pour gagner du temps. J'essayai d'entrer après mon compagnon et de marcher derrière lui, mais il parut comprendre mon manège et il me dit avec une certaine brusquerie : « C'est vous qui parlerez naturellement, puisqu'il s'agit de votre chambre. Quant à moi, j'en prendrai une en ville. » Ces paroles me vexèrent. Je vis qu'il avait deviné la faiblesse de mon caractère et qu'il était résolu de ne pas y faire attention.

Je sonnai. Une femme nous ouvrit au bout d'un assez long moment, vieille, très droite et de grande taille, vêtue de drap noir et coiffée d'un bonnet à longs rubans. Je lui trouvai un air si sévère que je fus pris de timidité et lui parlai d'une voix indistincte. Elle m'écouta sans m'interrompre puis elle me dit doucement : « Dois-je entendre que vous êtes étudiant et que vous voulez une chambre ? » Je devins rouge et répondis : « Oui. » Que pensait mon compagnon de mon assurance ? Je n'osais le regarder et il ne disait rien.

La vieille dame nous mena au premier étage et pénétra avant nous dans une grande chambre dont elle poussa aussitôt les volets. Des platanes obscurcissaient la vue ;

1. Voir le numéro de la *Nouvelle Revue Française* du 1er août.

une lumière indécise tombait sur le parquet noirci et brillant. On voyait dans un coin un lit à colonnes et dans un autre une table toute simple et une chaise de paille. Tout paraissait d'une propreté méticuleuse, mais cette chambre aurait été mal tenue que je l'aurais prise malgré tout. J'avais hâte d'en finir. « C'est très bien, dis-je à mi-voix. — C'est très suffisant », répliqua la vieille dame qui se tenait au milieu de la pièce, les mains jointes. « Cette chambre me plairait beaucoup », lui dis-je après un instant de silence. Elle inclina la tête : « Le prix en est de dix dollars, plus quinze dollars pour les repas. » Je fis à mon tour un signe de tête, et posai ma valise sur la chaise. « Nous dînons à six heures, reprit la vieille dame, petit déjeuner à huit heures, déjeuner à deux heures. Le matin on vous réveillera à sept heures. » Elle sortit sans attendre ma réponse et ferma la porte avec des précautions marquées.

« Eh bien, dit mon compagnon qui n'avait pas encore ouvert la bouche pendant toute cette petite scène où j'avais montré si peu de décision, êtes-vous satisfait ? »

J'étais très content mais je m'étonnais que tout se fût fait si vite et, malgré tant d'hésitation de ma part, si simplement. Du reste, depuis que j'avais quitté la maison de mon oncle, je n'avais pas rencontré un seul obstacle à mes desseins. Cependant je m'étais attendu à beaucoup de difficultés parce qu'il me paraissait normal qu'il dût y en avoir. Je demeurai très surpris qu'il fallût si peu d'efforts pour changer tout à fait l'aspect de ma vie et lui donner un air d'indépendance. N'avais-je pas maintenant une chambre à moi ?

Nous restâmes dans cette chambre jusqu'à l'heure du dîner. Je déballai ma valise pendant que mon compagnon, assis sur la chaise, me regardait faire. De temps en temps il me posait des questions sur mes goûts et mes occupations mais d'une manière à la fois si franche et si discrète que j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas lui répondre.

Souvent ce qu'il me demandait me paraissait futile et j'avais envie de rire de ce que je prenais pour une grande naïveté. Il m'interrogeait sur tous les objets que contenait ma valise à mesure que je les en tirais, voulant savoir si je les avais depuis longtemps, si je m'y étais attaché, si je ne préférais pas celui-ci à tel autre. Ce ton ne me déplaisait pas. J'étais surpris et flatté qu'on s'intéressât si fort à moi, et je m'amusais à donner plus de détails encore qu'il ne m'en était demandé.

Lorsque tout fut en ordre (après que par un mouvement instinctif de prudence j'eus glissé dans une poche de ma jaquette le rouleau de billets), je m'aperçus qu'il commençait à faire sombre et qu'on n'y voyait presque plus. Je voulus allumer une lampe posée sur la table mais elle était vide et je ne trouvai qu'une bougie dans un chandelier d'étain. Mon compagnon ne disait plus rien mais je devinai qu'il me regardait ; j'en éprouvai une sorte de gêne et je ne me sentis à mon aise que lorsque la lumière, toute faible qu'elle était, se mit à briller autour de nous. Enfin il se leva et me dit : « Vous n'avez pas songé à me demander mon nom, mais comme vous me reverrez souvent et qu'il faut bien que vous sachiez quel nom me donner, appelez-moi Paul ». En prononçant ces mots il me serra la main et se retira. Je le vis partir sans regret car j'avais envie d'être seul et je m'amusai à ranger sur la cheminée les livres que j'avais emportés avec moi. Il y avait *Frankenstein* de Mary Shelley, *Le Vampire* de Byron, des romans de Hawthorne et quelques traductions de livres français, mais ces derniers appartenaient à mon oncle et je comptais les lui rendre un jour. J'étais fort attaché à ces livres. Je les avais lus un très grand nombre de fois et plusieurs d'entre eux étaient en mauvais état, mais je ne les en aimais que plus. Il m'arrivait souvent d'en mettre un dans ma poche lorsque j'avais à sortir ; enfin je pensais plus souvent à ces quinze ou vingt volumes fatigués par un long usage qu'à n'importe quelle

autre chose dans ma vie. Il me semblait que je n'aurais pas trouvé le même plaisir à les placer sur la cheminée si Paul, puisque c'était son nom, avait été présent. Il me semblait aussi que lorsque je les avais sortis de ma valise il les avait regardés sans indulgence ; en tous cas il n'en avait presque rien dit, et ne m'avait pas demandé de les lui montrer, ce qui me paraissait un manque de curiosité extraordinaire.

Quelqu'un agita tout à coup une petite sonnette dans l'escalier. J'éteignis la bougie et descendis à la salle à manger. C'était une assez petite pièce, triste et mal éclairée. Une longue table sans nappe en occupait la plus grande partie et il fallait se serrer contre le mur pour en faire le tour. De grosses assiettes la couvraient ainsi que de grandes corbeilles pleines de pain. Au mur pendait un portrait en couleurs du général Lee et une reproduction d'un tableau historique. Je m'assis. Au bout de quelques minutes, comme personne ne venait je me mis à manger du pain mais sans appétit et, pour ainsi dire, par désœuvrement. Je suis sujet à de brusques accès de tristesse que j'attribue à ma vie solitaire. J'en sors difficilement parce que je n'en connais pas bien la raison et j'en souffre beaucoup. C'est généralement le soir que cette tristesse me vient et il me semble alors que la nuit qui descend sur la terre ne s'en ira jamais. Dans des cas comme celui-là, la raison ne m'est d'aucun secours et toutes mes pensées ne font que confirmer le désespoir qui me saisit. Ma seule ressource est d'essayer de lire.

Je me trouvai tout d'un coup dans l'état d'esprit que je viens de décrire quand je me mis à manger du pain en attendant qu'on me servît mon dîner. Je regrettai tout à coup ce que j'avais fait ; je vis tous les avantages de ma vie passée, l'absence complète de soucis véritables, la liberté que j'avais d'employer mon temps comme je l'entendais. Pourquoi donc avais-je abandonné tout cela ? Parce que mon oncle me faisait passer tous les jours une demi-heure ennuyeuse dans sa bibliothèque ?

Il me semblait que le pain que j'avalais allait m'étouffer. Enfin une jeune négresse ouvrit la porte et la referma du pied. Elle portait un plat qu'elle posa sur la table en me regardant d'un air de méfiance. Elle était vêtue de toile rayée et marchait en traînant ses savates. Au moment de ressortir elle appliqua sa main sur sa bouche pour étouffer un rire subit et ferma vivement la porte derrière elle. J'entendis une voix qui la grondait.

Je ne mangeai presque rien et remontai à ma chambre le plus tôt qu'il me fut possible. On y avait allumé un feu de bourrées pendant mon absence, car la nuit était fraîche. On avait aussi remplacé la bougie par une lampe à gros globe de verre mat. J'approchai ma chaise du feu et je sortis de ma poche un petit livre que j'ouvris au hasard ; me mis à le lire tout en mangeant les deux pommes qui constituaient mon dessert.

Je lisais depuis près d'une heure quand mon nouvel ami entra dans ma chambre. Je ne l'avais pas entendu monter et je fus si surpris de le voir tout à coup devant moi qu'il me demanda s'il me faisait peur. Il s'informa ensuite de ce que je lisais ; je lui tendis mon livre : c'était une traduction d'un roman français. Il haussa les épaules et me le rendit aussitôt. Je le remis dans ma poche.

Son visage avait un air si calme et si ferme que je pris plaisir à le regarder dans ce moment d'incertitude. Je me rendis compte que ma tristesse de tout à l'heure était peut-être due à son absence, car je repris courage en le voyant et je le remerciai d'être venu. Lui-même paraissait heureux d'être avec moi et en humeur de parler. Il m'expliqua qu'il avait dîné en ville et qu'il avait l'intention de chercher une chambre le lendemain matin, puis il me demanda d'un air de grand intérêt ce que je comptais étudier cette année. Je lui répondis d'autant plus volontiers que je me sentais moins timide avec lui et je lui fis connaître dans le plus grand détail des projets dont la plupart étaient formés sur-le-champ et par hasard. Insensiblement

j'en vins à lui raconter l'histoire de ma fuite et d'une manière assez naturelle je lui fis la relation de plusieurs circonstances de ma vie passée. Il se tenait devant moi, appuyé à la table, et m'écoutait attentivement. De temps en temps il m'interrompait et me demandait de lui expliquer certains détails sur lesquels je passais trop vite. Enfin je voyais qu'il suivait mon récit avec intérêt. Je trouvai beaucoup de réconfort dans cette confession que je faisais à un inconnu et il me semblait que je m'allégeais ainsi du poids d'un grand nombre de choses. Il me semblait aussi que ma vie, ou plutôt une partie ennuyeuse et médiocre de ma vie prenait fin et qu'une autre plus heureuse et plus active allait commencer ce soir même. Cependant je ne pouvais m'accuser d'aucune faute grave mais cela précisément m'apparaissait comme une faute, comme une espèce de péché d'omission. Je me demandai pour la première fois comment il se faisait que je n'eusse pas souffert des tentations mystérieuses dont parlent les Ecritures et il me semblait que quelque chose d'inconnu, à la fois bon et redoutable, avait manqué à ma jeunesse. J'aurais voulu avoir des péchés humiliants à avouer et je crois que seul un respect naturel de la vérité m'empêchait d'en inventer.

Quand je me tus, Paul se redressa et me regarda en silence. En voyant ses yeux fixés sur moi je pensai, tant il y avait de sévérité en eux : « Je ne voudrais pas avoir de différend avec toi. » Mais je soutins ce regard avec une tranquillité intérieure qui me surprit moi-même « Montrez-moi donc vos livres, me dit-il enfin. » Je lui en avais beaucoup parlé en effet. « Les voilà, répondis-je en les montrant sur la cheminée. » Et pour qu'il pût mieux les voir, je me levai et les éclairai avec la lampe.

Il les regarda un instant mais je ne lus pas dans son visage le plus léger mouvement de plaisir. Je m'en félicitai comme d'un avantage que je me découvrais enfin sur lui. « Est-ce tout ? demanda-t-il lorsqu'il eut fini son inspec-

tion. » Je fis un signe de tête. « Vous oubliez celui que vous avez mis dans votre poche. — C'est vrai, répondis-je, nous pouvons le mettre avec les autres. » Et j'en fis le dernier de la rangée. Nous nous quittâmes peu après, non sans avoir décidé de nous revoir le lendemain.

Rêve.

Cette nuit-là et la nuit suivante je fis plusieurs fois le même rêve. Je dormais profondément, mais je voyais les choses autour de moi aussi bien que si j'avais été éveillé. Une lumière blanche dessinait sur le plancher le rectangle de la fenêtre. Les rideaux de tulle étaient agités par la brise et semblaient vivants.

J'entendais la respiration égale d'un dormeur : c'était la mienne et je me voyais dans mon lit, par un dédoublement inexplicable. Mon visage était blanc, quelquefois mes lèvres s'entr'ouvraient et j'entendais alors un gémissement qui me faisait peur. Mes mains étaient étendues sur la couverture.

Ma respiration devenait plus difficile et mon souffle avait un son rauque que je ne reconnaissais pas. Etait-ce moi qui dormais ainsi ? Je me penchais sur mon visage dans l'espoir que je m'étais trompé. C'était bien moi.

Alors je voulus relever les mèches qui couvraient le front du dormeur et essuyer la sueur de ses joues, mais je ressentis aussitôt un grand poids sur mes deux mains et je les vis étendues sur la couverture. Les doigts remuaient faiblement, et cet effort faisait ruisseler la sueur sur les joues de celui qui dormait.

Cependant les yeux s'étaient ouverts et regardaient le plafond. Je me penchai sur eux mais ils ne me virent pas. Les lèvres tremblaient comme pour essayer de former un son. Tout à coup elles se séparèrent et je vis les dents puis la langue, et un cri sortit de ma poitrine. Il me sembla que je m'étais rendu libre et me précipitant vers la porte j'abandonnai le corps étendu sur le lit.

La porte s'ouvrit avec violence avant que je l'eusse touchée et Paul entra dans la chambre. Il était nu tête et ses cheveux retombaient sur son visage. Ses vêtements étaient déchirés et couverts de boue. Je voulus lui parler mais les mots ne parvenaient pas à sortir de ma bouche. Il s'approcha du lit. Je vis alors le corps se roidir et agripper les couvertures de ses deux mains. Un horrible frémissement le traversa de la tête aux pieds et ses yeux se révulsèrent dans leurs orbites. Enfin il retomba sur le lit.

Maintenant nous étions dehors et nous allions vite. Nous remontions vers l'Université et la terre glissait sous nos pas, car il avait plu depuis la tombée du jour. Il me semble que nous marchâmes pendant des heures. Je ne savais plus où j'allais mais Paul était devant moi et de temps en temps il se retournait et me regardait de ses yeux immobiles.

Nous avions pris une route qui traversait un champ puis s'engageait dans les bois, et c'est en traversant ces bois que je m'aperçus que nous montions. Nous montâmes très longtemps et tout à coup Paul se mit à courir en élevant les bras et en criant : *La fin de la course !*

Alors je fis un nouvel effort et je courus après mon guide. Bientôt il s'arrêta en haut d'une crête boisée et lorsque je l'eus rejoint je vis que nous étions sur une longue route dont on ne pouvait voir la fin. Mais Paul me prit par la main et nous allâmes jusqu'au bout de cette route. Là il n'y avait plus d'arbres et je vis que nous étions dans une plaine qui côtoyait un gouffre. C'est en cet endroit que nous nous arrêtâmes. Du fond du gouffre arrivait jusqu'à nous un mugissement énorme. J'eus peur mais je regardai. L'aube éclairait le ciel et je vis de grandes eaux bouillonnantes qui se précipitaient avec violence entre deux murailles de rochers. Parfois l'eau se creusait au milieu du courant et j'apercevais un abîme d'où montaient des cris lointains, mais des vagues impétueuses le recouvraient aussitôt. Alors j'entendis la voix de Paul qui criait : *La source des eaux vives !* et en même temps je tombai à terre.

Lorsque je revins à moi, j'étais de nouveau dans ma chambre, près de mon lit. J'étais seul. Sur le lit mon corps était étendu mais non comme je l'y avais laissé. Les membres étaient rompus et saignaient de toutes parts comme si on en eût arraché la peau. La figure était changée mais d'une manière que je ne peux me résoudre à décrire. Une telle épouvante me saisit alors que je me mis à souffler comme font les animaux qui prennent peur et je vis à ce moment les lèvres s'écarter et la bouche s'agrandir peu à peu pour crier, et c'est le cri qui sortait de cette face qui me réveilla.

Je fis ce rêve trois fois et chaque fois je m'éveillai dans une terreur plus grande car il me semblait qu'il devenait plus précis et qu'il se rapprochait de plus en plus de la réalité, mais de quelle réalité ? Je savais maintenant tous les détails de cette course nocturne, je savais qu'après avoir passé l'Université je prendrais la route qui menait au bois, et ce bois je le traverserais et j'arriverais ainsi à la route qu'il fallait suivre jusqu'au bout. Là j'entendrais le mugissement des grandes eaux et j'aurais peur et m'évanouirais, mais cette peur n'était rien. La vraie peur m'attendait dans ma chambre et celle-là était abominable au point de me tirer de mon cauchemar.

Quand je me fus réveillé pour la troisième fois, le ciel devenait pâle et une lueur grise tombait de la fenêtre. Cependant il faisait encore très sombre et je craignais de me rendormir. Je me levai et allumai la lampe, puis je fermai la fenêtre et m'assis à ma table. Ma tête retombait sur ma poitrine et je ne parvenais pas à tenir les yeux ouverts. Alors pour ne pas m'abandonner de nouveau à un horrible sommeil, je me forçai à écrire.

D'abord je traçai péniblement quelques mots sans beaucoup réfléchir à ce que je faisais. Et je vis ce que j'avais écrit : *La Source des Eaux Vives*. Mais tout à coup ma plume devint légère et je me mis à écrire comme si on me poussait la main.

Je crois qu'une grande demi-heure dut se passer ainsi. Je me rappelle que le grincement de la plume sur le papier occupait toute mon attention. Enfin l'aube parut et je retombai la tête sur la table. Je dormis sans rêve jusqu'au matin.

Lorsque j'ouvris les yeux, mon premier soin fut de brûler ce que j'avais écrit, parce que je ne parvenais pas à en comprendre le sens. J'avais honte de m'être laissé aller à cette sorte d'amusement ridicule.

Après le petit déjeuner, je mis mon costume le plus propre pour aller au bureau du secrétaire où je devais prendre mon inscription. J'espérais que Paul m'accompagnerait mais il ne vint pas et vers dix heures je sortis. Il faisait beau ; tout était tranquille et je me sentais plus calme que le premier jour.

J'appris que le bureau n'ouvrait que dans une semaine et comme il me restait près de trois heures avant le déjeuner, je résolus de faire une promenade.

Je quittai l'Université par la route opposée à celle que j'avais suivie d'abord. Je ne sais pourquoi au bout d'un moment je me mis à marcher vite et de plus en plus vite et bientôt je fus hors de souffle. Je m'étais engagé dans un chemin creux semé de grosses pierres contre lesquelles je butais à chaque instant.

De nouveau j'étais troublé et il me sembla tout à coup que je fuyais devant quelqu'un. Mais ai-je dit que je suis sujet à des accès de terreur dont je ne parviens à démêler ni l'origine ni la raison ? C'est là mon infirmité, c'est là ce qu'il y a de triste et de honteux dans ma vie et ce que je souffre de ne pouvoir m'expliquer. Pourquoi ne suis-je pas comme tout le monde ? J'ai quelquefois le sentiment qu'il y a derrière tout ce que je fais, derrière tout ce que je pense toutes sortes de choses que je ne comprendrai jamais. Ne viennent-elles pas de moi, de mon cerveau ? et si elles viennent de moi, pourquoi me restent-elles étrangères ? Est-ce que je ne m'appartiens pas ? Est-ce qu'il y a

une partie de moi-même qui est hors de ma portée ?

Ces pensées que j'écris au hasard et que je n'ose relire m'ont presque toujours occupé, tout au moins depuis que je me suis mis à réfléchir sur moi-même. Quelquefois elles prennent dans mon esprit un aspect terrifiant et, d'une manière que je ne peux décrire avec exactitude, elles semblent revêtir une apparence physique et devenir hostiles. Dans ces moments-là, à quels gestes d'enfant ma misère me pousse ! Je me bouche les oreilles. (Je n'écrirais pas tout cela si je pensais qu'on dût le lire.)

Au milieu du chemin creux, je fus donc saisi de cette terreur étrange et je crus qu'on me poursuivait. Je fermai les yeux dans une sorte de vertige et me mettais à courir devant moi en criant lorsqu'une douleur subite me poignit à la tête et me contraignit de m'arrêter. Pendant quelques minutes je demeurai étourdi.

Quand je rouvris les yeux, je m'aperçus que j'étais à la lisière d'un bois qui montait en pente rapide. Comment ne l'avais-je pas vu si près de moi ? Je le croyais beaucoup plus éloigné. Mes terreurs avaient cessé (elles cessent toujours lorsque je me mets à courir) mais j'étais inquiet et je revins sur mes pas.

Je m'efforçai de marcher lentement et d'être maître de moi, de marcher comme tout le monde. Bientôt j'atteignis la grand'route qui fait le tour de l'Université. Il y passait plusieurs personnes dont quelques-unes me saluèrent comme si elles me connaissaient. Cette politesse me toucha beaucoup. Un ecclésiastique, entre autres, s'arrêta et se mit à me parler. Je pense que c'était le chapelain de l'Université, car il semblait connaître tous les professeurs et il me parla des cours que faisait chacun d'eux. Il me conseilla d'étudier les mathématiques et me demanda si je lisais ma Bible assidûment. Nous fîmes alors quelques pas ensemble. Il parlait d'une voix douce et ferme et me demanda tout ce qu'un homme de sa robe a coutume de demander. La question de la Bible nous amena à celle de

la prière, puis à celle de la pureté. Touchant cette dernière je lui dis, comme il me poussait un peu sur ce terrain, que je me gardai comme du feu de lire des livres hérétiques et même d'en avoir dans ma chambre, car l'impureté est en telle abomination dans la Bible qu'il semble bien que ce soit la faute la plus difficile à remettre. Il me dit alors qu'il ne fallait pas brouiller les choses et me quitta après quelques minutes. J'avais eu beaucoup de plaisir à lui parler.

Je revins à ma chambre au bout de deux heures. J'y trouvai Paul assis devant les cendres encore rouges de ce qui avait dû être un grand feu. Mon regard se porta immédiatement sur la cheminée. Elle était vide. « Vous cherchez vos livres, dit Paul qui avait suivi la direction de mes yeux, mais je vous les ai achetés à raison de vingt-cinq cents le volume. Vous en aviez quatorze. Calculez vous-même. » Je le regardai sans rien dire. Il tira de sa poche quelques billets et une pièce d'argent qu'il me mit dans la main. « Comptez cet argent, dit-il. » J'étais trop surpris pour ne pas obéir et machinalement je comptai les billets. Tout à coup je lui demandai : « Mais où sont les livres ? — Je les ai brûlés, dit-il. »

Je me rendis compte à ce moment que je n'avais jamais éprouvé la tristesse dans ce qu'elle a de plus amer, et ces simples paroles m'ouvraient un monde inconnu. Ma main laissa échapper l'argent. Je ne songeai pas à demander à Paul pourquoi il avait détruit mes livres, je crois que je ne songeai pas même à lui en vouloir, je pensai simplement qu'il n'en restait que des cendres. Il ramassa l'argent et le mit dans une poche de ma jaquette. « Gardez-le bien, dit-il. Vous en aurez besoin. » Comme je le regardai, je me souvins tout d'un coup que c'était lui que j'avais vu dans le cimetière de Bonadventure, alors que je me promenais dans le bosquet.

Il me prit par le bras et me contraignit de m'asseoir sur la chaise. *(La première partie du manuscrit s'arrête ici. La deuxième est datée du surlendemain).*

9 septembre.

Bien des souvenirs me reviennent à la mémoire, mais il faut que je me dépêche. Quand Paul m'eut recommandé de garder mon argent, il se leva et sortit, et ce jour-là je ne le revis pas. C'est alors que pour me distraire de mon ennui, je résolus d'écrire la relation de tout ce qui m'était arrivé dans le courant de mon enfance et plus tard jusqu'à maintenant. Il me semblait en effet qu'il y avait dans ma vie quelque chose d'extraordinaire et que je comprendrais mieux de quoi il s'agissait quand j'aurais mis mes souvenirs par écrit. J'y travaillai donc toute la journée et n'ayant pas envie de dormir, toute la nuit. Je prenais goût à cette tâche à mesure qu'elle avançait. Le matin du jour suivant, j'avais écrit ce que je pensais être la dernière ligne de mon manuscrit, car je ne voulais rien y ajouter, quand je fis une découverte qui me consterna.

Le jour même de mon arrivée, j'avais fait porter à une blanchisseuse un petit paquet de linge. On me le rapporta, lavé, deux jours plus tard et je cherchai dans ma poche le portefeuille qui contenait mon argent : il n'y était pas. Je le cherchai autre part mais sans plus de succès et je ne retrouvai que la petite somme que Paul m'avait remise. La blanchisseuse qui assistait à cette scène et qui voyait le trouble dont j'étais saisi me dit qu'elle pouvait attendre quelques jours et s'en alla. J'aurais pu la payer avec l'argent qui me restait encore, mais les forces me manquaient et je demeurai quelque temps dans une sorte de stupeur.

Sur ces entrefaites, Paul vint me rendre visite. Je m'étais à peu près remis de ma surprise et je me demandais ce que j'allais faire. Il venait donc à point pour me conseiller. Mais il y a en moi d'étranges contradictions ; je le soupçonnais fortement de m'avoir volé mon argent le jour même où il avait brûlé mes livres. (Je me rappelais en effet que j'avais oublié mon portefeuille dans la poche du costume que j'avais laissé de côté pour en mettre un plus neuf).

Pourquoi n'en ressentais-je aucune indignation ? Pourquoi éprouvais-je au contraire une véritable joie à le revoir ? J'allai même jusqu'à lui dire mon embarras comme si l'ironie de ma situation n'avait pas éclaté à mes yeux. J'avais mon voleur devant moi, j'en étais sûr, et cependant que me disais-je ? A peu près ceci : « Il est bon et c'est à lui que tu dois demander de te venir en aide. Ce qu'il a fait est sans importance. » Ces idées se pressaient dans mon cerveau avec tant de force que j'en étais étourdi comme on peut être étourdi au milieu d'un tumulte.

« Que dois-je faire ? lui demandai-je.

— Il y a vingt manières de gagner de l'argent, répondit-il. Est-ce que vos livres ne vous ont rien appris ? »

La question me parut cruelle mais si juste que je ne pus m'empêcher d'y réfléchir un instant. Elle éclairait toute ma vie. Je ne savais rien faire, j'avais perdu mon temps à lire et je n'en avais tiré aucun profit. Des années entières s'étaient passées et je les avais vécu comme si mon oncle devait vivre éternellement et s'occuper de mon bien-être jusqu'à la fin de mes jours. Je fus épouvanté de l'impuissance que je découvrais en moi et je fus tenté de crier à Paul : « Ne m'abandonnez pas. Je me soumets à vous en toutes choses. Vous commanderez, et j'irai où il vous plaira. » Mais mon orgueil me retint. Dans mon désespoir je me mis à regarder autour de moi et tout d'un coup je me vis, dans un miroir accroché au mur, comme jamais je ne m'étais vu jusqu'à ce moment. J'étais l'image de l'incertitude et de la crainte. Mes yeux étaient agrandis, ma bouche entr'ouverte, je voyais ma poitrine se soulever dans l'effort d'une respiration difficile. Je voulus détourner la tête mais il me sembla qu'elle était maintenue dans la direction du miroir et je regardai malgré moi ce visage qui ne voulait pas s'abaisser ni fermer les yeux. N'avais-je donc jamais remarqué que mes lèvres étaient presque blanches, sans force, sans épaisseur ? Mes joues étaient pâles ; mes yeux trop écartés l'un de l'autre me donnaient un air

étrange qui m'effrayait en cette minute. N'avais-je donc jamais vu ce visage ? J'eus subitement horreur de moi et je mis mes deux mains sur mes yeux.

Paul était assis devant moi. Lorsque je laissai retomber les mains, je le vis avec la même lucidité que j'avais eue tout à l'heure en me voyant dans le miroir. Mais je ne parviens pas à le décrire et tous les mots qui me viennent à l'esprit me semblent inexacts ou insuffisants quand j'essaie de les appliquer à lui. Ses traits sont irréguliers et massifs ; cependant il y a quelque chose de si singulier dans son regard, quelque chose de si calme et de si terrible, qu'il semble que son visage rayonne. Je sens qu'il ne peut ni se tromper ni faire le mal. Je sens de plus que, sans me mépriser, il voit toute la faiblesse qu'il y a en moi, et qu'il est seul à pouvoir me guider.

Après un violent effort, je lui dis : « Je ferai ce que vous voudrez si vous consentez à me venir en aide. » Alors il se mit à réfléchir et je restai quelques minutes devant lui. Mon cœur battait horriblement et je pensais : « Je me remets à toi du soin de tous mes projets. Je ferai ce que tu me diras de faire ». Enfin il releva les yeux vers moi et répondit : « Je pense qu'il faut que vous vous tiriez d'affaire tout seul. » Je gardai le silence et presque aussitôt Paul s'en alla.

Resté seul, je m'abandonnai quelques minutes à un horrible désespoir. Je m'étais donc trompé et la seule personne sur qui j'avais compté s'écartait de moi. Mon orgueil souffrait cruellement parce que je m'étais humilié devant un inconnu qui manquait à ce point de la charité la plus ordinaire. Mais il y a une sorte d'habitude du désespoir qui s'appelle résignation et cette résignation vint assez vite. Je me dis que j'avais mérité les vexations que je subissais et que j'en subirais d'autres et de toutes sortes tant que je ne foulerais pas aux pieds mon amour-propre et ma présomption. Je ressentais une joie amère à me répéter ces choses et, pour ainsi dire, à parcourir mon malheur dans toute son étendue.

Et tout à coup, il me sembla que ma tristesse était sans raison parce que l'objet même de cette tristesse était illusoire. Je ne peux dire avec quelle violence cette idée se présenta à moi, c'était comme si une lumière éclatante se précipitait dans mon âme et retournait ma vie. Comment avais-je pu me tromper si longtemps et m'attacher à des livres, à mon argent, à moi-même, à ma tranquillité ? La vraie tristesse n'aurait-elle pas été de se sentir la proie de tous les biens que j'avais désirés ? Je fus si ému de cette espèce de révélation que je m'étendis sur mon lit pour ne pas tomber. Maintenant le monde pouvait finir et la vie se retirer de moi. Toutes les choses visibles n'existaient que pour ma tentation et par un mouvement de l'âme qui me brisa, je renonçai en un instant à la possession de toutes ces choses, à toute affection de la terre, à tout espoir de bonheur sur terre. J'eus l'impression que mon esprit se séparait alors de ma chair et que j'étais arraché à moi-même. Mes mains se mirent à trembler et la sueur coula de mon front. Je poussai un cri et me levai, mais aussitôt je tombai comme si j'avais été jeté à terre.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi, mais lorsque je me relevai il faisait noir et la pluie battait les vitres. Je sentis une douleur aiguë à la base du crâne et une grande faiblesse dans tout mon corps. En allumant la lampe je trouvai sur la table un billet signé du nom de Paul. Je le lus, le laissai retomber aussitôt. Il contenait ces mots : « Il viendra quelqu'un de fort qui te prendra sous sa garde et te conduira dans tous les chemins de ta vie si tu ne lui résistes pas. »

Je demeurai éveillé toute la nuit. A l'aube j'écrivis la relation qu'on vient de lire.

(Le manuscrit prend fin sur ces mots. Voici maintenant des lettres ou fragments de lettres qui mettront en lumière, peut-être, certaines parties obscures dans le récit de Daniel O'Donovan).

I

Le Directeur de la Revue de Washington *à M. Charles Drayton.*

Charlottesville. Octobre 1786.

Monsieur,

Je ne vous surprends pas en vous disant que la fin tragique de M. Daniel O'Donovan a causé ici une émotion très vive en même temps qu'elle a mis en éveil la curiosité la plus exigeante. On veut tout savoir de ce qui se rapporte à votre neveu. Un très grand nombre de personnes demandent à visiter sa chambre et quelques-unes soutiennent qu'elle est *hantée.* Je vous demande pardon de vous entretenir de ces détails qui ne peuvent que vous affliger, mais vous allez comprendre quelle importance ils ont pour vous et pour moi.

Ma profession m'oblige à me tenir au courant de ce qui se passe dans notre ville, et j'ai été moi-même dans la chambre de M. O'Donovan le lendemain de sa mort. Miss Smyth, à qui la maison appartient, m'accompagnait et personne avant nous n'avait pénétré dans cette pièce depuis que M. O'Donovan l'avait quittée. C'est alors que nous trouvâmes dans le tiroir de la table un assez long manuscrit dont je pris immédiatement connaissance et qui ne pouvait appartenir qu'au dernier occupant de la chambre. Miss Smyth en commença la lecture avec moi, mais elle l'abandonna bientôt et sortit, me laissant seul dans cette pièce. Elle revint au bout de quelques minutes avec un cahier dans lequel tous ses hôtes sont priés d'apposer leur signature et de donner par écrit les renseignements habituels. M. O'Donovan s'était soumis à cette formalité, naturellement, et son nom était le dernier du cahier. C'est donc à l'aide de cet autographe que nous avons pu nous assurer

que le manuscrit trouvé dans le tiroir était de sa main, comme nous l'avions présumé.

Miss Smyth me permit d'emporter ce document sous condition de le remettre aux autorités lorsque j'aurais complètement fini de le lire. Je n'hésitai pas ; je le remis sur l'heure au typographe. Je crois que vous m'approuverez, Monsieur, quand vous saurez qu'on accuse votre neveu d'avoir volontairement mis fin à sa vie. Cette opinion atroce tend à se répandre et deviendra une certitude dans l'esprit de beaucoup de gens, si quelqu'un ne s'élève maintenant contre une erreur aussi injurieuse pour la mémoire du mort que pour la dignité de sa famille. Or, je suis seul à pouvoir établir que M. O'Donovan n'a jamais eu l'intention de se donner la mort comme il apparaît très clairement dans son manuscrit. Ce manuscrit est donc à la presse. Les épreuves vous seront envoyées ce soir même. J'espère, Monsieur, que vous comprendrez les raisons..., etc.

II

Charles Drayton au Directeur.

Savannah. Septembre 1876.

Monsieur,

Vous avez toute liberté de publier le manuscrit dont vous me parlez et vos raisons me paraissent bien trouvées. Il est regrettable cependant que vous n'ayez pu me communiquer ce manuscrit avant d'en avoir tiré les épreuves (j'attends toujours celles que vous m'annoncez) et c'est un trait d'ironie que de me demander mon permis d'imprimer lorsque vos machines sont en marche.

Il est bien entendu que vous prenez la responsabilité de toutes les petites calomnies qui auraient pu se glisser sous la plume de mon neveu. Je les lui pardonne s'il s'en trouve dans son manuscrit, parce que sans le vouloir il

dénaturait les faits qu'il racontait ; j'ai eu plus d'une fois l'occasion de faire cette remarque. Mais le public ignore ce défaut de son esprit et peut fort bien prendre pour la vérité ce qui n'est proprement qu'une fiction dans les pages que vous lui présentez. Je crois donc tout à fait nécessaire que vous publiiez à la suite de ces pages la relation que je vous soumets aujourd'hui. Elle a trait à moi aussi bien qu'à mon neveu. Elle rétablira les erreurs qu'il a pu commettre en même temps qu'elle complètera son récit là où il pourrait sembler insuffisant.

Mardi prochain je serai à Fairfax. J'aurai donc l'occasion de vous entretenir plus longuement de toute cette affaire. En attendant voici *mon* manuscrit.

Vous savez peut-être que je suis veuf. De ma femme je ne vous dirai rien, sinon que nous ne nous entendions guère et que six mois après mon mariage je m'aperçus de l'erreur que j'avais commise en l'épousant. Je résolus de la voir le moins possible et, puisque les circonstances nous obligeaient à vivre dans la même maison, de passer toute la journée dans ma bibliothèque où je m'enfermai à double tour. Ne croyez pas que cette claustration m'était pénible. J'aime les livres et l'étude par-dessus toute chose.

Ma solitude était parfaite. Je ne répondais jamais quand on frappait à ma porte et je ne sortais de ma bibliothèque que pour prendre mes repas. Vous devinez les scènes qui pouvaient s'ensuivre.

Je ne vous les raconterai pas parce qu'elles n'intéressent pas directement mon sujet. Des années passèrent. Ma femme était naturellement bavarde et souffrait de ne pouvoir me parler. Elle sortait peu pour des raisons qu'il est inutile d'expliquer. Elle lisait beaucoup.

Tout d'un coup je m'aperçus qu'elle était devenue vieille. On ne voit pas vieillir quelqu'un avec qui l'on vit tous les jours et l'on ne se rend compte du ravage que lorsqu'il est parfait, si j'ose dire, et qu'il éclate aux yeux. Maintenant, ma femme tricotait une partie de la journée

et allait aux offices le reste du temps, car elle s'était mise à pratiquer la religion romaine avec minutie. Elle s'habillait de noir comme une veuve et me haïssait, comme on hait un mari qui devrait être mort et qui ne l'est point.

Elle reportait son affection sur son père que j'ai vu s'installer chez moi la semaine de mon mariage. C'est un vieillard acariâtre qui me méprise parce que je n'ai pas servi comme lui quatre ans sous un général du Sud. Il a quitté ma maison après la mort de sa fille.

Neuf ans après mon mariage, mon beau-frère que je ne voyais jamais, succomba à une maladie assez mystérieuse, une sorte de mélancolie chronique qu'il combattit ou essaya de combattre avec des drogues. Je ne sais à quels excès il se porta, mais il mourut à peine âgé de quarante ans. Sa femme devint folle peu de temps après ; elle vit actuellement chez ses parents.

Mon beau-frère avait un petit garçon de dix ans et il se trouva que j'étais le seul à pouvoir recueillir cet enfant et m'occuper de lui. Je voulus m'en défendre, mais la loi intervint et me força la main.

Lorsqu'on l'envoya chez moi, Daniel était un petit garçon malingre, à l'air soucieux et dissimulé. Il était pauvrement vêtu et portait à la main une énorme valise qui contenait, je m'en souviens, des effets de rechange et quelques livres d'images. J'avoue que je n'aime pas les enfants. Je remarquai en celui-ci des choses que je trouvai singulières et assez déplaisantes. Il ne parlait presque pas quand j'étais présent et paraissait d'un naturel soupçonneux. Lorsqu'il se croyait seul il regardait autour de lui d'un air inquiet et chantonnait à mi-voix. Parfois il sortait brusquement de la pièce où il se tenait et courait au jardin en criant. Sa tante le reprenait alors ; il se taisait et devenait rouge. Je l'observais beaucoup sans qu'il s'en doutât, voulant voir jusqu'à quel degré il avait hérité de l'humeur de ses parents.

Il semblait fort enclin à tomber dans la religion et les

pratiques superstitieuses de sa tante et je la soupçonnais de l'envoyer en secret au catéchisme. J'essayais de le soustraire à cette influence et, quand je le pouvais, de lui inculquer quelques idées justes. Je le faisais venir dans mon cabinet plusieurs fois par mois et le sermonnais un peu, lui parlant surtout de ses devoirs d'être raisonnable, de sa dette envers ses prochains et envers lui-même. Cependant je me gardai de le pousser trop, de peur de faire violence à ce que la nature avait mis en lui. J'ai en effet une théorie particulière sur l'éducation des enfants. Je suis d'avis qu'on doit les laisser se développer librement et, pour ainsi dire, comme ils l'entendent eux-mêmes. Qu'ils jouent s'ils aiment à jouer, et s'ils aiment à lire qu'ils lisent ce qui leur plaira. Ils finiront bien par dégager le bon du mauvais et découvrir ce qui leur convient. Je n'envoyai donc pas Daniel à l'école. Je l'abandonnai à lui-même, me réservant seulement de corriger en lui ce qui me paraissait artificiel et contraire à la raison. Je lui défendis d'aller à l'église, mais je lui laissai toute liberté pour le reste. Il aimait les livres ; je lui permis de choisir dans la bibliothèque du salon tous ceux qui pouvaient lui sembler intéressants.

Cependant il grandissait sous mes yeux et je commençais à former pour lui toutes sortes de projets. Il parlait de moins en moins et ne s'ouvrait un peu qu'à ma femme. Il avait l'air chétif et restait souvent de longues heures assis au jardin, parfois avec un livre, mais en général inoccupé et les mains croisées sur les genoux. Lorsqu'il eut achevé sa dix-septième année, je résolus de l'employer à mon service et d'utiliser en le développant le goût que je devinais en lui pour les choses de la littérature. Je m'occupe moi-même de recherches d'un ordre philosophique..., etc.

(Le reste de cette lettre est sans intérêt et n'apporte aucun élément nouveau à la relation de Daniel O'Donovan. Son auteur semble n'avoir écrit que pour le plaisir de se raconter.)

III

Fairfax. Septembre 1876.

Monsieur,

Voici la relation de ce qui s'est passé chez moi entre le 2 et le 6 septembre dernier, c'est-à-dire depuis l'arrivée de Daniel O'Donovan dans cette maison jusqu'au moment où ce jeune homme l'a quittée. On commence déjà à rapporter des faits inexacts. Ne croyez, je vous prie, que ce que j'ai l'honneur de vous en dire moi-même.

Le 2 septembre je fus donc appelée à la porte d'entrée par un coup de sonnette assez timide et je crus, avant d'ouvrir, que c'était un pauvre, aussi éprouvai-je quelque surprise en voyant sur le seuil un jeune homme convenablement vêtu et portant une valise. C'était un étudiant, mais vous savez qu'il n'en vient jamais avant la deuxième semaine de septembre. Je m'étonnai que celui-ci se fût mis si tôt à la recherche d'une chambre. Il était pâle et se tenait un peu voûté comme s'il était las. Je n'aimais pas beaucoup son regard, mais il paraissait bien élevé et je lui montrai une chambre qu'il prit aussitôt. Il était seul.

Le lendemain matin, alors qu'il déjeunait, je montai à sa chambre en compagnie d'une servante, voulant me rendre compte par moi-même s'il avait toutes les qualités d'ordre et de propreté que j'exige de mes hôtes. Tout d'abord je fus très satisfaite. Il avait accroché ses vêtements dans un placard et rangé avec beaucoup de soin ses livres sur la cheminée, mais quand j'examinai ces livres, j'y découvris des choses qui me déplurent. C'étaient presque tous des romans dont quelques-uns, même, me semblaient des traductions d'œuvres étrangères. Enfin, je déplorai l'absence des Ecritures. J'augurai mal du choix de ces livres et je résolus de surveiller mon hôte sans qu'il pût s'en douter. Il remonta à sa chambre quelques minutes

après que je l'eus quittée et n'en sortit plus jusqu'au lendemain, sauf pour déjeuner et dîner.

Dans le courant de l'après-midi j'eus l'occasion de monter au deuxième étage et comme je passai devant la porte de M. O'Donovan un bruit de voix m'arrêta. Vous ai-je dit que d'ordinaire je me tiens dans une petite pièce du rez-de-chaussée où je m'occupe à des travaux de couture ? De la fenêtre où je suis assise, je vois parfaitement la grille du jardin et par conséquent les personnes qui entrent et qui sortent. Or, comme il n'était entré personne ce jour-là, j'en conclus que M. O'Donovan parlait tout seul, et je l'écoutai. Il parlait trop bas pour que je pusse saisir tout ce qu'il disait, mais à en juger d'après le ton dont il prononçait certaines phrases, je compris qu'il se reprochait avec beaucoup d'amertume quelque faute qu'il avait commise. Je remarquai qu'il ne bougeait pas de l'endroit où il était, ce qui n'est pas l'ordinaire des personnes qui parlent seules. N'est-il pas vrai qu'elles aiment à se promener de long en large tout en monologuant ? Au bout de quelques minutes, il se tut et je montai doucement au deuxième étage, non sans regretter d'avoir accepté chez moi un inconnu dont les manières me semblaient étranges.

Le lendemain il sortit d'assez bonne heure, vêtu avec plus de soin que le premier jour... Je choisis ce moment pour monter de nouveau à sa chambre. J'avoue que je crains par dessus tout qu'on ne mette, par imprudence, le feu à ma maison. Cette peur ne me quitte jamais et elle est devenue une sorte d'obsession depuis que je loue quelques-unes de mes chambres à des étudiants. Je me méfiais de celui-ci plus que de tous ceux que j'avais reçus jusqu'alors. Mais sa chambre était en ordre ; je vis même avec surprise qu'il avait fait son lit, ce que je ne lui demandais pas. Je ne sentis aucune odeur de fumée et j'allais me retirer quand en regardant une dernière fois autour de moi je m'aperçus que les livres n'étaient plus sur la cheminée. Ils n'étaient pas non plus sur la table, ni dans le placard que j'entr'ouvris et je me

demandai ce que le jeune homme avait pu en faire quand je les vis, tout à coup, rangés en tas sur la pierre du foyer. Je demeurai un instant stupéfaite. Evidemment l'intention de M. O'Donovan était de se défaire de ses livres en les brûlant, mais pourquoi donc les avait-il apportés chez moi si c'était pour les détruire le lendemain de son arrivée ? Cependant, j'avais trop de préventions contre ces livres pour ne pas applaudir à un tel projet, et après un moment de réflexion, je résolus d'y prêter la main. J'allai donc chercher moi-même un paquet de bourrées que je disposai sous la trappe, puis ayant baissé la trappe et ouvert la fenêtre, je mis le feu aux brindilles. Presque aussitôt tout se mit à flamber. Je relevai la trappe et retournai à mon travail après avoir envoyé la servante balayer la chambre.

Au bout d'une demi-heure je vis reparaître M. O'Donovan. Il marchait vite et pénétra presque en courant dans la maison.

Lorsqu'il eut refermé derrière lui la porte de sa chambre, je ne résistai pas à la tentation de monter après lui dans l'escalier et reprenant mon poste de la veille je me mis à écouter. A ma grande surprise le jeune homme ne dit rien pendant assez longtemps. Je l'entendis seulement faire quelques pas, puis il s'arrêta et se tint immobile. Je craignais moi-même de faire un mouvement de peur qu'il ne m'entendît, quand il prononça quelques mots que je ne compris pas et d'une voix si singulière, si altérée, que je me sentis prise tout d'un coup d'une étrange inquiétude, et je redescendis le plus doucement possible. En reprenant mon ouvrage je m'aperçus que mes mains tremblaient.

Maintenant, tout me portait à croire que ce jeune homme était fou. J'en conçus aussitôt une peur horrible que je maîtrisai cependant et dont je ne laissai rien paraître, mais l'après-midi même je me rendis chez mon cousin Thomas Thornton. Vous savez qu'il enseigne le droit et qu'il serait difficile de trouver quelqu'un de meilleur conseil. Je lui exposai toute l'affaire. Il m'écouta sans m'interrompre,

puis il conclut de mon récit que, sans pouvoir dire que le jeune O'Donovan avait positivement perdu l'esprit, il était permis de croire qu'il souffrait d'un grand trouble moral et qu'en tous cas il convenait de le surveiller. Je lui demandai alors instamment de venir passer la soirée chez moi et d'observer Daniel O'Donovan pendant qu'il serait à table, ce que je n'avais pu faire moi-même puisque je m'occupe de la cuisine à l'heure où mes hôtes prennent leurs repas. Mon cousin hésita un peu, puis accepta et nous décidâmes...

(Nous interrompons ici le manuscrit d'Eliza Smith pour donner le récit du docteur Thornton qui nous a paru plus complet et plus précis).

Fairfax. Septembre 1876.

Lorsque ma cousine m'eut expliqué le motif de sa visite, je me demandai si le cas était vraiment aussi grave qu'elle le pensait et s'il valait la peine qu'on dérangeât mon ami le docteur Dashwood comme elle le demandait. Pour la tranquilliser cependant, car elle paraissait nerveuse, je la raccompagnai chez elle et lui promis d'y passer la soirée entière à l'effet d'observer moi-même le jeune Daniel O'Donovan. J'ai eu affaire à bien des gens dans le cours de ma carrière et je me flattai de découvrir sans peine le germe de maladie morale dont souffrait ce jeune homme. On verra si j'y réussis.

Il était près de cinq heures quand nous arrivâmes chez ma cousine. Elle voulut tout de suite me faire monter dans l'escalier pour écouter à la porte de Daniel O'Donovan. Je n'aime pas ce genre de pratique, mais ma cousine insista au point que je dus céder et nous montâmes ensemble jusqu'à cette porte qui est au premier étage. Je restai quelques minutes immobile sans rien entendre et supposant que le jeune homme était occupé à lire ou écrire, je dis à ma cousine que j'allais redescendre et qu'elle eût à me préparer du thé. Elle me suivit.

Pendant qu'elle était à la cuisine, je m'installai à la salle à manger et tirant un livre de ma poche je me mis à lire près du poêle. Miss Smyth reparut au bout d'un quart d'heure, portant elle-même un plateau qu'elle déposa sur la table. Elle avait l'air inquiète et me dit à mi-voix : « Je crois que j'entends quelqu'un descendre. Si c'est lui et s'il veut me parler, il faut que vous soyez présent. » Je lui représentai que son idée ne valait rien. Ne se troublerait-il pas en me voyant ? Il était donc nécessaire qu'elle le vît seule mais aussi que j'entendisse ce qu'il avait à lui dire. Elle fit un signe de tête et sortit vivement mais sans fermer la porte, en sorte que rien de ce qui pouvait se dire dans la pièce à côté ne devait m'échapper. J'aurais dû vous dire que cette pièce a vue sur le jardin et communique d'une part avec la salle à manger où je me trouvais, de l'autre avec l'antichambre. C'est là que ma cousine travaille et qu'elle reçoit les personnes qui désirent lui parler. Ce n'est pas tout à fait un salon mais, comme vous voyez, cela en tient la place. Lorsqu'elle y eut pénétré, j'entendis enfin les pas que son oreille plus fine avait perçus depuis un moment, mais ils passèrent sans hésitation devant la pièce où se tenait ma cousine et se dirigèrent vers le porche. Immédiatement, je regardai par la fenêtre d'où je pouvais voir la grille et l'allée du jardin, et je vis paraître le jeune homme dont il était question. Il était assez grand et se tenait mal. Il descendit l'allée jusqu'à la grille. Il marchait la tête baissée et les mains dans les poches et tout d'un coup il se retourna vers la maison. Je pus alors examiner son visage. Il me frappa, je dirais plus exactement qu'il me choqua comme s'il eût été d'une laideur insupportable. Cependant il n'était pas laid. Il avait seulement un air très soucieux. Aussi ne puis-je expliquer ma surprise et mon trouble lorsque je le vis se retourner vers nous. Peut-être était-ce quelque chose dans le regard.

J'entendis ma cousine pousser un cri : « Mon Dieu, Tom, dit-elle, regarde ce visage. »

Daniel revint sur ses pas. Puis je l'entendis remonter les marches du porche et frapper au bout d'un instant à la porte de ma cousine. Il entra. Je regagnai sans bruit ma place près du poële et j'entendis la conversation suivante. Daniel O'Donovan parlait d'une voix assurée, mais on devinait que ce ton ne lui était pas habituel et qu'il devait lui coûter un effort.

Il commença par expliquer qu'à la suite d'une circonstance malheureuse il avait perdu son argent, puis il s'arrêta. Il y eut un instant de silence et j'entendis ma cousine qui lui dit : « J'espère que vous n'avez pas perdu cet argent au jeu, Monsieur. »

Il répondit aussitôt : « Non, Mademoiselle, je n'ai jamais joué de ma vie. On me l'a volé !

— On vous l'a volé ? En êtes-vous sûr ?

— Oui, j'en suis sûr.

— Connaissez-vous votre voleur ?

— Oui, Mademoiselle, mais j'aimerais mieux ne pas parler de lui, si vous voulez bien.

— Eh bien, Monsieur, dit ma cousine d'un ton un peu plus froid, qu'avez-vous donc à me dire ? »

Alors il se mit à parler d'une voix si rapide et si indistincte que ma cousine dut l'interrompre et lui faire répéter certaines phrases, ou peut-être craignait-elle que je n'entendisse pas, et en effet je ne saisissais rien de ce qu'il disait. Enfin je compris aux réponses de ma cousine qu'il lui demandait de le prendre chez elle non en qualité d'étudiant à qui on loue une chambre, mais comme un domestique que l'on convient de loger et de nourrir. Cette proposition me parut si singulière que je ne pus me retenir de m'exclamer, mais je crois qu'on ne m'entendit pas. Ma cousine se taisait. Je devinai qu'elle était plongée dans le même étonnement que moi et qu'elle ne trouvait rien à répondre.

Enfin elle dit brièvement à Daniel O'Donovan qu'elle réfléchirait à sa demande, et il se retira. Il avait à peine

refermé la porte derrière lui que ma cousine était devant moi. « Eh bien, cousin, vous avez entendu ? demanda-t-elle. Que dois-je faire ? »

Nous débattîmes la question quelque temps. A l'examiner d'un peu plus près, la demande de Daniel O'Donovan semblait assez raisonnable. Ma cousine était la seule personne qu'il connût ici. N'était-il pas naturel qu'il lui confiât ses difficultés ? Je lui fis remarquer de plus qu'il aurait pu sans doute écrire à ses parents mais qu'il préférait, évidemment, se passer de leur secours. C'était un trait en sa faveur. Sa naïveté consistait à croire qu'il pourrait cumuler les devoirs de domestique et d'étudiant. Mieux valait ne pas le décourager encore. Il était si jeune ; on le découragerait toujours assez tôt.

Ma cousine se rendit à mes raisons, mais je sentais qu'il y avait en elle quelque chose qui résistait à mon conseil. Elle n'aimait pas O'Donovan. Moi non plus, je ne l'aimais pas ; je n'aimais pas ses yeux et une certaine lueur que j'y avais vue. Il avait l'air rusé et dissimulé d'une personne qui va commettre une mauvaise action. Cependant je craignais d'être injuste. Si je ne l'avais pas vu dans le jardin, si j'avais seulement entendu sa conversation avec ma cousine, j'aurais eu une bonne impression de lui, car sa voix m'inspirait confiance. Je ne dis rien de ce sentiment et je conseillai à ma cousine de répondre au jeune homme qu'elle l'emploierait (par exemple) au service de la table et qu'il n'aurait à payer ni pour ses repas, ni pour sa chambre. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma cousine n'avait pas besoin d'un autre domestique puisqu'elle avait déjà deux filles pour l'aider dans son travail, mais elle consentit par charité à mettre Daniel à l'essai. Je pris sur moi de lui chercher une petite situation en ville, chez un notaire de mes amis. En attendant, j'étais curieux de voir comment il se tirerait de la tâche qu'il acceptait aujourd'hui.

Ma cousine lui écrivit un petit billet qu'elle glissa sous

sa porte. Le soir même Daniel descendit à la cuisine.

J'ai omis de vous dire que le jour précédent il était venu trois pensionnaires. C'étaient tous des jeunes gens de l'âge de Daniel, mais aussi gais qu'il paraissait grave. L'un d'eux l'emportait sur les autres par cette espèce d'esprit facile et railleur que l'on rencontre souvent chez les garçons de cette partie du pays. Il était plus grand que ses compagnons et leur parlait avec un faux air d'autorité qu'il finissait lui-même par prendre au sérieux, car il voyait qu'on l'écoutait avec une certaine admiration et qu'on ne manquait jamais de faire écho à son rire et à ses plaisanteries. J'eus l'occasion d'observer cela le jour de mon arrivée, alors que nous étions assis autour de la table en attendant qu'on nous servit à dîner.

J'avais donc le beau parleur à ma droite. A ma gauche se trouvait une dame vêtue de noir et les épaules couvertes d'un grand châle dont elle tenait les bouts croisés sur sa poitrine. Ses cheveux gris étaient partagés en bandeaux sur son front. Une grande sévérité marquait les traits de son visage ; elle ne disait pas un mot mais je voyais ses lèvres remuer en silence.

A côté d'elle était assise une femme beaucoup plus jeune et qui semblait être sa parente, peut-être sa fille ou sa nièce. Elle avait l'air presque aussi sérieuse que son aînée malgré la grâce et la douceur que respirait son visage. Elle portait ses cheveux le plus simplement et le plus modestement possible, mais elle ne pouvait empêcher des boucles épaisses de retomber autour de ses tempes lorsqu'elle inclinait la tête, ce qui lui arrivait souvent car elle paraissait timide.

Cela faisait que nous étions six le jour où Daniel commença son service. Il entra à la suite d'une jeune négresse qui portait un énorme plateau et qui semblait faire un effort considérable pour ne pas rire. Je remarquai qu'il était plus pâle que je ne l'avais cru d'abord. Il avait les bras chargés d'assiettes qu'il se mit à poser devant nous

mais d'une main tremblante et comme si ses forces n'y suffisaient pas.

A ce moment la servante se retira. Daniel qui avait fait le tour de la table revint vers moi et me présenta le plat de viande. J'avoue que j'eus un mouvement d'impatience. Je ne pouvais souffrir le regard que le jeune homme jetait autour de lui. Il avait l'air affolé et les trois collégiens commençaient à en rire. Je lui dis à voix basse en lui prenant le plat des mains : « Allez vous asseoir. Nous passerons les plats nous-mêmes. »

Il m'obéit sans rien dire et alla s'asseoir sur une chaise près de la porte où je pouvais l'observer à mon aise. Il paraissait si troublé que je me défendis mal d'un sentiment de pitié. Mais après tout faisait-il donc quelque chose de si humiliant ? Moi-même j'ai travaillé comme garçon de salle au Collège de Haymarket. C'était bien autre chose.

Je passerai rapidement sur les deux jours qui suivirent. Maintenant je prenais tous mes repas chez ma cousine. Daniel semblait s'habituer à son service mais il était distrait et lorsqu'il était inoccupé il regardait par la fenêtre comme s'il guettait la venue de quelqu'un. J'étais le seul à faire attention à lui. Je devinai que les collégiens ne l'aimaient pas ; ils affectaient de ne pas le regarder lorsqu'ils lui demandaient de chercher du pain ou de l'eau. Quant aux deux femmes, elles avaient presque toujours les yeux baissés et n'échangeaient jamais une parole.

J'en arrive à présent au plus intéressant de toute cette affaire. Le soir du troisième jour, Daniel paraissait inquiet. Je le voyais froncer les sourcils en regardant par la fenêtre, mais il faisait noir. La lune ne s'était pas encore levée.

Mon voisin riait moins que le premier jour ; ses deux amis paraissaient avoir perdu leur gaieté et j'en étais heureux pour Daniel, car ils auraient pu facilement se moquer de son air étrange et ce regard absent qu'il portait vers nous lorsque nous lui demandions quelque chose.

Nous avions presque fini de dîner et Daniel était assis

sur une chaise près de la porte de la cuisine. C'était sa place habituelle.

Je ne le quittais pas des yeux mais il ne paraissait pas se rendre compte que je l'observais. Son regard était fixé sur la porte de cette petite pièce dont je vous ai parlé, celle qui communique avec l'antichambre. J'eus envie de lui demander ce qu'il regardait avec une telle attention, quand je m'aperçus qu'il parlait tout seul. Ses lèvres remuaient très vite et j'entendais une sorte de murmure. Je n'étais pas le seul à l'entendre. Mon voisin regardait Daniel avec une expression de crainte. La plus jeune des deux femmes le regardait aussi mais d'un visage tranquille et sans la moindre surprise. Elle avait des yeux noirs pleins de douceur et de sérénité.

Tout à coup Daniel se leva et se dirigea vers la porte qu'il n'avait cessé de regarder. Il marchait lentement et comme si chaque pas lui coûtait un effort. Je ne savais pourquoi je me sentais si ému. Il me semblait que Daniel n'arriverait jamais à cette porte et qu'il allait tomber. Enfin il mit la main sur le bouton qu'il tourna vivement. Il sortit. Arrivé sur le porche il se mit à courir. J'entendis la grille qui battait.

Je crois que je me levai. La surprise m'empêcha un instant de parler. En regardant ma voisine, la plus âgée des deux femmes, je vis que le même sentiment était peint sur son visage.

« Que pensez-vous qu'il se passe dans l'esprit de ce jeune homme ? lui demandai-je enfin.

— S'il n'avait eu une expression aussi singulière en sortant, répondit-elle, j'aurais cru qu'il s'était trompé de porte. Mais il est sorti du jardin.

— Il est fou, dit alors mon voisin en rougissant. J'en suis sûr.

— Alors il faudrait courir après lui et le rattraper », dit la vieille dame en se levant.

La plus jeune femme s'était levée à son tour. Elle était

devenue toute rouge et prononça quelques mots à mi-voix.

« Je crois qu'il est inutile de courir après lui, dit-elle.

— Pourquoi ? » demandai-je en même temps que ma voisine.

Elle dit alors ces paroles étonnantes :

« Parce qu'il est tombé entre des mains plus puissantes que les nôtres. Il est déjà loin et vous ne le rattraperez jamais. »

Je me rassis en tremblant. Je savais trop bien que cette femme ne se trompait pas et que Daniel courait à sa perte ou à sa délivrance sans qu'aucune puissance terrestre pût le détourner de son but. Il ne pleuvait plus et la lune se levait. Une lumière indécise éclairait la route. Les jeunes gens étaient sortis dès le commencement de cette conversation en disant qu'ils rattraperaient Daniel facilement. A ce moment ma cousine parut, attirée par le bruit de cette petite scène. Je lui expliquai en peu de mots ce qui s'était passé. Elle nous regarda un instant sans rien dire, puis elle mit un châle et sortit. Je la vis qui traversait le jardin et ouvrait la grille. Elle se tint un moment sur la route, etc...

Fragment d'une lettre de Miss G.

(Elle fut publiée plus tard)

... Je vous envoie par la même occasion le dernier numéro du *Journal de Fairfax* qui ne manquera pas de vous intéresser. Vous me direz si vous connaissez une histoire plus singulière que celle du jeune O'Donovan. Il me semble qu'on aurait pu lui épargner l'horrible fin qu'il a soufferte et je ne suis pas de ceux qui croient aux explications surnaturelles qu'on en donne. Je pense tout simplement qu'il a été victime d'un accès de fièvre chaude de l'espèce la plus ordinaire et qu'il est criminel de ne pas l'avoir mieux surveillé. Mon frère n'est pas de cet avis.

Il s'est tenu au courant de toute cette affaire et son opinion est que Daniel O'Donovan a été, comme il dit, frappé de la grâce ; mais, ajoute-t-il, cette grâce agit souvent selon le caractère de la personne qui la reçoit. Elle convertit les doux par la persuation, elle jette en bas les violents et les orgueilleux. Dans l'âme de ce fou elle aurait agi, oserai-je l'écrire ? mais c'est lui qui parle, elle aurait agi follement, ou sagement, suivant qu'on se place au point de vue *terrestre* ou au point de vue *providentiel*. Il dit encore que cette mort précoce est une bénédiction et qu'elle termine au bon moment une vie d'incertitude et de misère spirituelle. Mon Dieu, comme ces hommes d'étude sont féroces ! Voilà un raisonnement qui vous fera frémir, mais vous savez que mon frère est un peu *latitudinaire* et je parierais que l'Eglise n'est pas du même sentiment que lui sur ces questions de la grâce. Bien entendu, vous ne direz pas un mot de tout ce que je vous écris.

N'êtes-vous pas surprise de ce petit sermon ? Vous ne vous doutiez pas que votre vieille amie trempait dans la théologie comme le premier presbytérien venu. Ecoutez maintenant ce que j'ai appris de positif sur l'histoire du jeune Daniel. Mais d'abord vous ai-je dit que j'ai connu sa tante alors qu'elle était fiancée ? La pauvre femme a fait un bien mauvais mariage. Croiriez-vous qu'elle a épousé un homme du Nord, et cela deux ans avant la guerre ? C'est un M. Drayton, de New-York. Pendant la guerre il a vécu en Europe avec sa femme et en 1867 il est revenu à Savannah comme si rien ne s'était passé. On dit cependant qu'il ne se montre jamais. Je ne sais quel intérêt l'attache à cette ville. Mais je reviens à son neveu. Il dit qu'il a rencontré mon frère sur la route, un matin du mois dernier, mais mon frère ne sort que l'après-midi et il est de plus le seul ecclésiastique de la région. Il faut donc que le jeune homme ait imaginé une bonne partie de la promenade dont il nous parle. Cela infirme le récit tout entier, car s'il s'est trompé en cet endroit il peut bien s'être

trompé partout. Il est également certain que le personnage qu'il nomme Paul est la création d'un esprit troublé car les personnes qui ont connu Daniel O'Donovan s'accordent pour dire qu'il était toujours seul. Mais le plus étonnant de l'histoire n'est pas là. Vous saurez que le malheureux a cru recevoir un jour un billet de celui qu'il appelle Paul ; je dis *cru* recevoir ce billet, parce qu'en réalité il l'avait écrit lui-même, sans se rendre compte de ce qu'il faisait. N'est-ce pas là ce qu'on appelle l'*écriture automatique ?* A propos de cela vous seriez bonne de me prêter le livre du Docteur Myers. Vous devez l'avoir lu et relu en sorte que vous en savez beaucoup plus que moi sur le fond même de cette étrange (vous êtes de mon avis), de cette vilaine histoire, etc...

JULIEN GREEN

EDGAR OU LE PARISIEN DE VINGT ANS

Qu'est-ce qu'un jeune homme qui ne connaît pas les hommes ? qui n'a vécu qu'avec des gens polis ou des subordonnés, ou des gens dont il ne choquait pas les intérêts ? Edgar n'a pour garant de son mérite que les magnifiques promesses qu'il se fait à soi-même ! Edgar a reçu l'éducation la plus distinguée, il monte à cheval, il mène admirablement son cabriolet, il a, si vous l'exigez, toute l'instruction de Lagrange, toutes les vertus de La Fayette. Qu'importe ? Il n'a point éprouvé l'effet des autres sur lui-même, il n'est sûr de rien, ni sur les autres, ni, à plus forte raison, sur soi-même. Ce n'est tout au plus qu'un brillant *Peut-être*. Que sait-il au fond ? Monter à cheval, parce que son cheval n'est pas poli et le jette à terre s'il fait un faux mouvement. Plus sa société est polie, moins elle ressemble à son cheval, moins il vaut.

Laisse-t-il s'enfuir ces rapides années, de dix-huit à trente, sans *se colleter avec la nécessité*, comme dit Montaigne, il n'est plus même un *Peut-être*. L'opinion le dépose dans l'ornière des gens communs. Elle cesse de le regarder, elle ne voit plus en lui qu'un être comme tout le monde, important seulement par le nombre de billets de mille francs que ses fermiers placent sur son bureau. Moi, philosophe, je néglige le bureau chargé de billets, je regarde l'homme qui les compte. Je ne vois en lui qu'un être jeune, ennuyé, réduit quelquefois par son ineptie à se faire l'*exagéré* d'un parti, l'*exagéré* des Bouffes et de Rossini, l'*exagéré* du juste-milieu se réjouissant du nombre des

morts sur les quais de Lyon, l'*exagéré* de Henri V répétant que Nicolas va lui prêter deux cent mille hommes et quatre cents millions. Que m'importe ? qu'importe au monde ? Edgar s'est laissé tomber à n'être qu'un sot.

S'il va à la messe, s'il proscrit autour de lui toute conversation gaie, toute plaisanterie sur quoi que ce soit, s'il fait des aumônes bien entendues, vers cinquante ans, les charlatans de toutes les sortes, ceux de l'Institut comme ceux de l'archevêché, proclameront qu'il a toutes les vertus. Par la suite, ils le porteront peut-être à être un des douze maires de Paris. Il finira par fonder un hôpital. *Requiescat in pace.* Colas vivait, Colas est mort.

STENDHAL

(Texte établi par HENRI RAMBAUD. Les cinq premières lignes, et la phrase : « Ce n'est tout au plus qu'un brillant Peut-être » ont été publiées par Jean de Mitty dans son édition de *Lucien Leuwen.* Le reste est inédit).

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

CAHIERS

Entre le livre, la revue, le journal, l'enquête, le matériel de presse use volontiers, aujourd'hui, d'une unité qui s'appelle le cahier. A la fois souple et résistant, participant au bénéfice des périodiques sous bande et des livres sur rayon de bibliothèque, très propre à la formation d'une équipe littéraire et à la manifestation d'un message, il mérite la faveur avec laquelle il est accueilli du public, et de la critique dont il facilite la tâche.

Le cahier fut inventé, on le sait, par Péguy, qui en fit quelque chose de tout à fait différent des revues, jeunes ou vieilles. Non seulement il l'inventa, mais il en fixa le type. Les différents *Cahiers* actuels sont bons en tant qu'ils se rapprochent du type *Quinzaine* et mauvais en tant qu'ils s'en éloignent. Il y faut un animateur original, représentatif d'un groupe, entouré des amitiés actives de ce groupe, et tenu en haleine par les inimitiés solides de groupes rivaux. Il faut que le mot de cahier y réponde à une réalité substantielle. Car il y a des publications qui se disent des cahiers, et qui ne sont pas du tout des cahiers.

La poésie et le nom du Cahier vinrent probablement à Péguy de son enfance de petit écolier enthousiaste et pauvre. Comme l'humanité est faite de deux sexes, le monde écrit et magique d'un enfant studieux est composé de ses livres et de ses cahiers, les livres, apport du monde extérieur, les cahiers, monde de son activité propre,

créatrice, et qui commence par le cahier de bâtons. Du cahier de bâtons au *Cahier* de la dernière quinzaine de juillet 1914, Péguy avait gardé le même rythme et la même ingénuité savoureuse.

A ce sens scolaire, joignez un sens historique, celui des Cahiers de 1789, l'idée des revendications groupées. Un *Cahier* littéraire, aujourd'hui, c'est l'organe d'un groupe qui s'accorde pour revendiquer et manifester, soit dans l'ordre des intérêts généraux, soit dans celui des idées. La perfection de la critique (j'entends la critique des contemporains) serait d'instituer des Etats Généraux de la littérature, en vue desquels chaque groupe de plus de deux écrivains, quelque peu notoires, rédigerait son *Cahier*. On conçoit une réunion de ces *Cahiers*, purs et authentiques, échelonnés périodiquement, et donnant comme un film au ralenti de la génération qui monte.

Si je commence par le cahier de l'*Esprit*, c'est qu'il est rédigé par des philosophes, qu'il représente dans la littérature de l'année la part de la culture philosophique, de la philosophie professionnelle, et que je me conforme à l'usage sorbonique qui donne à la philosophie en rang de *prima inter pares*, et la range en tête du programme des cours.

*
* *

Le premier Cahier de l'*Esprit* est rédigé par MM. Lefebvre, Politzer, Friedmann et Morhange, c'est-à-dire par une jeune équipe de philosophes, formés à la Sorbonne, et qui, de l'enseignement philosophique d'aujourd'hui, ont retiré le double bénéfice d'être formés par lui et de réagir contre lui. Ils parlent beaucoup de la Sagesse, et ils ont d'abord la sagesse de ne pas apporter, pour le moment, de doctrine. Ils fournissent à la philosophie une jeunesse pure — et j'emploie le mot dans le sens où l'on dit poésie pure. « Nous vivons en une scolastique », déclare M. Politzer. Et la jeunesse pure, c'est-à-dire la foi en ce qui se fera, consiste

bien à donner à ce qui est fait, à ce qui est établi, à ce qui est assis, le visage d'une scolastique, ou d'un automatisme de l'esprit. Tout en se préparant à rompre avec M. Bergson, ils reconnaissent à sa philosophie un caractère de vie et de mouvement ; mais cela ne les empêche pas de voir cette philosophie « donner naissance à une véritable scolastique, avec des formules codifiées, des métaphores à déclenchement automatique ». Et pourtant le principe du bergsonisme, philosophie du mouvement et du changement purs, paraîtrait le garder autant que possible contre cette sclérose. Une philosophie de la jeunesse pure, comme me paraît être celle de l'*Esprit*, a bien le temps de trouver son automatisme, que je n'aurai pas le mauvais goût de prophétiser. J'en aperçois cependant dès maintenant cette ombre, ce soupçon, qu'elle ne prend point des sentiers inattendus, mais qu'elle s'avance dans la grande route tracée pour la jeunesse, et où on l'attendait. L'*Esprit* nous indique, en une obscurité que je ne cherche pas à percer, les graves raisons qui l'ont amené à se séparer des surréalistes, avec qui il sympathisait. Et les deux groupes se fussent, je crois, prêté des appuis importants. Ces jeunes philosophes ressemblent à ces jeunes écrivains. Comme les romantiques de 1830, ce sont des révolutionnaires, des contempteurs et des charnels. Le mélange de ces essences de jeunesse avec la culture et la matière philosophiques, voilà qui peut attirer une juste attention sur leur mouvement et leurs manifestes, inutilement frénétiques.

*
* *

Des révolutionnaires. Philosophie et révolution leur paraissent des termes coextensifs. Toute la philosophie contemporaine, avec ses dialectiques convenues qui rappellent les parties de manille du Café du Commerce, est nettement petit-bourgeoise. (Ou petite bourgeoise ? Instruisez-nous, Thérive). « Dorénavant l'appellation de petit bourgeois

aura une signification très précise dans la critique philosophique ; elle désignera l'excès de profondeur ; elle servira à caractériser les solutions qui sont si profondes qu'elles dépassent le problème pour éviter le danger que comporte pour l'Etat sa solution. » Pas de philosophie profonde, totale, vécue et vivante qui ne comporte sous l'Etat un explosif. Le philosophe c'est l'anti-politique, « Platon, Descartes et Kant se sont levés de leurs tombes pour reconnaître la révolution. » Et sur ce point l'équipe de l'*Esprit* se trouve en accord avec son adversaire Maritain. On connaît le lieu commun bizarre d'après lequel la Révolution serait née du poêle de Descartes. « Un homme qui ne se sent pas seul, écrit M. Politzer, ne peut pas être révolutionnaire. » Vivre seul, disait Aristote, c'est le fait d'une brute ou d'un Dieu. Brute ou Dieu, voilà le pile ou le face sur lequel retombe indifféremment le révolutionnaire. C'est, pour la jeunesse, une belle chance à courir. Mais est-il nécessaire qu'un homme qui se sent seul, qui se sait seul, soit révolutionnaire ? n'est-on pas révolutionnaire dans la mesure où l'on ne peut pas supporter sa solitude ?

Précisément la jeunesse c'est la solitude, ou tout au moins l'apprentissage, en famille, de la solitude, avec une force intérieure de propulsion et d'expansion qui rend cette solitude intolérable. De là l'esprit révolutionnaire. Les jeunes gens de l'*Esprit* mépriseraient une philosophie qui ne serait pas une révolution philosophique, et peut-être une révolution philosophique qui ne serait pas accompagnée d'une révolution politique. Pareillement les néo-thomistes mépriseraient une philosophie qui ne serait pas déléguée à la conservation, à la permanence de l'être, garante pour eux des autres permanences. Et tout cela ajoute au monde où nous vivons de l'intérêt dramatique et de la vie. Mais, dans cette quête de l'attendu, de l'utile, de la nourriture nécessaire, que devient la recherche désintéressée, décharnée, de la vérité, qui coïncide si souvent avec l'inattendu ? En la cherchant attendons-nous à la fois à ce qu'il y a de

plus vieux et de plus neuf, de plus traditionnel et de plus révolutionnaire. Ainsi la vérité sera intégralement ce que l'*Esprit* dit qu'elle est : une aventure. — Mais comment irons-nous à cette aventure si nous restons dans l'indifférence ? Un esprit impersonnel, comme celui dont le critique s'efforce ici (vainement) de prendre le masque, joue peut-être dans l'univers le rôle de chambre de compensation. Mais l'esprit impersonnel ne mène à rien, ne produit rien. La moitié du premier cahier de l'*Esprit* déborde de lyrisme personnel, et je conçois un des autres cahiers sous ce titre : la *Révolution créatrice.*

L'Evolution Créatrice ne venait qu'en dernier lieu, dans le bergsonisme, au bout d'une doctrine de la durée. Cette doctrine de la durée était liée par un certain côté à l'historisme du XIXe siècle. Nos révolutionnaires philosophes réagissent autant que les néo-thomistes contre cette doctrine de la durée et contre l'historisme (leurs explications à ce sujet feront sans doute une des parties intéressantes de leur cahier Bergson), d'une réaction trépidante et passionnée qui me paraît quelquefois brouiller leur vue. Car il y a tout de même dans l'historisme quelque chose d'acquis pour toujours, et dont le contraire ne saurait s'appeler que barbarie. Un exemple. M. Friedmann cite en l'approuvant le passage saint-simonien sur le manque d'organisation scientifique. « On a divisé et subdivisé les travaux, ce qui est fort sage sans doute ; mais on a brisé le lien qui les resserrait et qui leur donnait une direction commune... La pensée d'un concurrent les poursuit : un autre peut-être glane dans le même champ et va prendre date (comme on dit) ; il faut se cacher, se hâter, faire avec précipitation et dans l'isolement du travail qui demandait de la lenteur et réclamait le secours de l'association... Le désordre des esprits a envahi les sciences elles-mêmes et l'on peut dire qu'elles offrent l'affligeant spectacle d'une anarchie complète. Prononçons, en terminant, que c'est dans l'absence d'une unité de vue sociale qu'il faut rechercher la cause

du mal, et dans la découverte d'une unité qu'on trouvera le remède. » A quoi M. Friedmann ajoute : « Ce tableau brossé en 1828 demeure vrai en 1926 » et il charge les savants de responsabilités encore plus lourdes. Je consens qu'aujourd'hui le besoin d'un nouveau saint-simonisme se fasse peut-être sentir. Il y a tout de même une grande différence entre 1828 et 1926. C'est qu'en 1828 on a devant soi le XIXe siècle, et qu'en 1926 on l'a derrière soi. Et quand nous le regardons réalisé, derrière nous, fût-ce au prix d'un peu d'historisme, nous constatons que ces défauts de la science, ou ces vices du savant, qui est homme, et qui transporte dans la science un peu de l'amour-propre humain, n'ont pas empêché la science de fournir, en ces cent ans, une fameuse carrière. Elle a fait au saint-simonisme cette réponse : durer, et s'accroître en durant, comme le buveur de vin qui se tue peut-être en buvant les bouteilles de son cru, mais qui n'est tué qu'à quatre-vingt-douze ans. La jeunesse, la Révolution, n'aiment pas attendre que le morceau de sucre — le fameux morceau de sucre bergsonien — fonde.

*
* *

Ces révolutionnaires sont naturellement de grands contempteurs. Ils ont tenté dans *Philosophies*, M. Morhange en particulier, une renaissance du pamphlet. Ils se sont hâtés de se découvrir des ennemis, et ils ne trouvent guère que cela dans les philosophes et les écrivains d'aujourd'hui. Ici encore l'*Esprit* me paraît souffler en tempête sur la durée et la traiter comme la maison-mère de ses inimitiés.

Il est naturel que leur romantisme se trouve des liens avec la philosophie romantique allemande, et qu'ils traduisent Schelling et Hegel. Ils biffent à peu près la philosophie française du XIXe et du XXe siècle, qui demande sans doute à être remplacée, mais dont il ne faut pas méconnaître le rôle indispensable et solide, la durée utile. De

Comte à Renouvier, à Bergson, à Poincaré, à Hamelin, à Meyerson, à Brunschvicg (pourquoi pas à Valéry ?) elle a engagé une réflexion et un dialogue continus sur la science, je n'ose dire ses limites et sa portée, mais sa nature, sa vie intérieure, ses complexités, son inattendu, ses aventures, ces courbes et ces dissonances qui ne permettent jamais de la considérer comme quelque chose de circonscrit, d'assis et de fait. Cela tout de même importe. C'est aller vite que d'y voir un jeu de patience petit-bourgeois, le jardinage de Candide et la pêche à la ligne du retraité. Je sais bien qu'il y a la vie : « la vie triomphale, brutale du matelot qui éteint sa cigarette sur les Gobelins du Kremlin, elle vous effraie, et vous ne voulez pas en entendre parler, et pourtant c'est ça, la vie », dit M. Friedmann. Mon Dieu, çà c'est aussi, et c'est surtout de la littérature. Le matelot n'en sait pas si long. Le geste vivant de ce matelot, il ressemble comme un frère au geste auguste du semeur, lequel ne s'appelle Auguste que pour le poète romantique qui le voit de loin. Ainsi encore les bergers des idylles. Le matelot est incapable de savoir que c'est sur un Gobelin qu'il éteint sa cigarette. M. Friedmann est aussi incapable que moi d'éteindre sa cigarette sur un Gobelin. Alors cette « vie » en quelle personne la réalise-t-il ? en quelle abstraction, interférence illusoire de deux personnes qui, elles, ne la comportent pas ?

Littérature contre la littérature, c'est-à-dire contre la disponibilité. La contribution de M. Friedmann s'appelle : *Ils ont perdu la partie éternelle d'eux-mêmes*, et *Ils* ce sont les « disponibles ». Le mot est assez heureux, et l'étiquette (pourquoi ne pas la retenir ?) me paraît porter sur un groupe réel d'écrivains et d'hommes. Parmi les disponibles, M. Friedmann nomme Barrès, Gide, Rivière, Valery Larbaud et surtout Valéry tout court qui a héroïsé en M. Teste le type du disponible. Les disponibles « ont eu une manière de culte indifférent de tout ce qui se présentait à leur pensée et à leurs sens... Ils ont

consumé leurs pensées en poses, en contorsions pour appliquer le précepte haïssable : que l'importance soit pour toi dans le regard, non dans la chose regardée. » On voit que l'offensive de droite Massis-Maritain contre les disponibles est reprise à gauche. A l'état de disponibilité s'oppose évidemment l'état d'activité. Je me demande cependant si toute littérature ne comporte pas un minimum de disponibilité, laquelle n'est nullement l'indifférence, mais bien, sur un point donné, un refus d'action et une récupération de ce refus par la pensée ou par le discours ou par l'art. L'intérêt des manifestations comme celles du surréalisme ou de l'*Esprit* (les personnes qui ne connaissent pas la règle du jeu parlent de mystifications) c'est de nous montrer des littérateurs dans l'acte et la tension qui les raidissent plus ou moins naturellement contre l'état de disponibilité, cette disponibilité dont Hamlet plutôt que Teste pourrait passer pour le patron, et qui, dans l'aventure d'un Rimbaud, et aussi, après tout, d'un Lautréamont, arrive à être éliminée, ou plutôt résorbée, presque entièrement.

*
* *

Ces écrivains groupés sous le signe de l'*Esprit*, ce sont aussi, et d'abord des charnels. Et le contraire étonnerait. La jeunesse entre dans les idées (c'est son rôle) pour y infuser du sang. Nous opposons ici charnel à intellectualiste. Une intelligence nue, une philosophie réduite à l'exercice de la pensée pure, à ses jeux et à ses précisions, nous la trouvons naturelle au génie d'un Henri Poincaré, mais elle appartient évidemment plutôt à la rue Claude-Bernard qu'aux marronniers du Luxembourg, ou à la cité Deütsch (de la Meurthe). Elle nous paraîtra toujours manquer d'une dimension sur trois. Elle n'agira pas. Quand la philosophie bergsonienne a exercé une influence, a rayonné en action, toute la partie intellectuelle, même intellectualiste, s'est trouvée obscurcie, a tombé, aux yeux de

ceux qui lui demandaient un secret de découverte et un principe de vie. L'intelligence, stérile par elle-même, n'engendre que par l'intermédiaire de lachair. *Verbum caro factum.*

On s'en rendra encore mieux compte quand on aura remarqué les attaches religieuses de la philosophie d'aujourd'hui. Est-ce seulement d'aujourd'hui ? Voyez le programme de la collection des *Maîtres de la pensée anti-chrétienne* dirigée par M. Rougier aux éditions du *Siècle.* Votre première réflexion sera celle-ci : « Comme ils sont peu ! En battant le rappel depuis les Alexandrins et Celse, on n'a pu grouper que cette escouade ? » Je sais bien que ce n'est pas le nombre qui importe, ni le passé, mais la vie et l'avenir. En tout cas nous assistons aujourd'hui à un curieux groupement des efforts philosophiques, celui-ci :

Une certaine classe moyenne disparaît, en philosophie comme ailleurs, et c'est ici que je retiens les suggestions de l'*Esprit* révolutionnaire et marxiste sur le philosophe petit-bourgeois. Le spiritualisme classique, qui a régné jusqu'en 1890, né des cours de Royer-Collard et de Cousin, fidèle à tous les justes milieux, historien, lettré, assez grand bourgeois, figurait fort bien cette classe moyenne de la pensée. Complétez-le par le côté rival, celui des polytechniciens, de Comte et de Renouvier. Le premier frondait discrètement ou saluait respectueusement la religion établie, allait de Béranger à Dupanloup selon les événements politiques ; le second se risquait à créer une religion (voyez le *Catéchisme Positiviste* et la *Critique Religieuse*) comme on apprend à l'Ecole à faire un pont ou une chaussée. Cela c'est le passé, et depuis la fin du XIX[e] siècle deux événements remarquables se sont produits.

D'abord, en quelques années, la philosophie laïque a été occupée presque tout entière par les Israélites. Des philosophes juifs dirigent nos deux grandes revues de philosophie, d'autres commandent les différents secteurs philosophiques. *Philosophies* d'hier, l'*Esprit* d'aujourd'hui

appartiennent à une équipe presque entièrement juive. Quand Israël est philosophe (ce serait le titre d'un curieux volume) il est probable que certaines conséquences suivent. Ce serait à voir. Je le verrais d'ailleurs en répudiant toute intention de pamphlet, ce qui ne m'empêcherait sans doute pas d'être pierre de scandale. *L'Action Française* n'aime pas du tout qu'on rappelle ses éléments et son caractère si bien méridionaux. Et M. Poincaré, dans ses intéressants Mémoires, me classe parmi ceux qui lui ont « reproché » d'être Lorrain ! Chantez donc la belle Provence et faites donc les ministres princes !

En second lieu il y a eu une renaissance de la théologie, ou tout au moins elle est sortie des séminaires ; une philosophie catholique, et non plus, comme dans la bourgeoisie libérale et dans la haute Université (je songe à Lachelier) des catholiques philosophes. Il existe au moins autant de revues philosophiques dirigées par des prêtres que de revues dirigées par des juifs ; mais aucune qui ne le soit par les uns ou par les autres. Il va de soi qu'on ne doit pas voir là de parallélisme rigoureux, et que les premières seules sont confessionnelles. Tous nos philosophes juifs sont évidemment des laïques, et, si Durkheim était fils de rabbin, nous ne voyons pas encore de philosophie rabbinique. Cependant on reconnaît, ici encore, ici surtout, sous les masques les plus divers, dans l'éternelle inquiétude d'Israël, la hantise de Dieu, et je songe à ce vieux juif qui disait de l'affaire Dreyfus : « On n'a pas assez parlé de Dieu là dedans ! »

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LES AMANTS DE VENISE, par *Charles Maurras* (édition revue, Flammarion).

Les Amants de Venise font un des sommets de l'œuvre de Maurras. « La moitié au moins de ma vie, a-t-il écrit lui-même, s'est dépensée à la critique du sentiment et du goût romantiques. Ce livre représente la synthèse de mes remarques sur ce point. » En effet. La reconstitution rigoureuse, je veux dire à la fois scrupuleuse et hardie, d'un cas privilégié.

Aussi fameuses que les amours d'Enée et de Didon, les amours d'Alfred et de George sont aussi exemplaires. On pourrait s'amuser au parallèle. Se rencontrent dans l'histoire antique les deux issues d'un amour véritable : réduit et maîtrisé dans le cœur du héros, invincible et homicide dans une âme débile. Et c'est en somme la double idée, la tradition géminée de l'amour humain et pour ainsi dire *classique* que Maurras oppose constamment aux amants de Venise.

A priori, toutefois, il ne leur oppose rien. Il les plaint. Il les comprend. Il les explique. C'est sa première opération. Il scrute leurs personnages. Sa méthode lui interdit toute idée préconçue. Il procède à des investigations. Son procédé favori est l'enquête. Il avance par déductions. Lorsqu'il a recours à la démarche contraire, à l'induction, c'est avec une prudence zélée, c'est avec toute la défiance d'un esprit nuancé jusqu'à l'apparente subtilité et d'un combattant aux aguets sur les sentiers de la guerre. Les esprits inattentifs sont trompés à cet égard par la netteté, la fermeté du langage, miroir du caractère le plus viril.

Dans ces *Amants de Venise*, en particulier, l'examen est conduit, de vue en vue, avec un tact où Sainte-Beuve reconnaîtrait le tour et l'action des plus beaux scrupules de son intelligence, une application irréprochable des méthodes qu'il avait toujours enseignées. Précisément : un chapitre de cette histoire naturelle des esprits où il rêvait d'amener la critique. Les deux manières, celle de Sainte-Beuve et celle de Maurras, sont à coup sûr très diverses. Maurras n'a pas les chatoiements ni les sinuosités de Sainte-Beuve. Il a plus de décision. La taille de la phrase est ici plus carrée, plus romaine. Mais c'est du fond que je parlais. Que la vivacité et l'assurance du pas ne nous dissimulent pas la pondération essentielle de la pensée.

Les documents ayant été publiés et rassemblés, — romans, poèmes, confessions, correspondance — publiés et rassemblés *presque* tous, Maurras découvrit avec regret que l'on n'en tirait rien, sinon des arguments indéfiniment entrechoqués par les tenants de l'un et l'autre parti, en pure perte. Il s'empara des textes et les soumit à cette analyse dont il a le pouvoir et la volonté, logique et psychologique, infatigable, sereinement dévorante, qui n'omet rien, ne veut rien omettre, ne le pourrait. Ceci n'est pas une flatterie, à peine un éloge. Je définis un instrument dont il a plus que d'autres la disposition, mais qui est celui-là qu'ont donné les fondateurs des sciences.

Il découvrit ainsi le moteur moral de Musset, son ressort principal et presque unique, l'individualisme dans l'amour, le moteur moral de George Sand, son ressort principal et presque unique, l'individualisme dans l'orgueil. Le drame de Venise heurte ces deux passions. Le drame résulte de ce heurt. Maurras en a rétabli toutes les phases avec une patience de géomètre. Ces courts chapitres bien répartis qui font penser au Descartes du commandement : *Diviser la difficulté en autant de parcelles qu'il se pourra*, et qui tous apportent tantôt un grain, un atome de vérité, tantôt un poids décisif.

Lorsqu'il médita et écrivit son livre — entre 1896 et 1902 — les archives n'avaient pas livré leur dernier secret. La critique avait dû compléter la documentation, notamment sur trois points capitaux : la tasse de thé unique dans laquelle avaient bu Pagello et George Sand, l'un et l'autre : et Musset n'en avait

pas été dupe ; — les agaceries, les regards, les caresses, qu'échangeaient à la dérobée le médecin et la garde-malade dans la pièce : et Musset avait tout deviné ; — le dessein qui avait tenté George Sand, de faire enfermer Musset à l'hôpital des fous : et Musset l'avait bel et bien pénétré. L'auteur des *Amants de Venise* arrivait à conclure ainsi par approximation, évaluation, proposition raisonnable. Or, les papiers de Buloz, publiés par Mme Louise-Pailleron, ont confirmé les calculs psychologiques qu'il avait établis. Et cette courbe du vrai induit au vrai vérifié enchante l'esprit.

Il faut prendre garde enfin que ce livre n'est ni *sandiste* ni *mussettiste*. Il est possible, il me semble probable que s'il lui fallait absolument opter, l'auteur se prononcerait pour Musset, qui est d'une fibre exquisement française. Mais ce penchant est ici imperceptible. Il y a chez Maurras une amitié, une charité plus vaste, qui réunit ses deux protagonistes dans le même blâme soucieux, dans la même affectueuse réprobation, j'oserai dire dans la même pitié. En tous cas, dans la même élucidation. Lorsqu'il explique l'*industrie* de George Sand, la trame qu'elle tisse pour sa sauvegarde, ou bien lorsqu'il expose la *naïveté* de Musset, c'est l'entendre de travers que d'aller croire, comme certain critique d'Académie, qu'il a plus d'indulgence pour le second que la première, ou moins de sympathie pour la première que pour le second. Le cœur humain a deux sortes d'artifices, dont l'une est fraude consciente, l'autre cheminement plus ou moins fatal de l'instinct. Le charme du livre de Maurras est qu'il révèle deux cœurs vivants (complexes). Son utilité, qu'il montre le danger, même privé et sentimental, des divers poisons moraux répandus par le romantisme.

On demande souvent ce que Maurras et son école entendent par romantisme. Pour le savoir, voilà sans doute le premier texte à consulter.

EUGÈNE MARSAN

*
* *

L'IMAGERIE POPULAIRE, par *Pierre Louis Duchartre* et *René Saulnier* (Librairie de France).

« Je n'aime pas absolument la peinture de Manet, disait Daumier, mais j'y trouve cette qualité énorme : ça nous ramène à Lancelot. » Seulement il importe de bien voir. Ce n'est pas pour

leur gaucherie, leur naïve barbarie, qu'il faut aimer Lancelot, les figures de cartes, les images ; c'est pour leur liberté. Le beau ici, c'est la hardiesse. Une certaine façon de déblayer les choses. Quelques traits, deux, trois couleurs, cela suffit. Cet évêque, tenant la crosse à rinceaux, ce houzard qui cavalcade, sabre au poing, ils n'ont pour socle que quelques mouvements de terrain, orangés et verts, avec peut-être un tout petit oratoire ou une toute petite citadelle. Et là dans le coin une belle plante dont il serait impossible de dire le nom, à large fleur empourprée. Les nuages du haut de la feuille, pour que ce soit plus beau, ils auront sans vraisemblance aucune les couleurs de la fleur ou des culottes du houzard.

Pour que ce soit plus beau ? Plutôt, l'imagier, coloriant au pochoir, était contraint de ne se servir que de deux ou trois couleurs. Et c'est ce qui l'a si joliment servi. Pour bien tailler son bois il devait aussi simplifier les hachures, et tout ramener à quelques traits énergiques. Bénéfices énormes des restrictions. La liberté naît des contraintes. On sait quelle est la leçon de Paul Valéry traitant de la poétique. Mais l'imagier met cela sous les yeux. Ses échappées viennent de ses restreintes, comme de son dénuement ses fraîcheurs.

Du jour où les difficultés de gravure et de coloriage n'existent plus, grâce au progrès de la technique, il n'y a plus de production populaire. Et du jour où l'artisan devient ce qu'on appelle un artiste, il n'y a plus d'art du tout. Il ne s'agit plus d'images, alors, mais d'autre chose. La fonction imagière était une fonction populaire comme la fonction linguistique, et à peu près pour les mêmes raisons. Elle est morte. Reconnaissance à MM. Duchartre et Saulnier qui n'ont pas laissé mourir les vieilles images.

HENRI POURRAT

* * *

LA POÉSIE

VERGERS, par *Rainer Maria Rilke* (Éditions de la N. R. F.).

Peut-être, pour se montrer tout à fait juste envers la poésie française de Rilke, vaudrait-il mieux ne pas connaître son œuvre plus authentique, où la sève intérieure ne se distingue pas de la

pulpe verbale, et où l'expression parfaite se confond avec la pensée. Une force faite de contrainte et d'amertume là sonne à travers une voix si personnelle qu'elle renonce à persuader et, presque, ne chante que malgré elle... *Vergers,* au contraire, a tous les charmes de la facilité. Le flou de la langue étrangère offre ici à Rilke ce que propose au citadin la campagne : une tentation de liberté, un divertissement imprévu où il se meut plus aisément, entre les surprises des mots neufs et les plaisirs du paysage. Les vers courent, prestes comme des filets d'eau. De temps en temps le poète s'arrête et, pensif, détache une image à la pointe d'une strophe, ainsi qu'un fruit mûr. Le geste tranquille d'une main qui penche un verre, la boucle d'un chemin suspendue au ciel, un peu d'eau dans sa paume tiède, en voilà assez pour l'émouvoir. Par les symboles les plus simples, par les gestes les plus quotidiens, il nous livre tous les secrets de son cœur et de son esprit.

Dans une page d'un autre ouvrage, Rilke naguère évoquait Francis Jammes. « C'est un tel poète, écrivait-il, que j'aurais voulu être... » Si reposée que soit la muse rustique de *Vergers*, elle demeure loin cependant de la sensualité précise du poète pyrénéen, de cette plénitude voluptueuse qui naît d'un bonheur simple. Dans le sourire de Rilke il y a un pli d'amertume. Une angoisse d'inachevé, le pressentiment de la mort, une nostalgie indéfinie l'atteignent à travers la douceur même du printemps :

Fenêtre, toi, ô mesure d'attente
tant de fois remplie...

Mais cette attente même d'un Dieu éternellement absent, n'est-ce pas elle qui nous fait agir ?

Puisque tout passe, faisons
la mélodie passagère ;
celle qui nous désaltère
aura de nous raison.

MAURICE BETZ.

*
* *

POUR ATTEINDRE A LA MORT, par *Hubert Dubois* (éditions « Sélection »).

Le hasard se commande. Deux feuilles de papier transparent glissant l'une sur l'autre, voici des lignes qui se cherchent selon les vœux de la Providence et de la main. On les arrête d'un coup d'œil. C'est bien ou mal.

Poussons les choses à leur limite
Et pour cela soignons nos mains.

chantait avec esprit M. Hubert Dubois, il m'en souvient, dans *Baptême des Tropiques,* son premier livre, publié à Liège. J'aime assez ce nouveau poème, où Mallarmé se marie à Maldoror. La recette n'est pas nouvelle, mais ses applications varient selon l'inspiration « visuelle » de l'auteur :

Voici que vient à fuir l'épaisseur sans lumière
Voici que s'abandonne un mirage entr'ouvert
Les mille arbres pensifs de corail vert en marche
Et le plein aquarium de châteaux et de cartes.

Ainsi M. René Beeken, Liégeois lui aussi, proposait l'an dernier un *Jeu de Cartes* avec des figures modernes tracées sur le transparent de Maurice Scève, Lyonnais. Ce sont là des jeux, sans doute, mais ils demandent du talent et du goût ; ils sont plaisants. Mais on ne trouve pas encore, chez M. Hubert Dubois, malgré son désir et le nôtre, la nuance de solitude que l'on peut exiger d'un poète.

Pour atteindre à la Mort est orné de dessins de Mambour : personnages nus que l'on retient, négresses un peu hongroises, belles. Ce livre, à la brillante couverture d'argent, est aussi un miroir. On peut se regarder dedans. On ne s'y voit pas toujours.

MÉLOT DU DY

*
* *

LE ROMAN

MONT-CINÈRE, par *Julien Green* (Plon).

« Le roman pur témoigne soit de la faculté échue à l'auteur de rendre l'atmosphère et les nuances d'une scène imaginaire comme s'il était le spectateur d'une scène réelle, soit de sa

faculté de vivre de la vie intérieure d'un personnage qui n'est pas lui ». Ces lignes empruntées à l'étude de Fernandez sur la méthode balzacienne, et auxquelles je soucris quant à moi sans aucune hésitation, s'appliquent, me semble-t-il, de la façon la plus stricte au livre de Julien Green. Plus manifestement encore que dans la *Bonifas*, ou que dans les *Thibaut*, nous sommes cette fois en présence d'un romancier né, et qui dès son premier ouvrage affirme une maîtrise déconcertante. C'est comme si les pièges où s'embarrassent les jeunes écrivains français étaient pour lui non seulement évitables, mais à la lettre inexistants. Dès la première page de *Mont-Cinère*, Emily Fletcher est atteinte par Green dans son être et sa durée même par cette espèce d'intuition à la fois passive et créatrice qui consiste moins à saisir qu'à être saisi, à capter qu'à être capté. « C'était une jeune fille d'environ quinze ans et de petite stature. Elle tenait les bras étroitement croisés sur la gorge et froissait ainsi une grande collerette de toile blanche qui lui couvrait les épaules et la poitrine et constituait le seul ornement de sa robe de drap sombre, son visage avait une expression inquiète qui la vieillissait, le nez en était saillant et incurvé avec les narines trop ouvertes ; les lèvres minces paraissaient collées aux dents et des ombres foncées creusaient la ligne des pommettes, accusant le dessin des mâchoires lourdes et volontaires. Les yeux, qui d'ordinaire atténuent la laideur des traits et leur prêtent une sorte de poésie et de douceur, semblaient préciser au contraire tout ce qu'il y avait d'ingrat dans ceux-ci, et l'on pensait, en observant le regard vif des prunelles noires, à un animal méfiant et colère ». Je voudrais avoir la place de reproduire également le portrait de la mère d'Emily, qui n'est pas moins remarquable. Ce qui frappe immédiatement le lecteur non prévenu c'est la non concordance *apparente* entre l'aspect physique des personnages et leur manière de se comporter. Rien ici qui ressemble au parallélisme laborieusement concerté qu'un romancier novice a trop souvent le souci de maintenir entre le physique et le moral de ses héros. Parce que l'auteur est parvenu d'emblée au centre indivisible de ses personnages, il peut se dispenser d'avoir recours à de tels artifices ; les anomalies, les contradictions qu'il signale lui-même au passage ne font que renforcer le crédit que son lecteur lui accorde. Presque tout le livre est

soit en dialogues, soit en descriptions de scènes, d'attitudes, de gestes caractéristiques notés avec une minutie qui n'exclut jamais l'ampleur. Car toujours ici les gestes, les paroles se dépassent et laissent discerner au-delà d'eux-mêmes la durée mystérieuse, inhumaine de la maison dont la mère et la fille vivent, dont elles mourront. *Mont-Cinère* est vraiment l'être central du livre de Green, comme *Wuthering Heights* est celui du roman d'Emily Brontë.

Parmi les objections que ce livre ne saurait manquer de soulever, il en est deux au moins que je veux signaler : on doit regretter à coup sûr que l'auteur en revoyant ses épreuves n'ait pas apporté à son texte quelques retouches nécessaires ; il n'est pas exempt d'incorrections et même d'anglicismes : c'est ainsi que le mot *abstrait* est pris dans le sens d'*abstracted* qui signifie distrait, détaché. Mais ce sont là des vétilles propres tout au plus à retenir l'attention de quelque magister. Une autre remarque peut d'abord paraître plus importante. « Roman anglais, diront certains, et par sa technique et par son contenu même, qui ne saurait donc trouver place chez nous qu'au titre hospitalier ». — Que *Mont-Cinère* s'apparente presque exclusivement à la littérature d'outre-Manche, je le crois en effet ; mais la fonction médiatrice d'un tel livre m'apparaît de ce fait capitale. Il y a de fortes raisons de craindre que bien des romanciers français qui croient pouvoir s'autoriser du grand exemple de Proust pour justifier à leurs propres yeux leur impuissance à inventer se soient engagés dans une impasse, il ne suffit point d'avoir perdu son moi pour se voir conférer ce sens direct de l'existence des autres qui est au principe de toute œuvre romanesque digne de ce nom ; et il est même certain que l'émiettement de soi ne va jamais sans une oblitération non point simultanée mais préalable du sentiment d'autrui. Si nous avons vraiment perdu la faculté de nous élever par nous mêmes au plan où l'individu se saisit dans l'acte même par lequel il reconnaît et éprouve la réalité des autres, nous devons nous estimer trop heureux qu'un étranger acclimaté parmi nous nous apporte un témoignage de cette vie indivisible et dramatique où toute création romanesque authentique prend racine.

GABRIEL MARCEL

*
* *

LA BÊTE DU VACCARÈS, par *Joseph d'Arbaud* (Grasset).

Les circonstances les plus merveilleuses passent inaperçues quand elles sont égales à elles-mêmes dès leur origine. Nul ne songe à s'étonner de ce que les grandes œuvres provençales, issues de la Renaissance du dernier siècle, aient été presque toujours manifestées en même temps en Provence et en France et dans les deux langues à la fois. Cette intime pénétration de deux littératures étrangères — par leurs langues et sans aucun doute aussi par les grands courants qui les animent — est pourtant phénomène assez rare et précieux. Proclamons là un des plus magnifiques résultats de l'unité française. Mais qu'une longue habitude ne nous empêche pas d'en sentir le miracle et, pour en réaliser la grandeur, imaginons une semblable intimité poursuivie presque jusque dans la création, entre deux grandes littératures européennes, la française et l'italienne par exemple.

Je signalais déjà cette circonstance à propos de *Vido d'Enfant*, œuvre provençale mais bilingue de naissance par l'amitié de Baptiste Bonnet et d'Alphonse Daudet. Aujourd'hui, Joseph d'Arbaud nous renouvelle ce présent, à lui seul, dans sa *Bête du Vaccarès*.

L'œuvre est née en provençal mais tout de suite, dit-on, une version française naquit d'elle. Ainsi dédoublée, elle reste malgré tout bien provençale et la version française pleine, lisse, sobre, coulée d'un jet, n'est malgré tout qu'une traduction. Ce conte des bords du Rhône et des étangs ne donne sa pleine résonnance qu'en provençal et même j'ai trouvé que la traduction française rendait quelquefois — dans les pages sur les demi-dieux par exemple — ce petit son d'emphase dans lequel les gens du Nord aiment à découvrir le ridicule méridional. Mais en provençal, tout est absolument noble, et simple, et naturel. L'intérêt du conte dépasse du reste de beaucoup ce léger décalage : c'est une très belle histoire provençale mais une belle histoire française. Que ceux qui ne pourront lire les pages de gauche s'y résignent ; telle qu'ils la connaîtront, cette histoire de bêtes, d'hommes et de demi-dieux les enchantera suffisamment.

Histoire à thème unique, univers tissé sur une seule trame mais sans pauvreté, avec une noble largesse d'horizons et d'espaces. La Camargue et les gardians lui confèrent non pas un

décor pittoresque et factice, mais la réalité de la vie quotidienne dure, occupée, travailleuse et cependant emplie par l'inquiétude de l'esprit et parfois même par une grande recherche. La justification du livre est tout entière dans cette phrase : « Il faut connaître la Camargue et avoir mené la vie de gardian pour savoir la tyrannie que peut exercer sur l'âme une idée unique », ou comme le dit, plus dure, plus rapide et plus prolongée par des résonnances graves et nobles, la version provençale : « Fau counèisse la Camargo e avè mena la vido gardiano, per saupre lou poudé que prèn sus l'amo uno ideio unenco... »

ANDRÉ CHAMSON

*
* *

OCCASIONS, par *Armand Lunel* (Editions de la N. R. F.).

Après cette *Imagerie du Cordier,* qui faisait revivre les vieux métiers de la route dans une atmosphère mi-légendaire, mi-provençale, ou plus exactement comtadine, M. Armand Lunel nous introduit cette fois chez les amateurs d' « ancien ». Il donne pour fond aux trois récits d'*Occasions* le monde de la brocante et pour décor le pays provençal et niçois, mais ses héros se meuvent dans un climat poétique qui est bien à lui. C'est un midi stylisé et pourtant réaliste, d'une couleur imprévue, que nous offre M. Lunel. Un midi aussi peu conforme que possible aux traditions régionalistes d'Arène, de Daudet, des Félibres. Ses méridionaux sont des inquiets, presque des mystiques ; leur apparente clarté s'enveloppe de mystère, ou tout au moins de mystères ; il nous les montre actifs, remuants, obstinés au lieu de nous les peindre oisifs au bon soleil. Mais n'est-ce pas le Midi qui, pour baptiser l'impossibilité de rester en place, a trouvé les mots les plus expressifs : la *bougeotte*, le *tracassin*, et les eût-il inventés sans nécessité ?

C'est le *tracassin* qui exalte et ronge les héros de M. Lunel comme la hantise de l'aventure dévore ceux de Mac-Orlan. Les *tracassiers* et les aventuriers se rejoignent parfois : nous trouvons dans la *Brigadière* un cabaretier à béquilles qui semble venir tout droit de l'*Ile au Trésor* stevensonienne. Le tapissier de *Chaise-Cloche* sombre par un bizarre amour dans une folie professionnelle. Mais c'est dans *Femmes Célestes* que M. Lunel

a sans doute le mieux réussi à nous introduire et à nous retenir dans le monde étrange où sa fantaisie le conduit, et cela par le charme d'une héroïne pure et malheureuse que trois femmes damnées gardent et enfin tuent pour ne pas la libérer. M. Lunel est parvenu ici à composer cette chose entre toutes difficile : un conte de fées pour grandes personnes.

On regrette que des dons aussi rares soient parfois gâtés par une lenteur, on dirait presque : une mollesse excessive, dans la conduite du récit. BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE NAÏF, par *Franz Hellens* (Emile Paul.).

Parmi les écrivains belges qui s'expriment en français, M. Franz Hellens tient l'une des premières places, et sans doute la première de sa génération. Si je rappelle sa nationalité, c'est qu'il me semble lui devoir certains de ses caractères, et non des moins importants. Je ne vois point d'ailleurs pourquoi un écrivain belge tiendrait à passer pour originairement français. M. André de Ridder a étudié l'an dernier ce qu'il nomme : *le Génie du Nord*. Et je crois volontiers pour ma part à l'existence de ce génie de race, quelques ressemblances qu'il offre en certains points avec le génie français. Il suffit, pour en être convaincu, d'examiner les œuvres actuelles des écrivains belges, et rarement elles furent plus dignes d'attention et de sympathie. Dans les pages au ton si pur, pages aux mots légers, mais qui soudain prennent une émouvante densité, d'O.-J. Périer [1], de Paul Desmeth [2], de Marcel Lecomte [3], de Hubert Dubois [4], comme dans les romans de Franz Hellens, de Hubert Krains, ou dans les essais d'André de Ridder, de George Marlier et de George Thialet (je ne parle que des derniers livres parus), il est assez aisé de découvrir certains caractères communs. Ces écrivains ont une culture, une formation et souvent une vie qui leur sont propres. Ils sont français dans la mesure où Verhæren et Mæterlinck le sont ; cela suffit pour l'orgueil de notre langue.

1. *Le Passage des Anges.*
2. *Avec la nuit.*
3. *Applications.*
4. *Pour atteindre à la mort.*

Sans doute faut-il voir dans le nouveau livre de M. Franz Hellens des souvenirs de sa propre enfance légèrement travestis, ce qui est d'ailleurs une garantie de leur sincérité.

On nous a donné maintes histoires d'enfants ; celles-ci sont parmi les plus curieuses. Nous y retrouvons le goût du clair-obscur, le sens du mystère de chaque instant, et la perpétuelle découverte du monde, qui caractérisent les œuvres de M. Hellens. Nous y retrouvons aussi l'allure hallucinée qu'elles prennent parfois, non pas à la suite d'une fugue soudaine dans l'imaginaire, mais à force de précision et de minutie, comme un regard, trop assidûment fixé sur les lettres d'une page, se brouille et découvre dans cette page une vie jusque-là secrète [1].

Certains lecteurs seront peut-être un peu choqués par les préoccupations sexuelles qui hantent, non pas tant les héros enfantins de M. Hellens, que M. Hellens lui-même. Ils lui reprocheront de chercher avec trop d'application ce qu'il peut y avoir de trouble et surtout de sale chez ses personnages, et par suite de négliger les grands rêves et les belles aspirations, qui sont le propre des enfants. Et je les entends l'accuser d'avoir un peu trop songé à Freud.

Mais j'entends fort bien aussi M. Hellens répondre qu'il a voulu peindre non pas l'enfant, mais tel enfant particulier, et, dans cet enfant, ce qui chez les autres avait été quelque peu mis de côté jusqu'ici.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que goûter l'art discret et nuancé de M. Hellens. Il sait à merveille reconstituer une atmosphère ; il procède par touches menues, par couleurs amorties ; il tisse autour du lecteur de délicats réseaux ; et soudain la page frémit et s'anime : il est parvenu à emprisonner une parcelle de vie. Le *Naïf* est plein de ces frémissements, de ces demi-teintes, de cette émotion contenue. C'est un livre très réussi, et mieux que réussi. La présence de l'auteur ne nous gêne jamais. On le sent ému ; on le sent vivre plus que décrire les scènes où nous sommes engagés. C'est le meilleur livre que M. Franz Hellens nous ait donné jusqu'à ce jour.

MARCEL ARLAND

1. M. Edmond Jaloux l'a fort bien expliqué dans la critique qu'il a faite du *Naïf* (*Nouvelles littéraires*, 31 juillet).

*
* *

LE PASSAGE DES ANGES, par *Odilon-Jean Périer* (Editions de la N. R. F.).

Le charme de bon aloi de ce livre provient de ce qu'il est écrit avec une plume d'ange, et presque sans épaisseur. Sa transparence est obtenue par une sorte d'effet d'optique qui nous fait croire que nous apercevons les choses d'un peu haut, à travers des couches de vapeurs légères. Aussi les êtres n'y paraissent-ils pas diminués, ou tout de suite réduits à rien, mais seulement d'abord hors d'atteinte ; et quand nous allons les toucher, ils ont déjà passé.

La coupe, peut-on dire, plutôt que la composition, en est savante : courts paragraphes superposés comme des légendes qui créent, pour un bref instant, leur illustration ; attributs distribués suivant un rythme syncopé ; indications morales dont la brièveté semble faire excuser la justesse (« déjà il n'imite plus les hommes — mais s'abandonne, et leur ressemble ») ; images justes et opportunes, notation des atmosphères par un choix de traits qui réduit, autant que possible, le pluriel au singulier. Comme il sied dans un conte où l'accent est placé sur la poésie du récit plutôt que sur le récit lui-même, l'auteur s'est réservé une grande liberté d'entrées et de sorties et nous fait suivre les variations d'intensité de son rêve. Il commente son récit, y fait des plongées, s'en envole, il est ailleurs, et nous avec lui. Je le disais plus haut : ce qui se passe se fond dans ce qui passe. Je connais peu d'ouvrages dont le titre soit mieux justifié.

Un défaut assez grave cependant. Lorsqu'il nous arrive de perdre le « temps » poétique du récit et de n'en plus considérer que la matière réaliste, celle-ci nous paraît assez pauvre, à deux dimensions. Ce dédoublement ne se produit jamais chez les maîtres de la féerie, sans excepter ceux de la féerie parabolique. Je tiens à remercier personnellement l'auteur d'avoir traité ses anges avec la légèreté et la discrétion qui convenaient. On fait aujourd'hui un étrange abus du surnaturel ; on s'y installe avec une lourdeur qui rappelle les plus lourdes convictions du naturalisme, ou avec une complaisance équivoque qui ne vaut pas

mieux. Les anges de M. Odilon-Jean Périer sont des successeurs modernisés des génies et des bergers d'Arcadie, et c'est très bien.

RAMON FERNANDEZ

* * *

MARGUERITE DE LA NUIT, par *Pierre Mac Orlan* (Grasset).

M. Pierre Mac Orlan, qu'attirent volontiers les héros diaboliques, aime à suggérer que le mystérieux le plus inattendu se mêle intimement aux actes de la vie courante. Dans *Malice* une poupée était l'incarnation du Mauvais, dans *Le nègre Léonard et Maître Jean Mullin* des humains inoffensifs apparaissaient soudain comme les acteurs d'un sabbat grotesque. Ici les personnages de la légende de Faust, réincarnés, ont vêtu l'apparence de certains médiocres héros : Faust est un vieux professeur en retraite, Méphisto un marchand de cocaïne et Marguerite... Marguerite de la nuit. Le drame qu'on attend s'engage entre eux, mais dépouillé de cette poésie d'opéra qu'il garde dans l'esprit des Français, paré au contraire d'une tristesse cynique et inquiète qui est le signe de notre époque et que M. Mac Orlan a déjà notée bien souvent. Il serait pourtant injuste de tenir ce récit pour « à peu près désespéré » (ainsi que nous y invite l'auteur), car l'idéal de renoncement qui se fait jour dans les dernières pages, lors du sacrifice volontaire de Marguerite, jette sur l'ensemble du livre la lumière délicate des espérances vagues. Et cela, malgré le cadre et l'atmosphère qui appartiennent au magasin d'accessoires de l'expressionnisme allemand et qui — aussi bien dans *Marguerite de la nuit* que dans *A l'hôpital Marie-Madeleine*, conte par lequel s'achève le livre — procèdent en droite ligne de certains films d'outre-Rhin tels que *Le cabinet du Dr Caligari* et *Les trois lumières*.

DANIEL ROPS

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LÉGENDE, par *Clémence Dane* (Plon).

Ce joli roman de Clémence Dane a reçu le meilleur accueil de la critique, qui a surtout signalé l'originalité de sa composi-

tion. A vrai dire le principe de cette composition n'est pas nouveau : déjà Conrad et quelques autres avaient réussi à évoquer un personnage en imaginant un entretien où d'autres personnages, animés de sentiments divers, échangent leurs vues sur l'absent. Ce procédé de création indirecte présente de grands avantages et de grandes difficultés. En substituant à la présentation directe ou description, qui fait souvent penser que l'auteur a besoin de s'assurer lui-même de la réalité de son personnage, une suite de jugements allusifs sur la nature du héros, on donne à celui-ci un poids singulier ; puis le caractère de suggestion propre à l'art est marqué au plus haut point par ce procédé : il y a toujours une *différence* entre les vues qu'on nous propose du personnage et l'image que nous nous en formons. Mais c'est surtout à résoudre les difficultés de cette manière que Clémence Dane excelle. Ses répliques sont justes, légères, spontanées, et quoique chacune d'elles porte, le dialogue ne laisse pas l'impression d'avoir été composé afin de nous raconter une histoire, (le récit est presque complètement éliminé). Ce sont des échanges de vues et de théories entre personnes qui se connaissent bien et qui croient connaître bien celle dont elles s'entretiennent, en sorte qu'elles laissent beaucoup à deviner au lecteur et qu'elles tracent d'elles-mêmes, sans le savoir, de charmants portraits comiques. Enfin Clémence Dane évite une monotonie dangereuse par des variations d'intérêt dont la plus saisissante est obtenue par l'intervention dramatique et confuse de la vieille dame. Il y a là une scène de premier ordre, d'une émotion et à la fois d'un tact remarquables.

J'ai beaucoup goûté la façon dont Clémence Dane a su transcender, peut-être sans le vouloir, la dialectique pirandellienne. Le fantôme de Madala Grey apparaît à ceux qui l'ont connue ou devinée telle qu'elle était. Elle avait donc une réalité *sui generis*, une personnalité que tendaient d'ailleurs à nous révéler, en style indirect, les jugements faux et contradictoires du petit cénacle. Tel est le sens, la direction de ce livre tout plein d'une vraie *bonté*, où il y a de la lumière comme dans les mystères médiévaux. Un fantôme messager du réel, cela nous change heureusement de la rhétorique nuageuse dont nous commençons à nous lasser.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

KIM, VEN, KIEOU [1] adapté de l'annamite, par *L. Masse* (Bossard).

Le gracieux livre, le livre émouvant et pur, que le *Kim Vân Kiêu*. C'est le livre national de l'Annam ; il jouit là-bas d'une popularité que nul de nos livres n'a trouvée chez nous ; il a la faveur du lettré comme du coolie, et de l'épouse comme de la fille de joie ; on y cherche un plaisir autant qu'un enseignement. Il y a trois plaisirs, dit un proverbe d'Annam : boire du thé de Chine, jouer aux cartes et lire le *Kiêu*.

Kiêu, « belle à renverser royaumes et citadelles », et Kim, « d'un talent littéraire vaste comme la terre », se sont fiancés. Mais Kim est soudain appelé au loin ; et, comme le père de Kiêu va être jeté en prison, s'il ne paie une certaine somme, la vertueuse jeune fille se vend à un étranger, qui l'emmène dans une maison publique, une de ces maisons où l'on parle « de lune et de fleurs ». C'est un sacrifice aussi beau que celui d'Iphigénie, car voici les paroles qu'en partant, Kiêu dit à sa jeune sœur :

« Tes printemps à venir, sœur-cadette, sont encore nombreux : prends à ton compte mes serments devant les eaux et les montagnes. Ta sœur-aînée, quand même son corps serait détruit, et ses os, dispersés, sourirait encore. Au pays des Neuf-Sources m'arrivera le parfum de votre amour. Voici les bracelets et la lettre qui me furent donnés par Kim, sois gardienne de ces promesses... Quand je serai partie pour le pays des ombres, tu pleureras celle qui fut malheureuse. A présent que l'Epingle est cassée, que le Vase est brisé, je ne puis dire combien nous nous aimions ».

Tel est le ton du livre ; une douceur dans la plainte, qui rend cette plainte plus émouvante encore. Peut-être serait-il intéressant d'imaginer la suite qu'un écrivain français eût don-

1. Le titre exact du livre est : *Kim Vân Kiêu*, que l'on ne peut guère traduire que par : *Kim et Kiêu*. M. Masse a donné pour titre à son adaptation : *Kim, Ven, Kiêu* (Ven est la sœur de Kiêu), ce qui me paraît fâcheux, car ce titre, outre son inexactitude, semble donner à Ven, personnage attachant, mais secondaire, plus d'importance qu'à Kiêu, l'héroïne. C'est à peu près comme si Bernardin de Saint-Pierre avait intitulé son roman : *Paul, le Vieillard, Virginie.*

née à ce premier chant du poème ; sans doute aurait-il fait de Kiêu une sorte d'héroïne cornélienne, ou plus simplement une nouvelle Virginie. Pour être plus humaine, l'histoire annamite ne me paraît pas moins belle. Car si Kiêu essaie d'abord de se tuer pour conserver son serment, elle se résigne, elle devient une simple fille de joie, elle conçoit même un nouvel amour, et un autre amour encore. Frêle, soumise et tendre, pas un instant pourtant elle ne paraît avoir démérité. Dix ans après, elle retrouve Kim, et Kim s'est marié avec la sœur cadette. Mais à peine se sont-ils revus, ils sentent qu'ils se sont toujours gardé une mutuelle fidélité. Ils reprennent donc leur histoire au point où ils l'avaient laissée :

« En ce qui concerne la vie commune, comme en poésie et en musique, ils avaient les mêmes goûts. Ils vidaient des tasses de vin, ou bien jouaient aux échecs, en regardant les fleurs s'ouvrir, ou la Lune se lever ».

Je crains que la grâce même des images ne détourne un esprit occidental du thème assez tragique qui me paraît être le fond véritable de ce livre. Aux premiers vers du poème, Kiêu est allée sur le tombeau d'une chanteuse célèbre d'autrefois, dont la beauté n'avait eu d'égal que le malheur. Et cette morte lui apparaît en rêve et lui dit : « Au livre des Destins ton nom est inscrit... Parmi celles qui ont à souffrir tu auras la première place, sans nulle infériorité. » Kiêu paraît ainsi n'avoir été choisie, n'avoir été élue par le Destin, que parce qu'elle était digne de souffrir, et cette souffrance semble à la fois une rançon et une récompense. Peut-être mon interprétation est-elle un peu forcée ; mais c'est le propre des beaux livres que de savoir parler à chacun en sa langue natale.

MARCEL ARLAND

*
* *

LES ARTS

L'EXPOSITION « LOUIS PHILIPPE ».

L'Exposition « Louis Philippe » ne donnait pas une idée très nette de l'extraordinaire fantaisie décorative d'une époque jusqu'ici fort décriée. Si les vitrines renfermant les admirables porcelaines de *Jacob Petit*, les verreries de couleur (qu'on

s'obstine à appeler *opalines*) et les bijoux en corail et pomponne, offraient le choix d'objets le plus divertissant qui soit, par contre les meubles et les tableaux, à quelques exceptions près, étaient d'aspect assez maussade. Il est vrai que cette époque, si elle nous apparaît comme une des plus fertiles en inventions plaisantes, en recherches techniques inattendues, se montre par ailleurs désespérément fidèle à la plus ennuyeuse des traditions académiques. Mais, le manque d'homogénéité de l'art en 1830 une fois constaté, il reste à admirer la richesse d'inspiration, la verve de ses artisans, la hardiesse ou la belle inconscience des sculpteurs, peintres décorateurs, ébénistes, tapissiers, verriers, typographes, réalisant un miracle qui n'avait pas encore été tenté et qui — après les sombres jours du « Modern Style » — ne fut opéré à nouveau que par le douanier Rousseau : pousser l'audace jusqu'au mauvais goût ; plus encore : faire de ce mauvais goût même un élément d'intérêt.

Je ne sais ce que pensent les hommes graves des tableaux à horloge, des presse-papier en cristal, où les choses les plus éphémères, bulles d'air, fleurs, papillons, s'emprisonnent pour l'éternité, des peintures sur verre (dont Marcoussis a spirituellement repris la tradition), des fruits de marbre ou de cire, des édifices en verre filé, des frégates coiffées, comme d'une aurore boréale, d'un globe en verre irisé, des plateaux de tôle, où des chasses au tigre, peintes par des Delacroix de village se silhouettent sur un fond de faux bois à la Picasso, des tableaux de perle, où l'on voit un chasseur vert poursuivre un lièvre devant une mosquée, des pièces montées en coquillages, en bouchon, en cire coloriée ; quant à moi, je distingue dans ces fantaisies le dernier épanouissement d'humour populaire que la France ait connu depuis le Moyen-Age. Il n'est pas jusqu'à cette parodie de tous les styles : Gothique, Renaissance, Louis XV, Empire, qui ne décèle cet esprit « farce », qui a totalement disparu des ateliers moroses de nos modernes artisans.

ANDRÉ LHOTE.

*
* *

NOTULES

Essai sur Marcel Proust par *Georges Gabory* (Le Livre); **Le roman d'une vocation : Marcel Proust** par *Auguste Laget* (Cahiers du Sud) ; **La musique et l'immortalité dans l'œuvre de Marcel Proust** par *J. Benoist-Méchin* (Kra).

L'Essai de Georges Gabory se lit avec agrément ; il n'apprend rien sur Proust mais ses digressions présentent le plus aimable tableau d'un gentil chaos subjectif. L'auteur, semble-t-il, se proposait de dresser un inventaire des personnages et des sentiments proustiens ; mais il a vite oublié son dessein et nous donne beaucoup mieux : l'opinion moyenne des groupes littéraires distingués sur les sujets à la mode, avec tout ce qu'il faut d'anecdotes pour rendre superflue la pensée.

La plaquette d'Auguste Laget est moins une étude qu'une suite de fiches recopiées ; du moins la juxtaposition est-elle bien ordonnée. Elle rappelle que le relativisme de Proust admet un absolu : l'Art. Auguste Laget prouve finement que Proust a puisé dans cette foi la force de dépasser son Swann.

La musique lui révéla cette possibilité de l'art ; nous avions tous noté depuis longtemps l'importance dans son œuvre de la petite phrase de Vinteuil. Jacques Benoist-Méchin pousse plus loin, dans un séduisant essai métaphysique tout baigné de rêveries. Non seulement il montre que la musique forme la pointe extrême de la flèche pour un écrivain dont le style mime la progression orchestrale et qui remet à la musique, donnée immédiate, le soin de nous inculquer les notions d'une durée bergsonienne. Mais surtout il établit que Proust a, dans ses minutes les plus lucides, compris qu'elle pouvait accomplir le miracle dont les mots restent incapables : s'associer à l'amour naissant, opérer la communion des âmes, s'affirmer enfin comme Idée d'un paradis immortel, d'une patrie perdue où se retrouve la totalité des êtres.

RENÉ LALOU

ERRATUM

Dans le poème de Paul Claudel : *Hangtcheou* (N. R. F. du 1er Juin) il faut lire à la dix-huitième ligne, non pas : *les allongements et les snppositions*, mais : ... *les allongements et les superpositions pareils au tas sans bouts du python de ce corps solide et coulant*.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIII[e] Arrondissement.

APRÈS LA CRISE DE FIÈVRE

« Le bouleversement général fut aussi grand qu'il pouvait l'être ; chacun criait que c'en était fait de la France pour jamais. Au bout de dix ans il n'y paraissait plus. Un bon pays se rétablit toujours par lui-même, pour peu qu'il soit tolérablement régi ». Ce sont les réflexions qu'inspirait à Voltaire le rapide relèvement de la France après les folies de l'affaire de Law. Elles comportent encore quelque enseignement.

Il y a actuellement en France trois ou quatre millions de porteurs de Rentes, de Bons de la Défense Nationale, d'obligations garanties par l'État, d'actions et d'obligations de Sociétés industrielles. Si le mot capital avec son acception présente est d'origine récente, le capitaliste est aujourd'hui sous la forme du porteur de valeurs mobilières un type extrêmement commun et c'est ce qui assure contre toute révolution possible sauf dans les pays où le capitalisme n'est pas suffisamment développé, ce qui est précisément le cas de la Russie.

La France, j'en reste persuadé, pouvait, à la condition que ses dirigeants sachent voir de loin et lui procurent une période d'une dixaine d'années de calme, remettre ses affaires en état sans qu'aucune classe de ses citoyens fût ruinée. Nous pouvions supporter la livre à 80 ou même à 100 francs à la condition de savoir envisager tout ce qu'il nous faudrait d'ingéniosité pour la faire baisser peu à peu au-dessous de ces chiffres, sans mouvements brusques. On a pris une autre voie et nous en sommes aujourd'hui à nous réjouir parce que la livre vient de fléchir fort au-dessous de 200 après avoir poussé jusqu'à 250 le 21 juillet.

L'impression d'activité et de résolution qu'a donnée la politique financière nouvelle a donc eu pour résultat une hausse sensible du franc. Il faut l'enregistrer avec satisfaction, mais il ne faut pas non plus se leurrer : elle se poursuivra et se maintiendra en fonction d'actes positifs et de réalités matérielles.

Or nous nous orientons plus ou moins vite vers une crise que l'on peut à la fois modérer ou gouverner si l'on s'en préoccupe à temps. Sur cette éventualité il reste peu de doute ; la stabilisation, lente ou rapide, et quel qu'en soit le procédé, la provoquera comme elle l'a toujours provoquée. On a donc tout à gagner à regarder en face les événements.

La taxe sur le revenu et sur les primes de remboursement des valeurs françaises et des valeurs étrangères abonnées est majorée de 50 %, c'est-à-dire portée de 12 % à 18 % ; l'impôt sur les lots, également majoré de 50 %, soit de 24 à 36 %. L'impôt sur les valeurs étrangères non abonnées, ainsi que les titres de rentes, emprunts et autres effets publics des gouvernements étrangers, est porté de 18 % à 25 %, sans décimes. En revanche l'impôt de transmission sur les titres au porteur et sur certains titres étrangers est réduit de 0,84 % du cours moyen, taux actuel, à 0,50 %.

La première disposition tend, en somme, à rendre permanente la majoration d'impôt de 50 % que la loi du 4 décembre dernier avait instituée à titre provisoire sur les revenus et lots payés en 1925, avec faculté pour les sociétés débitrices de récupérer cette majoration sur les coupons et lots payés en 1926. C'est là une aggravation que l'allègement de la taxe de transmission ne compensera pas toujours.

Les titres nominatifs supporteront l'aggravation définitive de l'impôt sur le revenu sans aucune compensation. Il convient de signaler cependant que l'impôt de 18 % auquel sera soumis dorénavant leur revenu est sensiblement inférieur à ce que paieront les titres au porteur. On leur avait fait un régime de faveur dans un but fiscal qui n'a pas été atteint.

Le titre au porteur rapportant un revenu normal de 6 fr. brut pour un cours moyen de 100 fr. pour prendre un exemple, sera frappé d'une taxe représentant 1 fr. 58, soit 26,33 % de revenu brut. C'est beaucoup moins qu'il n'a payé avec la majoration de la loi du 4 décembre, et c'est à peu près ce qu'il payerait sans innovation.

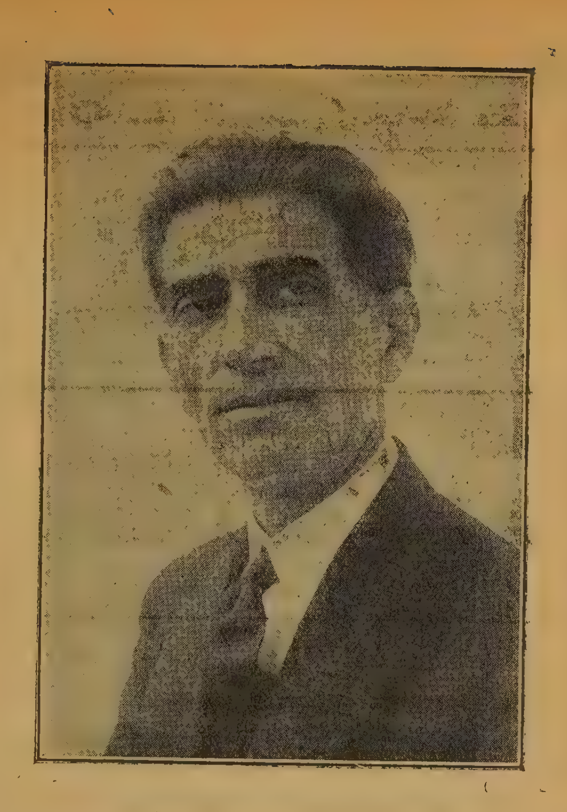
Si on prend un titre au porteur surcapitalisé, cotant, par exemple, 100 fr. pour 3 fr. de revenu, le nouveau tarif avantagera ses détenteurs, qui ont payé 2 fr. avec la majoration, qui auraient payé 1 fr. 20 sans cette majoration et ne paieront que 1 fr. 04 avec le nouveau tarif.

Quoi qu'il en soit, il faut déjà se déclarer satisfait qu'une période de calme soit enfin ouverte où la France et les Français pourront voir un peu plus clair dans leurs affaires.

PETIT COURRIER

Un Amateur : — Le paiement des coupons arriérés jusqu'au 1er juillet 1924 pourrait bien n'être qu'une opération sans lendemain. Le titre reste très aléatoire.

LÉON VIGNAULT.



N. R. F.

. R. F.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e — REG. COMM. : SEINE No 80.493

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres
de
Jean Moréas

II

LES STANCES — IPHIGÉNIE

Volume in-8 écu sur beau papier. .. .. **20** fr.

Il a été tiré :

39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à. **60** fr.
75 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 40 à 214, à .. **40** fr.

Œuvres
de
Charles Guérin

I

LE SEMEUR DE CENDRES

Volume in-8 écu sur beau papier .. .. **20** fr.

Il a été tiré :

27 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 27, à. **60** fr.
110 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 28 à 137, à .. **40** fr.

N. R. F.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e — REG. COMM. : SEINE 80.493

OSCAR WILDE

De Profundis

PRÉCÉDÉ DE

Lettres écrites de la Prison

par

OSCAR WILDE A ROBERT ROSS

TRADUITS PAR

HENRY-D. DAVRAY

ÉDITION NOUVELLE

refondue et considérablement augmentée

Un volume in-16 double-couronne. Prix .. .. **10 fr. 50**

Il a été tiré 110 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier numérotés de 1 à 110, à .. .. **30 fr.**

N. R. F

. R. F.

F.